BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV
B
55
NAPOLI

B.55

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE *DES DÉCOUVERTES*

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGÉ.

TOME DOUZIEME.

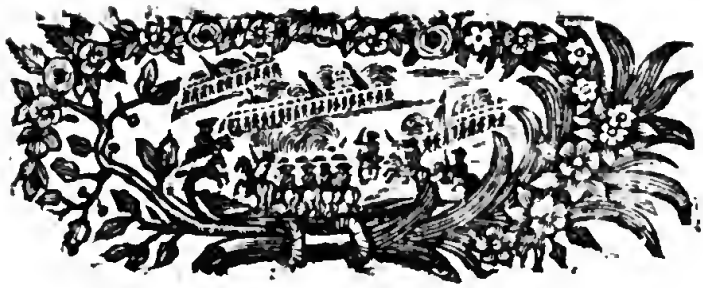
A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESSAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

B. R. NAPOLI



HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

SUITE DES VOYAGES

Et Expéditions de M. ANSON.

CHAPITRE IX.

Préparatifs des Eſpagnols : la vigilance des Anglois en empêche l'exécution : M. Anſon renvoye les priſonniers, & fait brûler Payta : les Anglois ſe rembarquent : ils emmenent un vaiſſeau & en coulent cinq à fond : richeſſes priſes ou détruites dans cette

ANSON. Chap. IX. An. 1741.

ville : humanité de M. Anſon envers les priſonniers : reconnoiſſance de ces Eſpagnols : généroſité du Chef d'Eſcadre : le Glouceſter fait deux priſes : M. Anſon fait brûler deux de ſes priſes : il fait monter des pierriers aux hunes : les Anglois font de l'eau a Quibo : Deſcription de cette Iſle : deſcription d'une caſcade naturelle.

Préparatifs des Eſpagnols : la vigilance des Anglois en empêche l'exécution.

LE ſecond jour que les Anglois furent en poſſeſſion de la ville & du fort de Payta, les Eſpagnols ſe trouverent dans une ſi grande diſette d'eau que pluſieurs de leurs eſclaves ſe gliſſerent ſecrettement dans la ville, & en emporterent des jarres à leurs maîtres ſur la montagne. M. Brett fut inſtruit le même jour, tant par les déſerteurs que par quelques priſonniers de ceux qui venoient chercher de l'eau, que les Eſpagnols de la hauteur s'étant raſſemblés en très grand nombre, avoient réſolu de donner un aſſaut la nuit ſuivante à la ville & au fort, & qu'un Ecoſſois Catholique, nommé Gordon, étoit chargé de la conduite de cette entrepriſe. Le Lieutenant continua toujours à envoyer

lès chaloupes, juſqu'au ſoir, ſans marquer aucune précipitation; mais M. Anſon fit débarquer un renfort de ſes gens, & M. Brett doubla les gardes à chaque barricade. Il fut établi des communications entre les différents poſtes, par le moyen des ſentinelles placées à la portée de la voix les uns des autres, & l'on fit des rondes très fréquentes, toujours accompagnées d'un tambour. Ces marques de la vigilance des Anglois, & de leur diſpoſition à bien recevoir les ennemis, firent changer de réſolution aux Eſpagnols; enſorte que la nuit ſe paſſa avec auſſi peu de trouble de leur part que les précédentes.

ANSON. Ch. IX. AD. 1741.

Le ſoir précédent, M. Brett avoit envoyé le reſte du tréſor à bord du Centurion, & le troiſiéme jour, qui étoit le 15 de Novembre, les chaloupes commencerent le matin à enlever les effets les plus précieux de la ville. Le chef d'Eſcadre qui avoit deſſein de remettre à la voile l'après-midi, envoya à terre, vers dix heures du matin, tous les priſonniers, au nombre de quatre-vingt-huit, & il fit donner ordre à M. Brett de les faire garder dans une Egliſe juſqu'à ce que

M. Anſon renvoye les priſonniers, & fait brûler Payta.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

ſes hommes fuſſent prêts à ſe rembarquer ; de brûler en même-temps toute la ville, à l'exception de deux égliſes qui étoient à quelque diſtance des maiſons ; d'abandonner la place & de revenir à bord. Cet Officier exécuta ponctuellement ces ordres, il occupa tout ſon monde à partager la poix, le gaudron, & les autres combuſtibles qui étoient en quantité dans la ville, entre les maiſons ſituées dans les différentes rues, afin que mettant le feu en même-temps en divers quartiers, l'incendie fut plus ſubit & plus violent ; & pour que les ennemis après ſon départ ne fuſſent pas en état de l'éteindre : il fit enclouer le canon du fort, mit le feu aux maiſons qui étoient au-deſſus du vent, raſſembla ſes gens & marcha vers le rivage, où les chaloupes l'attendoient. L'endroit où il avoit deſſein de s'embarquer étoit découvert & hors de la ville ; les Eſpagnols apperçurent de la hauteur que les Anglois ſe retiroient, & ils réſolurent de troubler leur départ s'il étoit poſſible, afin de pouvoir au moins ſe vanter de quelque avantage. Dans cette intention, un petit Eſcadron

d'environ ſoixante chevaux, deſcendit la colline avec beaucoup de réſolution en apparence; mais malgré l'oſtentation avec laquelle ils commencerent à marcher, auſſi-tôt que M. Brett eut donné ordre à ſes gens de faire volte-face, ils s'arrêterent dans leur carriere, & n'oſerent avancer d'un pas tant que les Anglois furent ſur le rivage.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

Quand ils furent prêts à ſe rembarquer dans leurs chaloupes, les hommes furent retardés quelque temps par la perte d'un d'entre eux; ils en firent inutilement la recherche en ſe queſtionnant réciproquement, pour ſavoir où il étoit demeuré, ou quel accident le retenoit? enfin après avoir attendu aſſés long-temps, ils entrerent dans les chaloupes pour retourner à bord ſans lui: mais lorſque le dernier homme s'embarquoit & que les chaloupes quittoient le rivage, on l'entendit qui appelloit pour qu'elles le priſſent. La ville étoit déja tellement en feu, & le rivage étoit couvert d'un nuage de fumée ſi épais, qu'on ne pouvoit voir cet homme, quoiqu'on entendit diſtinctement ſa voix. Cependant le Lieute-

Les Anglois ſe rembarquent.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

nant envoya une chaloupe à ſon ſecours & on le trouva enfoncé dans l'eau juſqu'au col, parce qu'il y étoit entré auſſi avant qu'il lui avoit été poſſible, étant dans une crainte terrible de tomber entre les mains d'ennemis devenus ſans doute furieux par le pillage & la deſtruction de leur ville. Quand on s'informa de la raiſon qui l'avoit fait reſter après les autres, on ſut que le matin il avoit pris une trop grande quantité d'eau-de-vie, ce qui l'avoit plongé dans un ſommeil ſi profond qu'il ne s'étoit éveillé que lorſque le feu avoit été aſſés proche de lui pour en reſſentir les atteintes. Auſſi-tôt qu'il avoit ouvert les yeux, il étoit tombé dans le plus grand étonnement de voir d'un côté toutes les maiſons enflammées, & de l'autre pluſieurs Eſpagnols & pluſieurs Indiens près de lui. Une frayeur ſi vive & ſi ſubite avoit diſſipé en un inſtant le reſte de ſon ivreſſe, & il avoit eu aſſés de préſence d'eſprit pour ſe jetter dans le plus épais de la fumée, ce qui étoit le moyen le plus ſur d'échapper aux ennemis. Il avoit réuſſi à gagner le rivage, & quoqu'il ne ſçut pas nager, il s'étoit

avancé dans l'eau auſſi loin qu'il lui avoit été poſſible, avant d'oſer tourner la tête. On ne peut s'empêcher de remarquer à la louange de tous ceux qui étoient ſur le rivage, que quoiqu'ils euſſent ſous la main une grande quantité de vin & de liqueurs ſpiritueuſes, dans preſque tous les magazins, il n'y eut que cet homme ſeul qui oublia ſon devoir au point d'en prendre juſqu'à s'enivrer.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

Pendant que les matelots retiroient leur camarade de l'eau, & qu'ils faiſoient force de rames du côté de l'Eſcadre, les flammes ſe répandoient de toutes parts dans la ville. On y avoit diſtribué tant de combuſtibles, les matériaux dont les maiſons étoient conſtruites, avoient ſi peu de conſiſtance & étoient ſi propres à recevoir le feu, qu'il fut aiſé de juger que tous les efforts des ennemis, quoiqu'ils y deſcendiſſent en grand nombre, ne purent empêcher la deſtruction totale de la place & de toutes les marchandiſes qui y étoient contenues.

Le détachement du Lieutenant Brett ayant joint l'Eſcadre, M. Anſon ſe prépara à mettre à la voile le ſoir même. Lorſqu'il étoit entré dans la

Ils emmenent un vaiſſeau, & en coulent cinq à fond.

ANSON. Chap. IX. An. 1741.

baye, il y avoit trouvé à l'ancre ſix vaiſſeaux des ennemis, dont un étoit le bâtiment deſtiné à tranſporter le tréſor à la côte du Méxique; & comme il apprit que ce vaiſſeau étoit très bon voilier, il réſolut de l'emmener. Les autres bâtiments étoient deux ſenaux, une barque & deux galleres, de trente-ſix rames chacune: le chef d'Eſcadre n'en ayant aucun beſoin, ordonna en entrant dans le port de couper les mâts des cinq, & quand il quitta la place, il les fit ſortir hors du port, on y perça pluſieurs trous & ils furent coulés à fond. Le commandement du nouveau vaiſſeau fut donné à M. Hughes, Lieutenant du Tryal, avec dix hommes pour le manœuvrer. L'Eſcadre compoſée alors de ſix vaiſſeaux, ſavoir le Centurion, la priſe du Tryal, le Carmelo, le Carmin, la Thérèſe & le dernier qu'on avoit pris, nommé le Solidad, leva l'ancre vers minuit & ſortit de la baye.

Richeſſes priſes ou détruites dans cette ville.

La perte que firent les Eſpagnols par la deſtruction de Payta fut très conſidérable, puiſque la plus grande partie des marchandiſes qui furent brûlées conſiſtoit en velours, baptiſ-

tes, ſoyeries, larges étoffes & autres. Ce que les Anglois emporterent fut de beaucoup moins de valeur que ce qu'ils détruiſirent, cependant leur butin monta aſſés haut, puiſque l'argenterie, les piaſtres & le reſte de l'argent monoyé qu'ils y trouverent, excedoit trente millions ſterling, indépendamment des bagues, des bracelets, & des autres joyaux, dont on ne peut bien eſtimer la valeur. Le pillage qui tomba immédiatement entre les mains des matelots, fut auſſi très conſidérable; & ils n'en avoient pas encore fait, qui leur rapportât un auſſi gros profit.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

On a déja dit que tous les priſonniers faits dans différentes priſes, avoient été mis à terre ſur le rivage de Payta, & comme notre nation, (dit l'Auteur Anglois,) y acquit la plus grande réputation par l'humanité & la généroſité que M. Anſon éxerça envers tous ceux qui tomberent entre ſes mains, il juge que cette circonſtance mérite qu'il s'y arrête. Entre ces priſonniers, il y avoit quelques perſonnes de diſtinction, particulierement un jeune homme d'environ dix-ſept ans, fils du Vice-Pré-

Humanité de M. Anſon envers les priſonniers.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

ſident du Conſeil du Chili. Tous les naturels de ce pays avoient l'idée la plus terrible de la cruauté des Anglois, auſſi tous les priſonniers en montant à bord de leur Eſcadre parurent frappés de la plus vive terreur & de la plus grande inquiétude. Le jeune homme dont nous parlons, qui n'avoit jamais ſorti de la maiſon paternelle, déploroit ſa captivité dans les termes les plus touchants, regrettoit avec les plaintes les plus ameres, la perte de ſes pere & mere, de ſes freres & ſœurs & de ſon pays natal, pleinement perſuadé qu'il les avoit vus pour la derniere fois, & qu'il étoit deſtiné à paſſer le reſte de ſes jours dans une baſſe & cruelle ſervitude. Tous les autres priſonniers Eſpagnols penſoient de même ſur leur ſituation actuelle; M. Anſon employa conſtamment tous ſes efforts pour leur faire perdre ces impreſſions ſi accablantes, en faiſant diner tour-à-tour à ſa table pluſieurs des principaux, autant qu'il avoit de place & en donnant les ordes les plus éxacts pour qu'ils fuſſent traités avec autant d'humanité que de décence. Malgré tous ſes ſoins on remarqua

que les deux ou trois premiers jours ils conſerverent leurs craintes, s'imaginant que ce bon traitement ſe changeroit bien-tôt en quelque calamité qui leur étoit inconnue : mais quand ils furent bien convaincus de la ſincérité du chef d'Eſcadre, ils marquerent la plus grande joie. Ce jeune homme en particulier, non ſeulement perdit toutes ſes craintes, mais il conçut même la plus grande affection pour M. Anſon, & parut prendre tant de plaiſir à ſa maniere de vivre ſi différente de tout ce qu'il avoit vu juſqu'alors, qu'on eut lieu de croire qu'il auroit préféré de faire un voyage avec lui en Angleterre, plutôt que d'être remis immédiatement dans ſon pays.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

Reconnoiſſance des Eſpagnols.

Comme l'humanité du chef d'Eſcadre fut toujours conſtante & uniforme, elle donna aux priſonniers les ſentiments les plus favorables pour toute la nation en général. La bonne opinion qu'ils en conçurent fut encore de beaucoup augmentée par la conduite que tint M. Anſon, en laiſſant les Dames priſes dans la Thérèſe en poſſeſſion de leur appartement, en empêchant tous ſes gens

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

d'approcher d'elles, & en permettant à leur pilote de demeurer comme leur gardien. Les Eſpagnols en furent d'autant plus ſurpris qu'il donna tous ces ordres ſans avoir vû ces Dames, quoique les deux Demoiſelles fuſſent très belles & que la plus jeune particulierement fut renommée pour ſa beauté. Ces Dames furent ſi touchées des obligations qu'elles reconnurent lui avoir en cette occaſion, qu'elles refuſerent abſolument de deſcendre à terre ſur le rivage de Payta, avant qu'on leur eut permis d'aller à bord du Centurion faire une viſite au chef d'Eſcadre, & lui marquer en perſonne leur reconnoiſſance. Tous les autres priſonniers quitterent les Anglois avec les plus fortes aſſurances de ſe ſouvenir toute leur vie du traitement généreux qu'ils en avoient reçu. Un Jéſuite en particulier qui avoit été pris par M. Anſon, & qui étoit un homme de diſtinction, fit ſes remerciments des politeſſes que lui & ſes compatriotes avoient trouvées à bord, en déclarant qu'il regarderoit toujours comme un devoir de rendre juſtice à M. Anſon : il ajouta que les priſonniers

en avoient reçus un traitement si favorable qu'il lui seroit impossible de le jamais oublier, & que sa conduite envers les Dames étoit si extraordinaire qu'il doutoit qu'on put ajouter foi à ce qu'il en diroit, magré la confiance que devoit inspirer son caractere de prêtre. M. Walter observe encore « qu'ils apprirent depuis, que » le Jésuite & les autres prisonniers » n'avoient pas changé de ton depuis » qu'ils étoient sortis de leurs mains ; » qu'ils avoient rempli Lima & tout » le Pérou des louanges du chef d'Es- » cadre ; & que le Jésuite en particu- » lier interprêtoit en faveur de M. » Anson, dans un sens relâché & hy- » pothétique, la croyance de son » Eglise, qui regarde comme impos- » sible que les hérétiques soient sau- » vés » (*).

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

L'Escadre ayant mis à la voile de Payta le 16 de Novembre, vers minuit, M. Anson donna ordre le ma-

Générosité du chef d'Escadre.

(*) On remarquera que ce sont les paroles d'un Ministre protestant que l'Auteur Anglois rapporte, & que ce Ministre ne parlant même que sur un oui-dire, son récit ne peut former aucun préjugé contre les sentimens du Prêtre Catholique.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

tin que les vaiſſeaux ſe ſéparaſſent pour chercher le Glouceſter. Il s'éleva des jalouſies entre ceux qui avoient été commandés pour le débarquement, & ceux qui étoient demeurés à bord, à cauſe du butin particulier fait à Payta. Les premiers le regardoient comme une récompenſe des riſques qu'ils avoient courus, & du courage qu'ils avoient marqué; mais les autres diſoient que ſi on leur en avoit laiſſé le choix, ils auroient préféré d'aller à terre plutôt que de demeurer ſur les vaiſſeaux; & que pendant que leurs camarades étoient à Payta, ils avoient eu une fatigue exceſſive, parce qu'il falloit qu'ils fuſſent toujours ſous les armes pour garder les priſonniers, dont le nombre excédoit le leur, & pour prévenir toutes les entrepriſes qu'ils auroient pu former dans une conjoncture auſſi critique. Ils ſoutenoient en même-temps que des forces ſuffiſantes à bord étoient auſſi néceſſaires au ſuccès de l'entrepriſe, que les actions de ceux qui avoient débarqué. Cette diſpute devint ſi vive, que le chef d'Eſcadre fut obligé d'interpoſer ſon autorité pour empêcher qu'elle n'eut des ſui-

tes facheuſes. Le lendemain de leur départ de Payta, il fit venir le matin tous les hommes ſur le demi-pont, s'adreſſa d'abord à ceux qui avoient été du débarquement, loua beaucoup leur bonne conduite, & leur fit ſes remerciments des ſervices qu'ils avoient rendus en cette occaſion. Il expoſa enſuite les raiſons alléguées par ceux qui étoient demeurés à bord, pour que le butin fût partagé également, & dit qu'il les trouvoit très juſtes, ainſi que l'attente de leurs camarades: après quoi il inſiſta à ce que non-ſeulement les ſimples hommes; mais même tous les Officiers qui avoient aidé à prendre la place, apportaſſent tout leur butin ſur le pont, pour être partagé ſans partialité entre tout l'équipage, à proportion des rangs: mais pour empêcher les murmures de ceux qui étant en poſſeſſion ne pouvoient être que mécontents de la diminution de leur part, M. Anſon ajouta, que pour encourager ceux qui à l'avenir pourroient être employés à de ſemblables ſervices, il abandonnoit ſa part entiere, & qu'elle ſeroit diſtribuée entre ceux qui avoient été détachés pour l'attaque de la place.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

ANSON. Chap. IX.

An. 1741.

Le Glouceſter fait deux priſes.

Cette affaire embaraſſante fut ainſi terminée à la ſatisfaction de tous les gens du vaiſſeau, à l'exception d'un petit nombre, incapables de connoître la force de l'équité, ou trop avares pour rendre ſans regret aucune partie de ce qu'ils avoient en leur poſſeſſion. Le lendemain matin ils virent le Glouceſter avec un petit bâtiment en toue, & apprirent du Capitaine Mitchel, que pendant toute la croiſiere il avoit fait ſeulement deux priſes ; l'une d'un petit ſenau, dont la cargaiſon étoit compoſée de vin, d'eau-de-vie & d'olives dans des jarres, avec environ la valeur de ſept mille livres ſterling en argent : l'autre d'une grande barque que la barge du Glouceſter avoit priſe près de terre. Les priſonniers de cette barque leur avoient déclaré qu'ils étoient très pauvres, chargés ſeulement de coton ; mais l'état dans lequel on les avoit vus, paroiſſoit prouver qu'ils étoient plus riches qu'ils ne le diſoient, puiſqu'on les trouva à diner d'un pâté de pigeon & ſervis dans des plats d'argent. Cependant, l'Officier qui commandoit la Barge, en ouvrant pluſieurs jarres qui étoient à bord, & n'y trouvant réellement que du coton,

avoit été disposé à ajouter foi à leur déclaration, mais leur cargaison ayant été apportée sur le Glouceſter, on avoit été agréablement surpris de trouver que ce n'étoit qu'un faux emballage, & que dans chaque jarre on avoit caché au milieu du coton une quantité considérable de doubles pistoles & de piastres, dont la valeur montoit à près de douze mille livres sterling. Ce trésor alloit à Payta, & appartenoit à des marchands, qui étoient les propriétaires de la plus grande partie de l'argent pris dans cette ville. Le Capitaine Mitchel avoit aussi eu en vue deux ou trois autres vaisseaux des ennemis qui lui avoient échapé, & il y avoit tout lieu de croire que l'un d'eux étoit d'une valeur immense.

ANSON. Chap. IX. An. 1741.

Le Centurion & sa prise étant alors réunis à l'escadre, il fut résolu de s'avancer le plus promptement qu'il seroit possible jusqu'aux parties méridionales de la Californie, ou jusqu'à la côte qui joint le Méxique, pour croiser contre le Gallion de Manille, qu'on savoit qui étoit en mer, chargé pour le port d'Acapulco. Comme on étoit alors au milieu du mois de No-

M. Anson fait brûler deux de ses prises.

ANSON. Chap. IX. An. 1741.

vembre, & que ce vaiſſeau n'arrive ordinairement que vers la moitié de Janvier, les Anglois ne doutoient pas qu'ils ne fuſſent aſſez tôt dans cette croiſiere pour l'enlever ; cependant ils jugerent néceſſaire de faire de nouvelle eau à l'iſle de Quibo, ſituée à l'embouchure de la baye de Panama. Etant alors huit vaiſſeaux de compagnie, ils continuerent à faire voile au Nord ; mais quand ils furent arrivés au Cap Blanc, ſitué à quatre dégrés quinze minutes de latitude méridionale, ils reconnurent que le Solidad ne répondoit nullement à ſa réputation de fin voilier, & que ce navire, ainſi que la Sainte Théreſe rétardoient toute l'Eſcadre. Alors M. Anſon ordonna d'en tirer tout ce qui pouvoit être de quelque uſage pour les autres bâtiments, & enſuite il y fit mettre le feu. On donna les inſtructions néceſſaires au Glouceſter & aux autres priſes, après quoi le Centurion continua ſa route pour Quibo.

Il fait monter des pierriers aux huniers.

Le 22 au matin, ils virent l'iſle de Plata ; à trois heures après midi, ils ſe trouvèrent à la vue de la pointe de Manta, & comme il y avoit une ville de même nom dans le voiſinage

le Capitaine Mitchel prit cette occaſion de renvoyer pluſieurs des priſonniers du Glouceſter dans la barque Eſpagnole. On occupoit alors pendant tout le jour les chaloupes à diſtribuer des proviſions aux priſes, afin que chacun en put avoir pour ſix mois. Comme on rapporta que l'un des vaiſſeaux de Manille étoit d'une groſſeur prodigieuſe, les charpentiers eurent ordre d'attacher huit ſupports ſur la grande hune, & ſur celle de miſène, qui fuſſent en état de pouvoir y monter des pierriers, afin de ſe mieux préparer à bien attaquer ce bâtiment.

ANSON, Chap. IX. An. 1741.

Le 23 ils paſſerent la ligne, & pendant qu'ils furent vers l'Iſthme, non-ſeulement ils éprouverent un grand changement de climat, mais ils eurent auſſi des calmes fréquents, & des pluyes abondantes, ce qui les obligea de calfeutrer les ponts & les côtés du Centurion, pour empêcher l'eau d'y entrer.

Le 3 de Décembre au ſoir, ils jetterent l'ancre à l'Iſle de Quibo qu'ils trouverent très commode pour faire de l'eau & du bois, d'autant qu'il y a des arbres tout près de l'endroit où

Ils font de l'eau à Quibo.

ANSON. Chap. IX. An. 1741.

monte la haute mer, & qu'un gros ruiſſeau d'eau fraîche coule ſur un rivage ſableux, d'où il tombe dans la mer, enſorte qu'ils ne furent gueres plus de deux jours à prendre le bois & l'eau qui leur étoient néceſſaires.

Deſcription de cette iſle.

Toute cette Iſle eſt de moyenne hauteur, à l'exception d'une partie, & la ſurface eſt couverte d'un bois continuel qui conſerve ſa verdure pendant toute l'année. Entr'autres arbres, on y trouve une grande quantité de Caſſiers, mais malgré la beauté du climat & l'ombre que les oiſeaux y trouveroient, on n'y voit que des Makaws, des Péruches & des Perroquets, mais les premiers y ſont en très grand nombre. Les animaux qu'on y trouve en plus grande quantité, ſont les Singes, les Guanos, & l'on en tue beaucoup pour les manger. Les Anglois y virent pluſieurs troupeaux de Daims, mais la difficulté de pénétrer dans les bois, les empêcha d'en approcher, & ils ne purent en tuer que deux pendant le temps qu'ils y demeurerent. Leurs priſonniers leur dirent que cette Iſle abondoit en Tigres, mais ils n'en rencontrerent aucun: on leur dit auſſi qu'on trouvoit

ſouvent dans les bois un ſerpent très dangereux, qu'on appelloit ſerpent volant qui s'élançoit des branches des arbres ſur les hommes ou ſur les bêtes qui ſe trouvoient à ſa portée, & que ſa piquûre étoit ordinairement ſuivie d'une mort inévitable La mer des environs de cette Iſle eſt infeſtée d'Alligators d'une groſſeur extraordinaire, & les gens remarquerent fréquemment une eſpece de poiſſon plat très gros, qui s'élance à une hauteur conſidérable au-deſſus de l'eau. On jugea que c'étoit l'eſpece de poiſſon qu'on dit qui fait périr beaucoup de plongeurs qui pêchent les perles, en les embaraſſant de leurs nageoires quand ils remontent du fond de la mer. On dit auſſi que ces plongeurs s'armoient d'un couteau bien afilé, qu'ils enfonçoient dans le corps de cet animal, pour ſe dégager de ſes embraſſements.

ANSON, Ch. IX. An. 1741.

Pendant que le Centurion étoit à l'ancre, le chef d'Eſcadre deſcendit dans une chaloupe, accompagné de quelques-uns de ſes Officiers, pour examiner une baye ſituée dans la partie ſeptentrionale, & il cotoya enſuite la côte orientale de l'Iſle. Partout où ils débarquerent dans cette

Deſcription d'une caſcade naturelle.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

recherche, ils trouverent beaucoup d'eau excellente, & un terroir très fertile. Vers la pointe du Nord-Eſt ils découvrirent une caſcade naturelle qui leur parut ſurpaſſer tout ce que l'art & l'induſtrie des hommes a jamais fait de cette eſpece. C'eſt une riviere d'une eau tranſparente, large d'environ quarante toiſes, qui roule ſes eaux ſur une pente de près de cent cinquante toiſes de longueur. Le canal par lequel elles coulent eſt formé entiérement de roc, & les côtés ainſi que le fond ſont remplis de gros blocs détachés, qui interompent fréquemment le cours de l'eau, enſorte qu'en quelques endroits elle coule en nappes, d'un mouvement rapide, mais uniforme, au lieu qu'en d'autres elle monte par-deſſus les rochers d'où elle tombe preſque perpendiculairement. Cette riviere eſt bordée de très beaux bois, & même les groſſes maſſes de rochers qui paroiſſent comme ſuſpendues ſur les eaux, & qui par leurs différentes projections forment les inégalités du canal, ſont auſſi couverts d'arbres d'une hauteur majeſtueuſe. Pendant que le chef d'Eſcadre, & ceux qui l'accompagnoient

étoient attentifs à remarquer les variétés infinies de toutes ces chutes d'eaux, des rocs & des bois, ils virent comme pour augmenter la beauté du coup d'œil une volée prodigieuse de Mackaws qui s'éleverent au-dessus du terrein, & qui en planant & battant des aîles aux environs, répandirent de toutes parts l'éclat le plus brillant, par la réflexion du soleil sur leurs plumages variés.

ANSON. Chap. IX. An. 1741.

CHAPITRE X.

Perles de l'Iſle de Quibo : épreuve des pêcheurs : bonne nourriture que donnent les tortues : préjugés des Eſpagnols au ſujet de ces animaux : les Anglois font une priſe médiocre : ils prennent une lumiere de terre pour le vaiſſeau de Manille : ils demeurent en croiſiére : Ils prennent un canot pour avoir des nouvelles du Gallion : ils apprennent qu'il eſt arrivé à Acapulco : leur eſpérance de le prendre au retour : Origine du commerce entre Manille & Acapulco : quelle fut la ligne de démarcation : ſon utilité pour empêcher les diſputes entre les deux couronnes : grand commerce de Manille : voyage de cette Iſle à Acapulco.

ANSON. Chap. X. An. 1741.

Perles de l'iſle de Quibo.

EN parcourant l'Iſle dont nous venons de parler dans le chapitre précédent, les Anglois ne virent aucuns habitants, mais ils trouverent pluſieurs huttes ſur le rivage, & en différents endroits ils remarquerent de gros monceaux

ceaux de belle nacre de perle laiſſés par les pêcheurs de Panama, qui viennent ſouvent en cet endroit pendant l'été. Ils y vont chercher des huitres à perles, qu'on trouve par-tout dans la baye de Panama, mais elles ſont en ſi grand nombre à Quibo, qu'en avançant un peu dans la mer, un homme peut aiſément en arracher du fond. Ces huîtres ſont ordinairement très grandes, & quelques-uns des Officiers en ouvrirent par curioſité pour en goûter, mais ils les trouverent dures & de mauvais goût. Il faut les aller chercher à une profondeur conſidérable, & celles qu'on trouve près du rivage, quoique de la même eſpéce, ne contiennent que très peu de perles, & très petites. On prétend auſſi que les perles participent de la qualité du fond ſur lequel ſe tient l'huître, enſorte que ſi ce fond eſt vaſeux, les perles ſont obſcures & d'une eau terne.

ANSON. Ch. X. An. 1741.

Le ſoin de pêcher les huîtres à une grande profondeur, pour y trouver des perles, eſt donné aux eſclaves négres, dont les habitants de Panama & de la côte voiſine entretiennent un grand nombre. On dit qu'on ne les

Epreuves des pêcheurs.

ANSON. Ch. X. An. 1741.

regarde comme de bons pêcheurs, que quand ils ſont reſtés aſſez long-temps ſous l'eau pour que le ſang leur ſorte par la bouche, par le nez & par les oreilles, mais quand ils ont une fois ſouffert cette épreuve, on prétend qu'ils plongent enſuite avec beaucoup plus de facilité. Ils ne craignent point qu'il leur arrive aucun accident de cette violence faite à la nature, puiſque le ſang s'arrête de lui-même, & qu'il ne leur arrive jamais de ſe trouver une ſeconde fois dans le même état.

Bonne nourriture que donnent les Tortues.

Si les huîtres à perles ne ſont pas bonnes à manger, on eſt bien récompenſé de ce déſagrément par les tortues que la mer fournit à cette Iſle, & qui ſont en très grand nombre & excellentes. On en compte ordinairement de quatre eſpeces, les têtes lourdes, les caouannes, les carets, & les vertes. Les deux premieres eſpeces ſont mauvaiſes & mal ſaines; les carets qui donnent les plus belles écailles ſont meilleures que les autres, ſans être bien excellentes, mais la tortue verte eſt généralement eſtimée des Officiers & des matelots comme un manger délicieux. Les Anglois eurent la preuve la plus convaincante

que cette nourriture eſt très ſaine, puiſqu'ils ne mangerent preſque autre choſe pendant près de quatre mois, ſans que leur ſanté en fut altérée. Ils en prenoient dans cette Iſle autant qu'il leur plaiſoit, ſans aucune difficulté : comme ces animaux ſont amphibies, ils vont à terre faire leurs œufs qu'ils dépoſent ordinairement dans un grand trou qu'ils font dans le ſable, un peu au-deſſous de la marque de la haute mer ; ils les couvrent enſuite, & les laiſſent, pour que la chaleur du ſoleil les faſſe éclore. Pluſieurs hommes alloient ſur le rivage, où ils n'avoient autre choſe à faire que de tourner ces tortues ſur le dos, ce qui les empêchoit de s'en aller, & ils les prenoient enſuite quand ils le vouloient. Ils eurent par ce moyen des proviſions en abondance, tout le temps qu'ils demeurerent dans cette Iſle, & ils en emporterent en mer une grande quantité, ce qui fournit à tout l'équipage une nourriture très ſaine & de très bon goût. Elles peſoient environ deux cents livres chacune, & celles qu'ils emporterent leur durerent juſqu'à ce qu'ils en trouvaſſent de nouvelles ſur la côte du

ANSON. Ch. X. An. 1741.

ANSON. Chap. X. An. 1741.

Mexique, où ils en virent fréquemment dans le haut du jour, qui dormoient en flottant sur la surface de la mer. Quand ils en découvroient, ils envoyoient ordinairement une chaloupe avec un bon plongeur qui s'enfonçoit dans la mer, quand il étoit à quelques toises de la tortue. Il s'avançoit du côté de la queue, montoit sur l'écaille qu'il saisissoit, & en pressant les parties postérieures il éveilloit cet animal: alors la tortue en remuant les pieds se soutenoit elle-même avec le plongeur, par ce mouvement, jusqu'à ce que la chaloupe étant près d'elle, on enlevoit en même-temps l'homme & la tortue. Ils n'en manquerent jamais pendant les quatre mois qu'ils furent en mer, après le temps dont nous parlons, & ils remarquerent que dans les sept mois qui s'écoulerent depuis leur départ de Juan-Fernandez jusqu'à leur arrivée dans le port de Chequetan, il ne mourut sur toute l'Escadre que deux hommes, preuve inconteſtable que la chair de tortue dont ils se nourrirent, comme nous l'avons déja dit, pendant les quatre derniers mois est au moins une nourriture non malfaisante, & peut être même très salutaire.

ANSON. Ch X. An. 1741.

Préjugés des Eſpagnols au ſujet de ces animaux.

On doit être ſurpris de ce que malgré la rareté des autres proviſions en pluſieurs parties de la côte de la mer du Sud, une nourriture d'auſſi bon goût, auſſi ſaine & auſſi abondante que celle des tortues, ſoit regardée par les Eſpagnols comme très malſaine, & preſque comme un poiſon. M. Anſon avoit ſur ſon Eſcadre pluſieurs Indiens & quelques Negres qu'il avoit pris pour aider à la manœuvre des vaiſſeaux, & ces gens remplis des préjugés du pays qu'ils habitoient, marquoient le plus grand étonnement de voir les Anglois manger des tortues, étant bien perſuadés que cet aliment leur deviendroit mortel. Quand ils virent qu'il n'en mouroit aucun, & qu'ils n'avoient pas la plus légere incommodité en continuant d'en faire uſage, ils ſe hazarderent à en goûter quoique ce fut d'abord avec grande répugnance, & en petite quantité; mais cette répugnance s'étant diſſipée peu à peu, ils y prirent enfin tant de goût, qu'ils préférerent cette nourriture à toute autre, & qu'ils ſe féliciterent réciproquement des bons & abondants repas qu'ils pourroient ſe

ANSON. Chap. X.

procurer quand ils ſeroient de retour en leur pays.

An. 1741.

Les Anglois ſont une priſe médiocre.

Les Anglois quitterent cette iſle le matin du 9 de Décembre, après y être demeurés ſeulement trois jours, & ils ſe remirent en mer pour chercher le Glouceſter qui s'étoit ſéparé d'eux à leur arrivée. Le lendemain ils découvrirent une petite voile, lui donnerent la chaſſe & s'en rendirent bientôt maîtres. C'étoit une barque de Panama, nommée le Jeſus de Nazareth ; elle n'avoit à bord qu'un tonneau de ſel de roche, un peu de fil de caret, & la valeur de trente ou quarante livres ſterling en argent. Le 12 de Décembre ils retrouverent le Glouceſter dont le grand mât s'étoit rompu, & coulerent à fond le Jeſus de Nazaret. Le chef d'Eſcadre donna de nouvelles inſtructions aux Capitaines des vaiſſeaux de guerre, & aux commandants des priſes, ſur le rendez-vous où ils devoient ſe trouver, & le cours qu'ils devoient tenir, en cas de ſéparation, afin de ſe rendre avec toute la diligence poſſible au Nord du port d'Acapulco. Lorſque ces ordres eurent été donnés à tous les vaiſſeaux, ils ne douterent pas d'abord qu'ils

n'arrivaſſent promptement aux ſtations qui leur étoient aſſignées pour croiſiére, par ce qu'ils comptoient ſur les vents aliſés ; mais à leur grand chagrin, ils furent retenus près d'un mois par des temps orageux, par des calmes où ils ne pouvoient faire aucun cours, & par des pluyes furieuſes, juſqu'à ce qu'ils commencerent à déſeſpérer de réuſſir dans leur grand projet d'enlever le gallion de Manille. Ces contre-temps les jettoient tous dans le découragement, mais leurs eſpérances ſe renouvellerent bientôt par le changement de vent qui leur devint favorable. Alors le Centurion prit le Carmelo à la toue, & le Glouceſter en fit de même du Carmin : le vent qui ſouffloit du Nord-Eſt continua le lendemain, ſi frais & ſi conſtant, qu'ils ne douterent pas que ce ne fut le vrai vent aliſé. Leurs eſpérances augmenterent de plus en plus, & quoique le temps ordinaire de l'arrivée du Gallion à Acapulco fut paſſé, ils eurent aſſez peu de raiſon pour ſe flatter qu'il auroit été retardé dans ſa traverſée par quelque accident.

Ils prennent une lumiere de terre pour le vaiſſeau de Manille.

Le 26 de Janvier 1742, étant au Nord d'Acapulco, ils changerent de

ANSON. Ch. X. An. 1742.

cours, & porterent à l'Eſt, dans l'intention de gagner la terre où ils comptoient arriver le 28, mais quoique l'air fut très ſerein, ils ne purent la découvrir. Vers dix heures du ſoir, le Centurion vit une lumiere du côté de bas-bord, & la priſe du Tryal qui étoit environ un mille en avant, donna le ſignal qu'elle voyoit une voile. Perſonne ne doutant à bord que cette lumiere ne fut dans quelque vaiſſeau, ils furent tous animés par la perſuaſion que c'étoit le Gallion de Manille, & leur ardeur fut encore augmentée par l'idée qu'il y en avoit deux au lieu d'un, s'imaginant que la lumiere qu'ils voyoient étoit au mât d'un bâtiment, pour ſervir de fanal à ſon conſor. Le Centurion laiſſa aller le Carmelo, & fit force de toutes ſes voiles, en donnant le ſignal au Glouceſter pour qu'il en fit de même. Ils chaſſerent ainſi cette lumiere, dans l'attente de pouvoir engager le combat une demi-heure après: quelquefois ils penſoient qu'elle étoit à un mille de diſtance, & d'autres fois, qu'elle étoit à la portée du canon. Quelques-uns même des gens à bord aſſurerent poſitivement qu'ils diſtin-

guoient clairement les voiles. Le Chef d'Eſcadre étoit lui-même ſi bien aſſuré de l'atteindre en peu de temps, qu'il envoya ſon Lieutenant qui commandoit entre les ponts, avec ordre de faire charger tous les gros canons de deux boulets, pour la premiere bordée, & enſuite d'un boulet & d'une grape de raiſin. Il lui dit expreſſément de ne pas ſouffrir qu'il fut tiré un ſeul coup avant d'en recevoir l'ordre, & ajoûta qu'il ne vouloit le donner que lorſqu'il ſeroit à la portée du piſtolet des ennemis. Dans cette attente continuelle, & toujours avec une nouvelle ardeur, ils perſévérerent dans leur chaſſe durant toute la nuit, comptant à chaque quart d'heure qu'ils alloient joindre le vaiſſeau de Manille, dont ils calculoient déja les richeſſes qu'ils faiſoient monter entre les deux conſors à pluſieurs millions: mais au point du jour ils reconnurent à leur grand chagrin que toute leur ardeur & toutes les meſures qu'ils avoient priſes étoient occaſionnées par un feu qui brûloit ſur une montagne, qui dura encore quelques jours, & qui vraiſemblablement n'étoit autre choſe que du chaume ou des bruyeres qu'on

ANSON. Ch. X. An. 1742.

ANSON. Ch. X.

avoit allumées pour quelques opérations d'agriculture.

An. 1742.

Ils demeurent en croisiere.

Ils commencerent alors à douter si le Galion de Manille étoit arrivé ou non, mais en interrogeant les prisonniers qu'ils avoient à bord, ceux-ci les assurerent que ce bâtiment arrivoit quelquefois à Acapulco après le milieu de Février. Ils ajoûterent que le feu qui avoit paru sur le rivage étoit une preuve que le Gallion tenoit encore la mer, parce qu'on avoit coutume d'allumer ainsi des feux pour servir à le diriger quand il arrivoit plus tard que de coutume. Ces discours leur furent si agréables, qu'ils résolurent de continuer à croiser encore quelque temps, & ils distribuerent leurs vaisseaux à douze lieues de la côte, de façon qu'il étoit impossible d'y arriver sans être découvert. Ils demeurerent ainsi en croisiere durant plusieurs jours, sans voir ce Gallion, & commencerent à croire qu'il avoit gagné le port; mais ils désiroient ardemment d'avoir quelques nouvelles positives, afin de se déterminer ou à chercher un port pour se rafraîchir, ou à demeurer plus long-temps en croisiere.

ANSON. Chap X. An. 1742.

En conſéquence, le 12 de Février M. Anſon envoya la barge chercher le port d'Acapulco, pour découvrir ſi le Gallion y étoit entré. Elle revint le 19, & les Officiers dirent au Chef d'Eſcadre qu'ils avoient découvert le port, & qu'ayant gagné l'Iſle qui eſt à l'entrée, ils étoient demeurés en ſuſpens ſur ce qu'ils devoient faire : que lorſqu'ils doutoient encore ſi l'endroit qu'ils voyoient étoit réellement celui qu'ils cherchoient, ils avoient apperçu une lumiere près de la ſurface de l'eau ; qu'ils s'étoient auſſi-tôt mis ſur leurs rames, avec le moins de bruit qu'il leur avoit été poſſible, & avoient trouvé que c'étoit un bateau de pêcheurs qu'ils avoient ſurpris avec trois négres qui y étoient: que ces gens avoient d'abord voulu ſauter dans la mer, mais qu'ils les en avoient empêchés en leur préſentant un fuſil, ce qui les avoit portés à ſe ſoumettre, & qu'on les avoit pris dans la barge : qu'on avoit enſuite conduit le canot devant un rocher où il devoit néceſſairement être briſé en pieces par la violence de la mer, ce qu'on avoit fait pour tromper ceux qui pourroient aller à la recherche

Ils prennent un canot pour avoir des nouvelles du Gallion.

ANSON. Chap. X. An. 1742.

de ce canot, afin que ne trouvant autre choſe que des débris, ils penſaſſent que ceux qui le montoient avoient péri dans les flots.

Ils apprennent ſon arrivée à Acapulco.

M. Anſon ayant ces trois négres en ſa poſſeſſion, fut bientôt inſtruit de l'objet principal qui le tenoit en ſuſpens depuis ſi long-temps. Ils lui dirent que le Gallion étoit arrivé à Acapulco le 9 de Janvier, vieux ſtyle, mais ils firent renaître ſes eſpérances, en ajoûtant que le Viceroi du Mexique par une proclamation avoit ordonné que ce bâtiment partiroit d'Acapulco le 14 de Mars, après avoir fait de l'eau & pris des proviſions. Cette nouvelle cauſa la plus grande joye à tous les équipages qui ne doutoient plus que ce bâtiment ne tombât entre leurs mains. Il leur auroit été beaucoup plus avantageux de s'en rendre maîtres au retour, que de l'avoir pris avant ſon arrivée, parce-qu'il auroit eu à bord l'argent provenant de la vente de la cargaiſon, ce qui leur auroit été plus profitable que la cargaiſon même, dont la plus grande partie ne leur auroit été d'aucun uſage, & dont ils n'auroient jamais pu diſpoſer auſſi avantageuſement

qu'elle devoit avoir été vendue à Acapulco.

ANSON. Chap X.

Les Anglois virent donc alors renaître toutes leurs eſpérances de ſe rendre maîtres du Gallion de Manille, dont la riche cargaiſon animoit de plus en plus l'ardeur de tous les gens de l'Eſcadre : auſſi n'eurent-ils plus d'autres vûes dans tout le reſte de cette expédition que celle de s'en emparer. Cet objet étant de la plus grande importance, il ne ſera pas inutile que nous nous étendions ſur la nature du commerce qui ſe fait par le moyen de ces vaiſſeaux entre la ville de Manille & le port d'Acapulco.

An. 1742. Leur eſpérance de le prendre au retour.

Vers la fin du quinziéme ſiécle, la découverte de nouveaux pays & de nouvelles branches de commerce, fut la paſſion dominante de tous les Princes Européens. Ceux qui s'engagerent le plus avant & avec le plus de bonheur dans ces découvertes, furent les Rois d'Eſpagne & de Portugal. Le premier découvrit l'immenſe & riche pays de l'Amérique, pendant que le ſecond, en doublant le cap de bonne-Eſpérance, ouvrit à ſes flottes un paſſage pour aller aux parties méridionales de l'Aſie, qu'on

Origine du commerce entre Manille & Acapulco.

ANSON. Chap. X. An. 1742

nomme ordinairement les Indes orientales. Il forma des établiſſements dans cette partie du globe, ce qui le rendit maître d'un grand nombre de manufactures, & de productions naturelles qu'on y trouve abondamment, & qui depuis quelques ſiecles font le plaiſir & l'étonnement des nations les plus policées & les plus adonnées au luxe.

Quelle fut la ligne de démarcation

Quoique les vûes de ces deux puiſſances ſe fuſſent tournées vers différentes parties du globe, elles devinrent exceſſivement jalouſes l'une de l'autre, par la crainte des entrepriſes réciproques ſur leurs poſſeſſions. Pour calmer leurs inquiétudes, & pour les mettre en état d'étendre avec plus de tranquillité la foi catholique dans ces climats éloignés, le Pape Alexandre VI. accorda à la couronne d'Eſpagne la propriété & la domination ſur tous les pays déja découverts ou qu'on découvriroit à l'avenir, juſqu'à cent lieues à l'Oueſt des Iſles Açores, laiſſant tous les pays inconnus à l'Eſt de ces limites, à l'induſtrie & aux recherches des Portugais. Ce fut ce qu'on nomma alors la ligne de démarcation; mais du conſentement des deux na-

tions, ces bornes furent enſuite reculées à deux cents cinquante lieues plus à l'Oueſt, & l'on penſa qu'au moyen de ce réglement, les ſemences de toutes diſputes ſeroient détruites pour toujours.

ANSON. Ch. X. An. 1742.

L'événement ne répondit pas à ce qu'on avoit eſpéré : on n'avoit pas prévu que les Eſpagnols, en pouſſant leurs découvertes à l'Oueſt, & les Portugais à l'Eſt, ſe rencontreroient à la fin, ce qui occaſionneroit de nouvelles brouilleries. C'eſt ce qui arriva quelques années après : Ferdinand Magellan, Officier au ſervice du Roi de Portugal, étant dégoûté de la conduite de cette Cour, paſſa au ſervice du Roi d'Eſpagne : comme il étoit très habile, il déſiroit ardemment de ſignaler ſes talents par quelque entrepriſe importante, pour faire connoître à ſes premiers maîtres l'eſtime qu'ils auroient dû faire d'un homme de ſon mérite; dans cette vûe il perſuada à la Cour d'Eſpagne de pouſſer ſes découvertes à l'Oueſt, ce qui lui donneroit indubitablement le droit d'acquérir la propriété, & le commerce des iſles, d'où viennent les épices. Ce projet ayant été approuvé par le Monarque

Son inutilité pour empêcher les diſputes entre les deux couronnes.

ANSON. Chap. X. An. 1742.

Eſpagnol, Magellan mit à la voile du port de Seville, en l'année 1519. Ses forces conſiſtoient en cinq vaiſſeaux, & en deux cents trente-quatre hommes, avec leſquels il dirigea ſon cours vers la côte de l'Amerique méridionale : il en ſuivit le rivage, & vers la fin d'Octobre de l'année 1520, il eut le bonheur de découvrir le détroit qui porte ſon nom, ce qui ouvrit un paſſage pour pénétrer dans l'Océan pacifique.

La premiere partie de ſon projet étant ainſi heureuſement remplie, il remit à la voile, après être demeuré quelque temps ſur la côte du Pérou, & continua à diriger ſon cours à l'Oueſt, dans l'intention de rencontrer les Iſles des Epices. Dans ce long cours, il découvrit d'abord les Iſles des Larrons, autrement nommées Iſles Mariannes, & continuant ſa navigation, il parvint enfin aux Iſles Philippines qui ſont à l'extrêmité orientale de l'Aſie ; mais ayant deſcendu hoſtilement, il fut tué dans une eſcarmouche contre les Indiens. Nous avons rapporté l'hiſtoire de ſes découvertes dans le troiſiéme Tome de cet ouvrage, & nous n'en donnons ici

qu'une légere idée, pour lier les faits relatifs à notre objet actuel.

La mort de Magellan renverſa le projet principal qui étoit de ſe rendre maître de quelques-unes des Iſles des Epices : ceux qui lui ſuccéderent dans le commandement, ſe contenterent d'y aborder, & d'acheter une petite quantité d'épiceries des indiens. Enſuite ils revinrent en Europe, en faiſant le tour du Cap de bonne-Eſpérance, & leur vaiſſeau fut le premier qui eût jamais parcouru la circonférence du globe terreſtre, ce qui ſervit à démontrer par une expérience inconteſtable la réalité du ſyſtème ſi longtems en diſpute, ſur la figure ſphérique de la terre. An. 1742.

Grand commerce de Manille.

Quoique les Eſpagnols n'euſſent acquis dans ce voyage la propriété d'aucunes des Iſles des Epices, la découverte des Philippines fut jugée trop importante, pour être négligée. Comme elles ſont très proches des Iſles des Epices, & très bien ſituées pour faire un commerce avec la Chine & les Indes : la communication fut bientôt établie, & maintenue avec la plus grande attention entre ces Iſles & les colonies Eſpagnoles, de la côte du Pérou. La

ANSON. Chap. X. An 1742.

ville de Manille qu'on bâtit dans l'Iſle de Luconia, la principale des Philippines, devint en peu de temps la foire pour toutes les marchandiſes des Indes, qui y furent achetées par les habitants, & qu'on envoya tous les ans dans la mer du Sud, où elles furent vendues pour leur compte. Comme les retours de ce commerce à Manille ſe faiſoient particuliérement en argent, cette place devint peu-à-peu très opulente & très conſidérable; le commerce y augmenta même à un tel point, qu'il mérita l'attention de la Cour d'Eſpagne, & qu'il fut ſouvent réglé & limité par des Edits émanés du trône.

Voyage de cette iſle à Acapulco.

Dans les commencements de ce commerce, on le faiſoit du port de Callao à la ville de Manille, & les vents aliſés favoriſoient continuellement le voyage. Quoique ces places ſoient à trois ou quatre mille lieues l'une de l'autre, on n'étoit quelquefois pas deux mois en route: mais le retour de Manille étoit très long & très difficile, & l'on prétend que quelquefois on y a employé plus de douze mois, parce que les navigateurs ſe tenoient dans l'éten-

due des mêmes vents, qui leur étoient alors contraires. Ils ont depuis abandonné cette route, par l'avis d'un Jéſuite, qui leur perſuada de faire cours au Nord juſqu'à ce qu'ils fuſſent hors de la portée de ces vents & de ſe ſervir enſuite de ceux d'Oueſt, qui regnent en général dans les hautes latitudes, pour gagner la côte de Califormie. On ſuit la même navigation depuis plus de cent quatre-vingt ans, & c'eſt en s'attachant à ce nouveau plan, ainſi que pour accourcir la longueur du cours, tant en allant qu'en revenant, qu'on a tranſporté l'entrepôt du commerce d'exportation & d'importation avec Manille, de Callao, ſur la côte du Pérou, au port d'Acapulco, ſur celle du Méxique.

ANSON. Chap. X. An. 1742.

Tels ont été les commencements, & pour ainſi dire l'enfance de ce commerce; mais ſon état actuel étant ce qui nous intéreſſe le plus, il eſt néceſſaire d'entrer dans quelque détail, en commençant par la deſcription de l'Iſle de Luconia ou Luçon, ainſi que du port de la baye de Manille.

CHAPITRE XI.

Deſcription de l'iſle de Luçon : de la ville de Manille : ſon commerce : reſtrictions qu'on y a miſes : tort que ce commerce fait à celui d'Europe : force des vaiſſeaux de Manille : navigation de Manille à Acapulco : Comment on ſe renouvelle d'eau en route : mauvaiſe conduite de cette navigation : ſignes qui ſervent à en corriger le journal : miſſions de la Californie : attention des Miſſionaires pour le Gallion de Manille : mauvais air d'Acapulco : retour du Gallion : feux qu'on entretient aux iſles des Larons pour lui ſervir de ſignaux.

ANSON. Chap. XI. AN. 1742

Deſcription de l'iſle de Luçon.

QUoique l'Iſle de Luçon ſoit ſituée à quinze dégrés de latitude Septentrionale, on la regarde comme un pays très ſain, & l'on prétend qu'on y trouve la meilleure eau qui ſoit au monde. Elle produit tous les fruits des pays chauds, & il y a une grande quantité d'excellents che-

vaux, dont on croit que l'origine vient anciennement d'Eſpagne. Cette Iſle eſt ſituée très avantageuſement pour le commerce de la Chine & des Indes : la baye & le port de Manille qu'on trouve dans la partie Occidentale ſont peut-être les plus dignes de remarque qu'il y ait dans tout le monde. La baye eſt un grand baſſin circulaire, de près de dix lieues de diamêtre, preſque entierement enclos dans les terres : & à l'Eſt de cette baye eſt la ville de Manille, très grande, très peuplée & bien fortifiée. Le port particulier de cette ville nommé Cabite, eſt environ à deux lieues plus au Sud : c'eſt dans ce port que mouillent tous les bâtiments deſtinés pour le commerce d'Acapulco.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

La ville de Manille eſt bâtie en un lieu très ſain & bien aroſé : toutes les campagnes voiſines abondent en fruits & ſont très-fertiles ; mais comme le principal objet de cette ville eſt ſon commerce d'Acapulco, elle a quelque déſavantage par la difficulté de gagner la mer du côté de l'Eſt.

De la ville de Manille.

Le commerce que fait cette place avec la Chine & différentes parties des Indes, conſiſte particulierement

Son commerce.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

dans les marchandiſes qui ſont de débit pour les Royaumes du Méxique & du Pérou. On y tranſporte des Epices, toutes ſortes de ſoyeries ou en nature, ou travaillées; mais principalement des bas de ſoye, dont on dit qu'on charge annuellement ſur le gallion environ cinquante mille paires, une grande quantité d'étoffes des Indes, telle que des mouſſelines & des toiles de coton peintes, qu'on porte beaucoup en Amérique & d'autres articles moins importants, comme de l'orfévrerie & d'autres ouvrages que des Ouvriers Chinois font à Manille. Toutes ces marchandiſes ſont raſſemblées dans cette ville, d'où on les tranſporte chaque année en un ou pluſieurs vaiſſeaux d'Acapulco, dans le Royaume du Méxique.

Reſtriction qu'on y a miſe.

Il faut cependant obſerver que ce commerce n'eſt pas libre pour tous les habitans de Manille, mais qu'il eſt reſtraint par quelques reglements particuliers. Les vaiſſeaux qu'on y employe appartiennent au Roi d'Eſpagne, qui paye les Officiers & les gens d'équipage; la charge eſt partagée en un certain nombre de ba-

lots tous de même grandeur, distribuée entre les couvents de Manille, & les Jésuites en ont la plus forte partie, qui est destinée au soutien de leurs missions. Ces Communautés ont le droit d'embarquer autant de marchandises sur le vaisseau de Manille que les balots en peuvent contenir, & quand elles ne veulent pas faire ce commerce par elles-mêmes, elles ont la faculté de vendre ce privilege à d'autres. Les marchands auxquels les Religieux cedent leur portion, manquent assez ordinairement de fonds & il est fort ordinaire que les couvents leur prêtent des sommes considérables à la grosse avanture.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

La cargaison ne peut exceder une certaine somme, fixée par les Edits du Roi, & l'on prétend qu'ils la bornent à six cents mille piastres; mais il est certain qu'on passe de beaucoup cette somme & qu'il n'y a pas d'année où la charge ne vale près de trois millions de piastres.

Par ce que nous venons de dire, il est évident que la plus grande partie du trésor qui revient d'Acapulco à Manille ne demeure pas dans cette place, & qu'il est dispersé en divers

Tort que ce commerce fait à celui d'Europe.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

endroits des Indes. Toutes les Puiſſances Européennes ont jugé qu'il étoit de la bonne politique de tenir toujours leurs colonies d'Amérique dans une dépendance immédiate de la nation d'où elles tirent leur origine, ſans leur permettre de faire directement aucun commerce lucratif avec d'autres pays. C'eſt ſur ce fondement qu'on a préſenté à la Cour d'Eſpagne pluſieurs remontrances, contre le commerce des Indes, ouvert par ce canal avec les Royaumes du Pérou & du Méxique. On a repréſenté qu'il faiſoit un tort conſidérable aux manufactures de ſoye de Valence & des autres parties de l'Eſpagne, & qu'il faiſoit tomber de beaucoup le prix des toiles apportées de Cadix, d'autant que les ſoyes de la Chine qui alloient preſque directement à Acapulco, pouvoient être données à un prix beaucoup plus bas que celles des manufactures d'Europe de même qualité; & que les cotons de la côte de Coromandel empêchoient totalement l'uſage des toiles de nos climats. C'eſt ainſi que le commerce de Manille rend les Royaumes du Méxique & du Pérou moins dépendants de l'Eſpagne

gne qu'ils ne le devroient être pour les marchandiſes qui leur ſont néceſſaires, ce qui tire en même remps de ce Royaume une grande quantité d'argent, dont la plus grande partie paſſeroit en Eſpagne, ſoit pour le payement des marchandiſes d'Europe, ſoit pour le bénéfice des négociants Eſpagnols, au lieu que le ſeul avantage que procure ce commerce étranger eſt d'enrichir les Jéſuites & un petit nombre de particuliers, qui réſident à l'autre extrêmité du monde. Ces raiſons firent tant d'impreſſion ſur Dom Joſeph Patinho premier Miniſtre d'Eſpagne, prévenu favorablement pour la ſociété, qu'en 1725 il réſolut d'abolir ce commerce, & d'empêcher qu'il fut introduit aucunes marchandiſes des Indes dans les ports Eſpagnols d'Amérique, excepté celles qui y ſeroient tranſportées dans les vaiſſeaux de régiſtre d'Europe ; mais les intrigues puiſſantes des Jéſuites, empêcherent l'éxécution de ce projet.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

Ce commerce de Manille à Acapulco, ainſi que le retour, ſe fait par le moyen de deux ou trois vaiſſeaux, qui partent de Manille vers le mois de Juillet, & qui arrivent à Acapul-

Force des vaiſſeaux de Manille.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

co, en Décembre, Janvier, ou Février. Quand ils ont diſpoſé de leurs effets, ils repartent pour Manille ordinairement en Mars, & ils y arrivent preſque toujours au mois de Juin, enſorte que ce voyage eſt environ d'un an. Par cette raiſon, quoiqu'il n'y ait ſouvent qu'un vaiſſeau d'employé, il y en a un autre prêt à remettre en mer quand le premier arrive : auſſi les marchands de Manille ont toujours trois ou quatre bons vaiſſeaux, équippés, pour que le commerce ne ſoit point arrêté s'il ſurvenoit quelque accident. On prétend que le plus grand de ces vaiſſeaux n'eſt gueres moindre qu'un de nos navires de guerre du premier rang, & il faut qu'il ſoit réellement d'une groſſeur étonnante, puiſque lorſqu'on l'employa à croiſer contre les Anglois pour troubler leur commerce à la Chine, il avoit à bord douze cents hommes. Les autres bâtiments, quoique beaucoup inférieurs à celui-ci ſont cependant du port de douze cents tonneaux, ont à bord depuis quatre cents hommmes juſqu'à ſix cents, y compris les paſſagers, & ſont montés de cinquante

ſortes pieces de canon. Tous ces bâtiments ſont des vaiſſeaux de Roi ; le Monarque donne les commiſſions aux Officiers, & les paye ; il y a ordinairement un des Capitaines qui a le titre de Général & qui porte l'étendard Royal d'Eſpagne au grand mât.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

Après avoir donné la deſcription du port de Manille & des vaiſſeaux qu'on y employe, il eſt néceſſaire d'entrer dans quelque détail de ce qui concerne leur navigation. Lorſque le bâtiment eſt chargé, & qu'il eſt bien équippé pour la mer, il met à la voile ordinairement du port de Cabite vers le milieu de Juillet, en profitant de la mouſſon d'Oueſt qui règne preſque toujours dans ce temps pour gagner la haute mer ; mais la navigation eſt ſi difficile pour ſortir du Boccardero qui eſt à l'Eſt, que le mois d'Août ſe paſſe quelquefois avant qu'il ſoit hors des terres. Quand il eſt ſorti de ce paſſage & qu'il eſt dégagé des Iſles, il prend ſon cours de l'Eſt au Nord pour gagner la latitude au moins de trente dégrés, où il eſpere trouver des vents d'Oueſt, qui le conduiſent à la côte de Californie.

Navigation de Manille à Acapulco.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

Il eſt remarquable que ſuivant le témoignage de tous les navigateurs Eſpagnols, il n'y a aucun port, ni même aucune rade où l'on puiſſe relacher entre les Iſles Philippines & la côte de Californie, ou celle du Méxique; enſorte que le vaiſſeau de Manille ayant perdu la terre de vue, ne jette plus l'ancre juſqu'à ce qu'il arrive ſur la côte de Californie, & ſouvent même juſqu'à ce qu'il en ait atteint l'extrêmité la plus méridionale: mais comme ce voyage dure rarement moins de ſix mois, & que le vaiſſeau eſt très chargé de marchandiſes & d'hommes, on doit être ſurpris de ce qu'il peut conſerver une proviſion ſuffiſante d'eau fraîche pour un temps auſſi long: le moyen qu'on employe pour la renouveller eſt très ſimple, & mérite d'être particuliérement décrit.

Comment on ſe renouvelle d'eau en route.

Tous ceux qui connoiſſent les uſages des Eſpagnols dans la mer du Sud, ſavent qu'ils conſervent leur eau à bord des vaiſſeaux non dans des tonneaux; mais dans des jarres de terre, qui reſſemblent aſſés aux grandes jarres ou cruches où l'on met ſouvent de l'huile en Europe. Lorſque le vaiſ-

ſeau de Manille ſe met en mer, il prend à bord une quantité d'eau beaucoup plus conſidérable qu'il n'en pourroit tenir entre les ponts, & les jarres qui la contiennent ſont ſuſpendues aux haubans & aux étais, ce qui paroît aſſés extraordinaire quand on les regarde de loin. Un des avantages de ces jarres eſt qu'elles ſont beaucoup plus aiſées à manier que les futailles, & qu'elles ſont moins ſujettes au coulage, à moins qu'on ne les caſſe : cependant il eſt évident qu'on ne pourroit conſerver une proviſion d'eau pour ſix mois, ni même pour trois dans un bâtiment auſſi chargé, par quelque moyen que ce fut ; & que ſi l'on n'avoit pas un autre ſecours cette navigation ſeroit abſolument impraticable. Les Eſpagnols ont donc une reſſource, mais à la premiere reflexion, elle ſemble ſi peu aſſurée qu'on eſt ſurpris de voir un ſi grand nombre d'hommes s'expoſer à périr de la mort la plus cruelle, dans l'attente d'un événement auſſi peu certain. Leur unique méthode pour ſe renouveller d'eau, eſt de compter ſur celle des pluyes, qu'ils trouvent entre le trentieme &

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

le quarantieme dégré de latitude ſeptentrionale, & qu'ils ramaſſent avec beaucoup de ſoin. Pour la raſſembler, ils emportent avec eux un grand nombre de nattes, qu'ils placent de biais contre les vibords, où tombe la pluye: ces nattes s'étendent d'une extrêmité du vaiſſeau à l'autre & leur partie inférieure eſt poſée ſur un gros bambouc fendu, enſorte que toute l'eau qui tombe dans la natte paſſe dans le bambouc, qui la conduit dans une jarre. Cette méthode de renouveller l'eau, quelque accidentelle & extraordinaire qu'elle puiſſe paroître, ne leur a jamais manqué, & il leur eſt fort ordinaire, quand les voyages ſont un peu plus longs que de coutume, de remplir ainſi leurs jarres à pluſieurs fois.

La difficulté d'avoir de l'eau fraîche eſt donc une des moindres peines que les Eſpagnols éprouvent dans cette longue & ennuieuſe navigation; & ils ne ſont pas exempts des autres inconvénients qui ſont ordinairement la ſuite d'un long ſéjour en mer. Le plus grand de tous eſt le ſcorbut, qui ſouvent étend ſes ravages avec une fureur exceſſive, & qui

leur fait périr un grand nombre d'hommes, quoiqu'il arrive quelquefois que leur traverſée à Acapulco, ſe faſſe ſans beaucoup de perte.

ANSON. Ch. XI. An. 1742.

Le temps employé dans ce paſſage, étant beaucoup plus long que celui de toute autre navigation, cet inconvénient eſt peut-être une ſuite de l'indolence & de l'ignorence des mariniers Eſpagnols, qui portent à l'excès les précautions & les ſoins qu'éxige un bâtiment auſſi richement chargé. On aſſure qu'ils ne mettent jamais la grande voile pendant la nuit & qu'ils carguent ſouvent les voiles ſans y être obligés. Les inſtructions données aux Capitaines paroiſſent être dreſſées par des gens qui craignent plutôt un vent trop fort quoique favorable, qu'ils ne redoutent les inconvénients de la mortalité, ſi ordinaire dans les voyages longs & languiſſants. Il eſt particulierement recommandé au Capitaine de faire cours s'il lui eſt poſſible à 30 dégrés de latitude & d'avoir la plus grande attention à ne courir pas plus loin au. Nord qu'il n'eſt abſolument néceſſaire pour trouver les vents d'Oueſt. Cette reſtriction doit être regardée

Mauvaiſe conduit de cette navigation.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

comme abſurde, puiſqu'il eſt très probable que dans les latitudes plus hautes, les vents d'Oueſt ſont beaucoup plus conſtants & plus forts qu'à la latitude de 30 dégrés, enſorte que toute la conduite de cette navigation peut être critiquée avec beaucoup de juſtice. Au lieu de faire cours à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la latitude de 30 dégrés & quelque choſe de plus, s'ils tournoient d'abord au Nord-Eſt, & même encore plus au Nord, juſqu'à la latitude de 40 ou 45 dégrés, en quoi ils ſeroient favoriſés par les vents aliſés, il n'eſt pas douteux que par ce moyen ils ne racourciſſent conſidérablement leur voyage, & peut-être le feroient-ils dans la moitié du temps qu'ils y employent. On voit par leurs journaux qu'ils ſont quelquefois un mois ou ſix ſemaines après avoir quitté la terre, avant de gagner la latitude de 30 dégrés, au lieu qu'en tournant plus au Nord, ils pourroient y arriver aiſément dans le quart du même temps. Quand ils ſeroient bien avancés au nord, les vents d'Oueſt les conduiroient promptement ſur la côte de Californie, & ils ſeroient délivrés de tous les autres

inconvénients, ſans avoir à craindre qu'une mer rude & un vent fort. Tout ce que nous diſons ici n'eſt pas fondé ſur la ſimple ſpéculation : en 1721, un bâtiment françois en ſuivant ce cours, alla de la côte de la Chine à la vallée de Vanderas, ſur celle du Méxique, en moins de cinquante jours : il eſt vrai que dans cette courte traverſée, il ſouffrit exceſſivement du ſcorbut & qu'il ne lui reſtoit plus que quatre ou cinq hommes d'équipage quand il arriva en Amérique.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

Lorſque le vaiſſeau de Manille a ſuivi ſon cours au Nord, juſqu'à ce qu'il ait trouvé les vents d'Oueſt, il conſerve à peu près le même latitude juſqu'à la côte de Californie. Quand il eſt environ à 96 dégrés du Cap Eſpiritu Santo, on trouve ordinairement une plante, qui flotte ſur la ſurface de l'eau & que les Eſpagnols nomment Porra. Lorſqu'ils commencent à en découvrir, ils jugent qu'ils ſont aſſés près de la côte de Californie & ils prennent leur cours au Sud. Ils comptent tellement ſur la vue de cette plante, que tout l'équipage du vaiſſeau chante alors le Te Deum ;

Signes qui ſervent à corriger le Journal.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

regardent toutes les difficultés & les dangers du paſſage comme terminés, & ils corrigent leur longitude, ſans venir à la vue de terre. Auſſi-tôt donc qu'ils ont vu ces ſignes, comme ils les appellent, ils continuent de faire voile au Sud, ſans s'embarraſſer de chercher la côte avant d'avoir gagné une latitude moins élevée. Comme il y a beaucoup d'Iſles & quelques bas fonds dans le voiſinage de la Californie, la précaution exceſſive des navigateurs Eſpagnols, leur fait craindre de s'engager dans les terres, cependant quand ils ſont près de l'extrêmité Méridionale, ils ſe hazardent d'en approcher, tant pour gagner le Cap Saint Lucas, qui aſſure de l'éxactitude de leur eſtime, que pour s'informer aux Indiens s'il n'y a pas quelques ennemis dans ces parages. Cette derniere circonſtance, qui eſt un article particulier des inſtructions données aux Capitaines, nous oblige de parler de la conduite que les Jéſuites ont tenue depuis quelque temps avec les Indiens de ce pays.

Miſſions de la Californie.

Depuis la premiere découverte de la Californie, il y a paſſé pluſieurs Miſſionnaires en différents temps, &

ils y ont fait assés peu de progrès : mais il y a quelques années que les Jésuites encouragés & soutenus par une donation considérable que leur a faite le Marquis de Valéro, se sont fixés dans cette partie & y ont formé une très grande Mission. Leur principal établissement est dans l'intérieur du Cap Saint Lucas, où ils ont rassemblé un grand nombre de sauvages, & se sont appliqués à les instruire dans l'agriculture & dans les autres arts méchaniques. Leur efforts n'ont pas été totalement infructueux : ils ont planté à leur établissement des vignes, qui ont très bien réussi, & ils en tirent une grande quantité de vins, dont le goût est semblable à l'espece inférieure de celui de Madère, & dont on commence à faire beaucoup d'estime dans le Royame du Méxique dont ils sont voisins.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

Les Jésuites ayant ainsi pris de fortes racines dans la Californie, ont déja étendu leur juriſdiction presque d'une mer à l'autre : ils ont commencé à répandre leur influence dans les parties plus septentrionales, & ont fait plusieurs excursions dans le Golphe entre la Californie & le

Attention des Missionnaires pour le Gallion de Manille.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

Méxique, pour découvrir la nature des pays adjacents, & les soumettre tous s'il est possible à leur puissance. Toujours attentifs à ce qui peut contribuer à l'agrandissement de la societé, il n'est pas étonnant qu'ils ne veillent avec l'attention la plus vigilante à la sureté du vaisseau de Manille, où les couvents qu'ils ont dans l'Isle de Luçon ont un si fort intérêt. Dans cette vue ils lui tiennent toujours prêts des rafraîchissements, tels que des fruits, du vin & de l'eau, & ils ont aussi le plus grand soin de mettre des sentinelles au Cap-Saint-Lucas, afin de connoître s'il n'y a pas quelque bâtiment en croisiere pour l'enlever, d'autant que c'est l'endroit où on l'attend le plus ordinairement; qu'on l'y a souvent rencontré & même combattu, quoiqu'avec assés peu de succès. En conséquence des mesures qui sont prises entre les Jésuites de Manille & leurs confreres de Californie, le Capitaine du Gallion a ordre de gagner la terre au Nord du Cap-Saint-Lucas, où les habitants sont instruits, quand ils voyent ce vaisseau à lui faire des signaux convenables par le moyen du feu. Quand

le Capitaine découvre ces feux il envoye ſa chaloupe à terre, avec vingt hommes bien armés, qui ſont chargés des lettres du couvent de Manille aux Miſſionnaires de Californie, & qui rapportent les rafraîchiſſements qu'on leur a tenu prêts, avec les nouvelles s'il y a quelque ennemi ou non ſur la côte. Lorſque le Capitaine reconnoît, par le compte qui lui eſt rendu qu'il n'a aucun ſujet de craindre, il gagne le Cap-Saint-Lucas ſuivant ſes inſtructions & enſuite le Cap-Corientes, d'où en ſuivant la côte, il ſe rend à Acapulco.

ANSON. Ch. XI. An. 1742.

Le temps le plus ordinaire de l'arrivée du Galion à Acapulco, eſt vers le milieu de Janvier ; mais la navigation en eſt ſi incertaine que quelquefois il y aborde un mois plutôt, & d'autrefois il eſt retenu un mois de plus en mer. Le port d'Acapulco eſt certainement le plus ſur & le plus beau de tous ceux qui ſont dans la partie Septentrionale de l'Ocean Pacifique. C'eſt pour ainſi dire, un baſſin environné de montagnes très élevées, mais la ville eſt très vilaine & fort mal ſaine, parce que l'air y eſt tellement renfermé par ces hau-

Mauvais air d'Acapulco.

ANSON. Ch. XI. An. 1742.

teurs, qu'il ne peut preſque circuler. La ville manque auſſi d'eau fraîche, & il faut en apporter de très loin, enfin elle eſt ſi peu commode à tous égards, qu'excepté le temps de la foire, où le Galion de Manille eſt dans le port, elle eſt preſque entierement déſerte.

Retour du Gallion.

Quand ce bâtiment arrive, on l'amarre ordinairement dans la partie Occidentale, & l'on décharge la cargaiſon avec la plus grande diligence. Alors la ville d'Acapulco qui étoit une ſolitude eſt immédiatement remplie de marchands de toutes les parties du royaume du Méxique. Lorſque la cargaiſon eſt déchargée & vendue, l'argent & les marchandiſes deſtinées pour Manille ſont priſes à bord, ainſi que les proviſions & l'eau, après quoi le vaiſſeau ſe diſpoſe à ſe remettre promptement en mer. Il n'y a pas ordinairement de temps à perdre, parce qu'il eſt enjoint expreſſément au Capitaine de ſortir du port d'Acapulco pour reprendre la route de Manille avant le premier d'Avril.

Il faut remarquer ici, que les principaux retours ſe font toujours en argent & par conſéquent que le reſte

de la cargaiſon eſt de fort peu d'importance. Les articles autres que l'argent ſont un peu de cochenille & des confitures, production des établiſſements Eſpagnols en Amérique ; des bagatelles en mercerie d'Europe pour les femmes de Manille, & quelques pieces de vins d'Eſpagne, de Tinto, ou d'Andalouſie, deſtinés pour l'uſage des Prêtres quand ils célebrent la Meſſe.

ANSON. Ch. XI. An. 1742.

Cette différence de cargaiſon pour aller à Manille, ou pour en revenir, occaſionne une diverſité très remarquable dans la maniere d'équiper le bâtiment dans l'un & dans l'autre cas. Quand le Galion met à la voile de Manille, il eſt très chargé de toutes ſortes de marchandiſes peſantes, ce qui fait qu'on ne monte pas les canons de la batterie la plus baſſe, mais qu'on les laiſſe à fonds de cale, juſqu'auprès du Cap-Saint-Lucas, où on les en retire par la crainte de quelques ennemis. On n'y prend auſſi à bord que le nombre d'hommes néceſſaire pour la ſureté du vaiſſeau, afin d'être moins obligé d'avoir beaucoup de proviſions. Au contraire, quand ce bâtiment revient d'Acapul-

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

co, comme la cargaiſon tient moins de place, on monte la baterie baſſe avant de ſortir du port, l'équipage eſt augmenté d'un nombre de matelots & d'une compagnie ou deux d'infanterie qu'on envoye pour renforcer la garniſon de Manille. Il y a auſſi ordinairement beaucoup de marchands qui paſſent dans la même ville à bord du Galion, enſorte qu'il y a preſque toujours près de ſix cents hommes au retour & ils ont tous abondamment ce qui leur eſt néceſſaire, parce que l'argent ne tient que très peu de place.

Feux qu'on entretient aux iſles des Larrons pour lui ſervir de ſignaux.

Quand le Gallion eſt ainſi préparé pour le retour, le Capitaine ſort du port d'Acapulco, gagne la latitude de 13 ou 14 dégrés, & court ſuivant ce parallele juſqu'à ce qu'il ſoit à la vûe de l'Iſle de Guam, qui eſt une de celle des Larrons. Dans cette route, il eſt particuliérement enjoint au Capitaine de prendre garde aux basfonds de Saint-Barthelemi, & de l'Iſle de Gaſparico. Il eſt auſſi marqué dans ſes inſtructions que pour l'empêcher de paſſer les Iſles des Larrons dans l'obſcurité, on a donné ordre, que durant tout le mois de Juin il ſoit al-

lumé des feux toutes les nuits dans la partie la plus élevée de celles de Guam & de Rota, pour y être entretenus juſqu'au matin.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

A Guam eſt une petite garniſon Eſpagnole, deſtinée particuliérement à garder cette Place, pour donner du rafraîchiſſement au Gallion, & pour lui fournir tout ce qui peut lui être néceſſaire. Cependant la rade de Guam eſt ſi dangereuſe, que le Galion y demeure rarement plus d'un jour ou deux, quoiqu'il ait ordre de s'y arrêter ; mais quand il a pris de l'eau & des rafraîchiſſements, le plus promptement qu'il eſt poſſible, il met à la voile, directement pour le Cap Eſpiritu Santo, dans l'Iſle de Samal. Le Capitaine eſt averti de faire également attention aux ſignaux en cet endroit, & il eſt dit dans ſes inſtructions qu'il doit y avoir des ſentinelles poſées non-ſeulement ſur ce Cap ; mais encore à Catauduanas, à Butuſan, à Birriborongo, & dans l'Iſle de Batan. Ces ſentinelles ont ordre d'allumer un feu auſſi-tôt qu'elles voyent le vaiſſeau, ce que le Capitaine remarque avec attention, d'autant que s'il arrive qu'après l'extinction du premier feu,

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

on en allume quatre autres, ou un plus grand nombre ; il en conclut qu'il y a des ennemis ſur la côte, & il fait ſes efforts pour parler à la ſentinelle qui eſt à terre, afin de s'inſtruire plus particuliérement de leurs forces, & de l'endroit où ils tiennent leur croiſiere. Il regle ſa conduite en conſéquence, & fait ſes efforts pour gagner quelque port entre ces Iſles, ſans être vû de l'ennemi, mais quand il eſt appercu dans le port, & qu'il a lieu de craindre d'être attaqué, il débarque le tréſor, prend quelque artillerie de terre pour ſa défenſe, & ne manque pas d'envoyer fréquemment à Manille, pour rendre compte en détail de tout ce qui ſe paſſe. Au contraire, ſi après le premier feu éteint, le Capitaine remarque que les ſentinelles en ſont ſeulement deux nouveaux, il en conclud qu'il n'a aucun ſujet de craindre ; il pourſuit ſon cours ſans s'arrêter, & ſe rend de ſuite dans le port de Cabite qui eſt comme nous l'avons dit celui de la ville de Manille, & la ſtation conſtante de tous les vaiſſeaux employés au commerce d'Acapulco.

CHAPITRE XII.

Suite de l'expédition de M. Anſon : ſes diſpoſitions pour attaquer le Galion au retour : il eſt trompé dans ſon attente : il forme un projet chimérique pour ſurprendre Acapulco : il quitte ſa croiſiere : il va à Chéquetan pour faire du bois & de l'eau : deſcription de cette côte : il eſſaye inutilement d'y faire quelque commerce : timidité des gens du pays : Effet ſingulier de la Torpille : animaux du pays : plantes & végétaux : un des hommes eſt pris par les Indiens : comment il eſt traité par les Eſpagnols : M. Anſon brûle pluſieurs de ſes priſes.

ANSON. Chap. XII. An. 1742. Suite de l'expédition de M. Anſon.

APRÈS avoir donné en peu de mots l'idée du commerce qui ſe fait par l'entremiſe des Galions de Manille, revenons au Chef d'Eſcadre M. Anſon que nous avons laiſſé en croiſiere à l'Oueſt du Mexique, dans l'eſpérance d'enlever un des riches vaiſſeaux qui étoient alors dans le

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

port d'Acapulco. Etant bien instruit que le jour du départ de ce bâtiment étoit fixé, l'Escadre attendoit avec la plus grande impatience ce jour fortuné. On avoit appris par le retour de la barge, le 19 de Février, que le Galion ne devoit mettre à la voile que le 14 de Mars ; M. Anson, pour que ses vaisseaux ne fussent point apperçus du rivage, résolut de demeurer la plus grande partie du temps intermédiaire, dans sa même station, à l'Oueſt d'Acapulco, & pendant cet intervalle, les matelots furent employés à nétoyer le fond des vaisseaux, & à tout disposer de la maniere la plus commode.

Ses dispositions pour attaquer le Galion au retour.

Le 12 de Mars, le temps du départ du Galion étant très proche, M. Anson fit ranger tous ses bâtiments sous une ligne réguliere, chacun à trois lieues de distance de celui qui en étoit le plus près, ensorte que le Carmelo & le Carmin qui étoient aux deux extrêmités, se trouvoient à douze lieues de distance l'un de l'autre. Il n'étoit pas douteux qu'on ne vit le Galion à six lieues de chaque extrêmité, ensorte que l'espace occupé par l'Escadre, & celui où l'on ne pouvoit passer sans

être découvert, rempliſſoit une étendue de vingt-quatre lieues. Tous les bâtiments ſe répondoient par des ſignaux, afin qu'on pût être informé aiſément & promptement de tout ce qu'on pourroit voir dans ce qui étoit compris par cette ligne. Pour empêcher que le Galion ne pût s'échapper pendant la nuit, on équippa les deux canots du Centurion & du Glouceſter; ils furent envoyés vers la terre, avec ordre de ſe tenir à quatre ou cinq lieues de diſtance de l'entrée du port, où il étoit impoſſible de les découvrir, parce qu'ils étoient très petits : mais pendant la nuit ils approchoient plus près du port, & vers le matin ils retournoient à leur ſtation du jour. On avoit réglé que, quand les canots verroient le Galion de Manille, il en retourneroit un à l'Eſcadre, afin de marquer par un ſignal ſi ce bâtiment tournoit à l'Eſt ou à l'Oueſt, pendant que l'autre ſuivroit le Galion à quelque diſtance; & s'il faiſoit obſcur, ce dernier devoit auſſi ſervir à diriger la chaſſe de l'Eſcadre, par des feux.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

Après avoir pris ainſi tous les moyens poſſibles, pour empêcher que

Il eſt trompé dans ſon attente.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

le vaiſſeau de Manille ne pût s'échapper, les Anglois attendirent avec la plus grande impatience le 14 de Mars. Quand ce jour fut arrivé, dès l'inſtant que l'aurore commença à paroître, chacun eut les yeux fixés du côté d'Acapulco : le devoir des hommes à bord, la néceſſité de manger, pouvoient à peine les détourner de cette attention, mais ils eurent le chagrin le plus vif quand ils virent paſſer ce jour & la nuit ſuivante ſans appercevoir le Galion. Ils ſe flatterent cependant que quelqu'accident imprévu faiſoit différer de quelques jours le départ de ce bâtiment, ce qui avoit de la vraiſemblance, parce qu'il arrive ſouvent que le Viceroi retarde ce départ, ſur la demande des marchands du Mexique. Ils perſévérerent dans la même vigilance, & dans la même attente juſqu'au 18, où commençoit la ſemaine ſainte : mais comme ils ſavoient que les Eſpagnols célébrent cette ſemaine avec tant d'exactitude qu'il n'eſt pas alors permis à aucun vaiſſeau de ſortir du port : ils patienterent encore juſqu'à la ſemaine ſuivante. Plus le temps avançoit, & plus leurs eſpérances s'évanouiſſoient

enfin elles ſe changerent en un abbatement & un découragement général, & les gens commencerent à être perſuadés que les ennemis avoient découverts qu'ils étoient ſur la côte. Cette opinion n'étoit que trop bien fondée pour eux; ils apprirent par la ſuite que la barge avoit été vûe du rivage, quand on l'avoit envoyée pour découvrir le port d'Acapulco, & que les Eſpagnols ſachant qu'il n'y avoit jamais que des canots qui fréquentaſſent cette côte, avoient conclu à la vûe de la barge que l'Eſcadre Angloiſe n'étoit pas éloignée, ce qui leur avoit fait remettre le départ du Galion à l'année ſuivante.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

M. Anſon forma alors un nouveau plan, pour ſe rendre maître d'Acapulco; mais comme la ville étoit trop bien défendue pour être emportée par une attaque ouverte, il ſe propoſa de mettre le ſoir à la voile, pour arriver au port, durant la nuit, entrer hardiment à l'embouchure du havre, & deſcendre deux cents hommes à terre, dans les chaloupes qui auroient auſſi-tôt attaqué le fort, pendant que les vaiſſeaux auroient fait un grand feu ſur la ville & ſur les autres bat-

Il forme un projet chimérique pour ſurprendre Acapulco.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

teries. Pour bien réuſſir dans l'exécution de ce projet, il fit toutes les informations néceſſaires ſur les diverſes circonſtances dont il devoit être accompagné, mais ce qu'il apprit lui fit connoître qu'il y avoit des difficultés impoſſibles à ſurmonter. On lui dit que près du rivage il y avoit toujours un calme parfait, la plus grande partie de la nuit, & que le vent qui s'élevoit le matin venoit directement de terre, ce qui mettoit dans l'impoſſibilité d'arriver à Acapulco avant le jour.

Il quitte ſa croiſiere.

Les Anglois n'étant pas encore inſtruits que le depart du Galion étoit différé juſqu'à l'année ſuivante ; le Chef d'Eſcadre jugea qu'il étoit de la prudence de demeurer en croiſiere dans la même ſtation, juſqu'à ce qu'il fût forcé de la quitter par la néceſſité de faire du bois & de l'eau, ou juſqu'au temps de la ſaiſon propre à faire ſon voyage à la Chine. Les canots revinrent le 5 d'Avril de leur poſte d'obſervation : tous les vaiſſeaux ſe rejoignirent, & M. Anſon fit un ſignal pour parler aux Commandants. S'étant informé de la quantité d'eau fraîche qui reſtoit à chacun,

il

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

il vit qu'il étoit néceſſaire de quitter cette croiſiere, pour s'en procurer de nouvelles, & comme le port de Seguatanéo ou de Chequetan étoit le plus proche, il réſolut d'y faire voile: mais craignant que ſi les Eſpagnols apprenoient qu'ils étoient à Chéquetan, ils n'en profitaſſent pour mettre le Galion en mer, il envoya le canot du Centurion, ſous les ordres de M. Hugues, Lieutenant de la priſe du Tryal, pour qu'il croiſât pendant vingt-quatre jours à la hauteur du port d'Acapulco, afin que ſi le Galion mettoit à la voile durant cet intervalle, il put en être promptement informé.

Il va à Chéquetan pour faire du bois & de l'eau.

L'Eſcadre fit auſſi-tôt voile à l'Oueſt pour gagner ce port; mais ſon cours fut ſouvent interrompu par des ouragans & par des courants contraires. Pendant ces intervales, les hommes s'occuperent à ôter ce qu'il y avoit de meilleur dans les cargaiſons des priſes du Carmelo & du Carmin, parce que le chef d'Eſcadre avoit réſolu de les détruire auſſi-tôt qu'elles ſeroient vuides. Le 12 d'Avril ils ſe trouverent ſi près de Seguatanéo, que M. Anſon envoya deux chaloupes

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

pour découvrir l'endroit propre à faire aiguade; mais elles furent quelques jours abſentes, & il demeuroit ſi peu d'eau ſur l'Eſcadre, que s'ils n'avoient trouvé journellement des tortues, qui les empêcherent d'être reduits aux proviſions ſalées, ils auroient ſouffert exceſſivement dans un climat ſi brûlant. Leur peine finit par le retour des chaloupes qui les rejoignirent le 16 d'Avril, dans le temps où ils n'avoient plus d'eau que pour dix jours ſur toute l'Eſcadre. Environ ſept milles à l'oueſt des rochers de Séguataneo, elles avoient trouvé un endroit commode pour ce qu'elles cherchoient, & l'on jugea que c'étoit le port de Chequetan. Les Chaloupes y furent renvoyées le lendemain, pour ſonder le fond & l'entrée du port; elles rapporterent à leur retour qu'il n'y avoit aucun danger; l'Eſcadre mit à la voile auſſi-tôt pour s'y rendre, & le Centurion y jetta l'ancre le même ſoir, ainſi que le Glouceſter.

Deſcription de cette côte

Le port de Chequetan eſt de très grande importance, puiſque c'eſt le ſeul qui ſoit ſûr, excepté celui d'Acapulco, dans une vaſte étendue de côte. Il eſt ſitué à 17 dégrés 36 mi-

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

nutes de latitude ſeptentrionale, environ trente lieues à l'Oueſt d'Acapulco. En partant de cette derniere ville, on trouve du même côté de l'Oueſt un banc de ſable qui s'étend à dix-huit lieues, & contre lequel la mer ſe briſe avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible que les chaloupes puiſſent y aborder; mais le fond en eſt ſi net, que dans la belle ſaiſon les vaiſſeaux peuvent jetter l'ancre à un mille ou deux du rivage. La terre qui joint ce rivage eſt en général baſſe, plantée d'un grand nombre d'arbres, & remplie de villages avec des tours ſur quelques petites hauteurs pour mettre des ſentinelles. La partie cultivée avance quelques lieues dans le pays, & elle paroît être terminée par une chaîne de montagnes, qui, des deux côtés d'Acapulco s'étendent à une diſtance conſidérable. Tout ce pays préſente le coup d'œil le plus agréable; mais on remarque que dans toute cette étendue, qui paroît la plus peuplée, & la mieux plantée de toute la côte, on ne voit ni chaloupes, ni canots, ſoit pour le commerce, ſoit pour la pêche, ſoit pour l'amuſement: ſans doute que l'uſage de ces bâtiments

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

eſt défendu par le gouvernement pour empêcher la contrebande. Lorſqu'on eſt un peu éloigné de la côte on ne peut trouver ce port que par le ſecours de la latitude, parce qu'il y a tant de rangs de montagnes, qui s'élevent les unes au-deſſus des autres que les vues qu'on en peut deſſiner ne ſervent plus quand on eſt à quelque diſtance en mer, d'autant que le plus léger changement de poſition, ou la moindre variation, fait découvrir de nouvelles montagnes, & donne des points de vue totalement différents.

Il eſſaye inutilement d'y faire quelque commerce.

Le pays paroiſſoit ſi bien peuplé & ſi bien cultivé, que M. Anſon eſperoit s'y procurer aiſement des proviſions fraîches & d'autres rafraîchiſſements. Quand il y eut jetté l'ancre, dès le lendemain matin il donna ordre à un parti de quarante hommes, bien armés, d'avancer dans le pays, pour découvrir quelque ville ou village, & pour établir une correſpondance avec les habitants, ne doutant pas que ſi elle étoit une fois commencée, il ne les engageât à apporter tous les fruits & toutes les proviſions fraîches qui étoient en leur pouvoir. Il recommanda à ces hommes de ſe compor-

ter avec la plus grande circonſpection & de faire enſorte qu'il ne parut dans leur conduite que le moins d'hoſtilité qu'il ſeroit poſſible. Cette tentative, pour faire un trafic à l'amiable avec les habitants, fut infructueuſe: Ce parti revint vers le ſoir exceſſivement fatigué par un exercice auquel les gens n'étoient pas accoutumés; quelques-uns même ſe trouverent ſi épuiſés, qu'ils tomberent évanouis en route, & qu'il fallut les rapporter ſur les épaules de leurs compagnons. Ils dirent qu'après s'être éloignés de cinq mille du port, ils avoient trouvé que le chemin ſe partageoit en deux branches entre les montagnes : que l'une de ces branches tournoit à l'Eſt, & l'autre à l'Oueſt: qu'en ſuivant la route de l'Eſt, elle les avoit conduits dans une grande plaine, où ils avoient découvert d'un côté une ſentinelle à cheval, avec un piſtolet à la main. Quand ils avoient commencé à l'appercevoir, il paroît que cet homme étoit endormi, parce que ſon cheval effrayé de l'éclat des armes, avoit tourné tout-à-coup, & s'étoit mis au galop, ce qui avoit été près de déſarçonner ſon maître; cependant il

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

ANSON. Ch. XII. An. 1742

s'étoit remis en ſelle, & leur avoit échappé, en perdant ſeulement ſon chapeau & ſon piſtolet qu'il avoit laiſſé tomber. Les Anglois le pourſuivirent dans l'eſpérance de découvrir le village ou l'habitation qui lui ſerviroit de retraite; mais après s'être fatigués inutilement ils le perdirent de vue.

Lès Anglois ne voulant pas revenir au port ſans avoir fait quelque découverte, continuerent à ſuivre le même chemin juſqu'à ce que la chaleur du jour ayant beaucoup augmenté, & ne trouvant point d'eau pour appaiſer leur ſoif, ils prirent la réſolution de retourner. Cependant pour ne négliger aucun moyen d'établir quelque correſpondance avec les habitants, les officiers enfoncerent ſur la route pluſieurs perches, où ils attacherent des déclarations écrites en Eſpagnol, pour les encourager à venir au port trafiquer avec l'Eſcadre, & ils y inſérerent les plus fortes aſſurances de les bien recevoir, & de leur payer exactement toutes les proviſions qu'ils apporteroient. Quoique cette démarche fut très prudente elle n'eut cependant aucun effet, & aucun des

habitants ne vint aux vaiſſeaux, tout le temps que les Anglois demeurerent au port de Chequetan.

ANSON. Chap XII. An. 1742.

Il ne ſera pas inutile de rapporter ici pour donner une idée de la timidité naturelle des gens de ce pays, que quelque temps après l'arrivée du chef d'Eſcadre à Chequetan, il envoya deux chaloupes avec le Lieutenant Brett, pour examiner la côte de l'Eſt, & particulierement pour faire des obſervations ſur la baye, & ſur l'aiguade de Pétaplan. M. Brett ſe diſpoſoit à deſcendre avec les gens d'une des chaloupes, près de la montagne de même nom, lorſque regardant d'un côté à l'autre de la baye, il vit ſur le rivage oppoſé trois petits corps de Cavalerie, qui paroiſſoient avancer vers l'endroit où il vouloit faire ſon débarquement. Quoique le Lieutenant n'eut que ſeize hommes, il fit demarer la Chaloupe, traverſa hardiment la baye pour aller à leur rencontre, & quand il fut aſſés près, il remarqua qu'ils avoient de bons chevaux, & étoient armés de lances & de carabines. Quand ils le virent avancer, ils ſe formerent ſur le rivage, tirerent de loin quel-

Timidité des gens du pays.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

ques coups, à meſure qu'il approchoit, & parurent diſpoſés à s'oppoſer à ſa deſcente : mais quand la chaloupe fut à une diſtance convenable du plus avancé de ces corps, M. Brett ordonna à ſes hommes de faire feu, & auſſi-tôt cette intrépide Cavalerie prit la fuite dans la plus grande confuſion, par une petite ouverture qui étoit dans le bois. Un des chevaux tomba dans cette fuite précipitée & jetta ſon cavalier, mais l'homme & le cheval furent bien-tôt relevés, & ſuivirent les autres. Les deux autres corps furent tranquilles ſpectateurs de la déroute de leurs camarades : ils firent halte quand ils virent l'approche de M. Brett, & ſe tinrent toujours à une grande diſtance, hors de la portée des armes à feu. S'ils s'étoient cachés juſqu'à ce que les Anglois euſſent été débarqués, il auroit été preſque impoſſible que les gens de M. Anſon ne tombaſſent tous entre leurs mains, d'autant que les Eſpagnols étoient près de deux cents hommes, au lieu que M. Brett n'en avoit que ſeize.

Effet ſingulier de la Torpille.

M. Anſon voyant que tous les moyens qu'il pouvoit employer pour

engager les gens du pays à fournir des proviſions à l'Eſcadre étoient inutiles, ceſſa de faire de nouvelles tentatives, & ſes gens ſe contenterent de ce qu'ils purent ſe procurer eux-mêmes dans le voiſinage de ce port, où ils pêcherent des brêmes, des maqueraux, des ſoles, des mulets, des poiſſons nommés fiddle-fish, ceux que l'auteur appelle ſea eggs, & des hommars: ils ne trouverent qu'en cet endroit le poiſſon remarquable nommé torpille, qui eſt plat à peu près comme la raye, & tellement ſemblable au fiddle-fish qu'on ne peut reconnoître la torpille que par une tache ronde & brune, de la grandeur d'un écu, que cette derniere porte au milieu du dos. La torpille cauſe des effets ſurprenants ſur le corps humain; ſi peu qu'on la touche, ou même ſi l'on poſe le pied deſſus, on eſt auſſi-tôt ſaiſi d'un engourdiſſement par tout le corps, mais plus particulierement dans la partie qui l'a immédiatement touchée. M. Walter rapporte qu'il eut un engourdiſſement conſidérable au bras droit, ſeulement pour en avoir touché une pendant très peu de temps avec le

ANSON. Ch. XII. An. 1742.

ANSON. Chap. XII. An. 1742

bout d'une canne, & il ne doute pas qu'il n'en eut été encore affecté beaucoup plus ſenſiblement ſi l'animal n'avoit été près d'expirer quand il fit cette expérience : auſſi l'on remarque que cette influence agit avec le plus de vigueur quand la torpille ne fait que d'être tirée de l'eau, & qu'elle ceſſe entierement à la mort de l'animal, enſorte qu'on peut alors non-ſeulement la manier, mais même en manger ſans aucun inconvenient. L'engourdiſſement du bras de M. Walter diminua enſuite peu-à-peu, mais il s'en reſſentit juſqu'au lendemain.

Animaux du pays.

Les principaux animaux qu'ils trouverent ſur le rivage furent des guanoes, eſpece de lézards, qui ſont en grande abondance dans le pays, & que quelques-uns regardent comme une nourriture délicieuſe. Ils n'y virent d'autres bêtes féroces que des alligators ou crocodiles, mais il n'y en avoit pas de gros. Ils furent auſſi convaincus qu'il y avoit beaucoup de tigres dans les bois, quoiqu'ils n'en viſſent aucuns ; mais ils trouvoient tous les matins des traces de leurs pieds ſur le rivage près de l'endroit

où ils faiſoient de l'eau ; cependant ils n'en eurent aucunes craintes, parce qu'ils ſavoient que ces animaux ne ſont pas auſſi ſauvages que ceux d'Afrique & d'Aſie, & qu'il eſt très rare qu'ils attaquent les hommes. Ils virent beaucoup d'oiſeaux, particulierement des faiſans de diverſes eſpeces dont quelques-uns étoient très gros, mais ils les trouverent tous ſecs, & ſans goût. Ils tuerent un grand nombre de perroquets pour les manger, & virent auſſi une grande quantité de petits oiſeaux.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

Ils ne trouverent en cet endroit que très peu de fruits & de végétaux propres à les raffraîchir, encore n'étoient-ils pas des meilleures eſpèces. Il eſt vrai qu'il y avoit dans les bois quelques buiſſons, où les gens de l'Eſcadre ſe fourniſſoient de limons, mais à peine en trouvoient-ils autant qu'ils en auroient déſiré pour leur uſage actuel. Il y avoit auſſi des prunes d'un acide aſſez agréable, de celles qu'on nomme à la jamaïque prunes de cochon, & un autre fruit appellé papas ; mais ce furent les ſeuls qu'ils virent dans les bois. Ils ne rencontrerent auſſi d'autres végétaux,

Plantes végétaux.

ANSON. Chap. XII An. 1742.

dignes de leur attention que de la morgeline qui croît en grande quantité ſur les bords des ruiſſeaux d'eau douce : cette plante eſt amere & de mauvais goût, mais comme elle eſt du nombre des antiſcorbutiques, ils en mangeoient fréquemment.

Un des hommes eſt pris par les Indiens.

Pendant que les Anglois demeurerent dans ce port, il arriva un incident qui par l'évenement fit ſavoir de leurs nouvelles à leurs amis en Angleterre. Pour aller du port de Chequetan dans le pays, il n'y a qu'un étroit paſſage au travers des bois, & c'eſt l'unique avenue par où les Eſpagnols peuvent en approcher. Pour ſe mettre à couvert des attaques ſubites de la cavalerie ennemie, & pour empêcher les gens de s'écarter dans le pays où ils auroient pu tomber entre leurs mains, M. Anſon fit abatre de gros arbres, qu'on mit les uns ſur les autres au travers de ce ſentier, à quelque diſtance au-deſſus de l'Aiguade, & l'on eut ſoin d'entretenir toujours une garde à cette barricade, avec ordre de ne laiſſer paſſer perſonne au-delà de ce poſte. Malgré cette précaution on perdit Louis Léger, Cuiſinier du Chef d'Eſcadre ; il étoit

françois, on le ſoupçonnoit d'attachement à la religion catholique, & l'on jugea qu'il avoit déſerté pour inſtruire les Eſpagnols de l'état des Anglois; mais l'évenement fit voir que ce jugement étoit mal fondé. Il fut pris par quelques Indiens, qui le conduiſirent priſonnier à Acapulco, d'où il fut envoyé à Mexico, & enſuite à la Vera-Crux, où on le mit ſur un vaiſſeau, qui le tranſporta en Eſpagne. Ce bâtiment fut obligé par quelque accident de relâcher à Lisbonne; Léger s'échappa ſur le rivage, & fut envoyé en Angleterre par le Conſul de la nation. Ce fut lui qui donna le premier des nouvelles certaines de l'Eſcadre, & des principaux événements arrivés dans la mer du Sud.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

Voici le compte qu'il rendit de la maniere dont il avoit été pris. Il ſe promenoit dans les bois à quelque diſtance de la barricade, qu'il avoit d'abord voulu paſſer; mais on l'avoit arrêté & menacé de le punir. Il dit que ſon principal objet étoit de ramaſſer des limons pour la proviſion de ſon maître, & que pendant qu'il étoit occupé à en chercher, il avoit été ſurpris par quatre Indiens, qui

Comment il fut traité par les Eſpagnols.

ANSON. Ch. XII. An. 1742

l'avoient dépouillé nud, & l'avoient conduit dans le même état à Acapulco, exposé à l'ardeur du soleil, qui étoit alors des plus violents ; qu'il avoit été traité très sévérement dans sa prison de Mexico, ainsi que pendant tout le temps de cette captivité; & que les Espagnols lui avoient donné des preuves continuelles de la haine qu'ils portoient à tous ceux qui vouloient les troubler sur les côtes de la mer du Sud.

Il faut remarquer que quoique les ennemis ne parussent jamais, tant que l'Escadre fut à l'ancre dans ce port, les Anglois qui demeurerent à bord reconnurent aisement qu'il y en avoit de gros partis campés dans les bois, comme on le distinguoit par la fumée, & quelque temps avant leur départ ils jugerent par l'accroissement des feux que leur nombre devoit être beaucoup augmenté.

M. Anson brûle plusieurs de ses prises.

On acheva dans ce port de décharger le Carmelo & le Carmin, dont on ôta seulement l'indigo, le cacao & la cochenille, avec un peu de fer pour servir de lest, quoique le tout ne montât pas au dixiéme de la valeur de leurs cargaisons. Quand

on eut déchargé ces priſes, & qu'on eut fait de l'eau & du bois autant qu'on en avoit beſoin, la priſe du Tryal, le carmelo & le carmin furent toués à terre, où on les fit échouer le 8 de Mai, après avoir rempli leurs hautes-œuvres d'une grande quantité de matieres combuſtibles. Le lendemain le Centurion & le Glouceſter leverent l'ancre, & quand ils furent ſortis du port, on envoya une des chaloupes mettre le feu à ces priſes.

ANSON. Chap XII. An. 1742.

CHAPITRE XIII.

M. Anſon quitte le port de Chéquetan : il va à la recherche de ſon canot : il envoye un meſſage au Gouverneur d'Acapulco : il retrouve ſon canot : récit de ce qui lui étoit arrivé : M. Anſon renvoye ſes priſonniers : ſes gens ſont attaqués du ſcorbut : il fait mettre le feu au Glouceſter : état facheux où les Anglois ſe trouvent réduits : ils découvrent deux iſles ſans en pouvoir tirer aucun ſecours : ils découvrent celle de Tinian : beauté de cette iſle.

ANSON. Ch. XIII.

An. 1742.

M. Anſon quitte le port de Chéquetan.

EN quittant le port de Chéquétan on laiſſa un canot fixé avec un grapin au milieu de ce port, & l'on y mit une bouteille bien fermée, dans laquelle étoit une lettre pour M. Hughes, Commandant du canot, auquel on avoit donné ordre de croiſer devant le port d'Acapulco, quand l'Eſcadre quitta cette ſtation. Cette lettre ordonnoit à M. Hughes de retourner à ſa premiere croiſiere, où

ANSON. Ch. XIII. An. 1742.

il trouveroit M. Anſon, qui avoit réſolu d'y demeurer pendant quelques jours pour le chercher, apres quoi il étoit dit dans la lettre que le Commandant retourneroit vers le Sud pour rejoindre ſon autre Eſcadre. Ces derniers mots n'avoient été ajoutés que pour tromper les Eſpagnols ſi le canot tomboit en leur poſſeſſion, comme on apprit par la ſuite que cela étoit arrivé; mais ils ne pouvoient en impoſer à M. Hughes, qui ſavoit que M. Anſon n'avoit pas d'autre Eſcadre à joindre, & n'avoit nulle intention de regagner la côte du Pérou.

Il va à la recherche de ſon canot.

Le chef d'Eſcadre n'avoit pas deſſein de demeurer plus long-temps dans les mers de l'Amérique, & tous les Anglois étoient fort affligés de s'y voir retenus par l'abſence du canot, dont le temps du retour étoit écoulé & beaucoup au-delà. Ils jugerent néceſſaire de faire voile vers Acapulco pour le chercher; ils ſoupçonnerent même qu'il avoit été découvert du rivage, & que le Gouverneur de cette ville avoit envoyé des troupes en nombre ſuffiſant pour le prendre; ce qui n'étoit pas une entrepriſe diffi-

ANSON. Ch. XII. An. 1742.

cile, puiſqu'il n'étoit monté que de ſix hommes. Ce n'étoit cependant qu'une ſimple conjecture ; M. Anſon ſuivit la côte vers l'Eſt pour le chercher, & afin qu'il ne paſſât pas durant la nuit on baiſſoit le ſoir toutes les voiles. Le Glouceſter, qui etoit à une lieue plus près du rivage que le Centurion, portoit une lumiere que le canot ne pouvoit manquer de voir s'il ſuivoit la côte, & pour plus de ſureté le Centurion & le Glouceſter allumoient alternativement deux feux de demi-heure en demi-heure.

Il envoye un meſſage au Gouverneur d'Acapulco.

S'étant avancés juſqu'à trois lieues d'Acapulco ſans rencontrer le canot, ils le jugerent perdu. Outre la compaſſion naturelle dont ils étoient touchés pour leurs compagnons, en faiſant réflexion à ce qu'ils pouvoient ſouffrir, les Anglois de l'Eſcadre regarderent cette perte comme très grande pour eux-mêmes, parce qu'ils n'avoient que peu de monde, & que le canot étoit monté de ſix hommes & d'un Lieutenant, tous très propres pour le ſervice, habiles marins, & chacun plein de courage. Comme on crut généralement qu'ils étoient pris & emmenés à Acapulco, le chef d'Eſ-

cadre, qui avoit plusieurs prisonniers Espagnols & Indiens, outre quelques négres malades en sa possession, écrivit le même jour au Gouverneur de cette ville, pour lui marquer qu'il les mettroit tous en liberté, pourvu qu'on lui rendit seulement l'équipage du canot. Cette lettre fut portée par un Officier Espagnol, auquel on donna une barque appartenant à une des prises, & un équipage de six autres prisonniers, qui donnerent tous leur parole de revenir. L'Officier Espagnol emporta aussi une requête signée de tous les autres prisonniers, qui supplioient le Gouverneur d'acquiescer aux propositions qu'on lui faisoit pour leur liberté.

ANSON. Chap. XIII. An. 1742.

Par le nombre des prisonniers, & par la qualité de plusieurs d'entre eux, on ne pouvoit douter que le Gouverneur ne consentit volontiers à ce que M. Anson lui proposoit: en conséquence les vaisseaux se tinrent près de terre, afin de recevoir la réponse au temps limité; mais le jour même, & le lendemain ils furent chassés si loin en mer qu'ils ne pouvoient espérer que cette réponse leur parvint: le quatriéme jour après leur message,

ANSON. Ch. XIII. An. 1742.

ils ſe trouverent à quatorze lieues du port d'Acapulco ; mais le vent étant devenu favorable, ils en rapprocherent avec toutes leurs voiles, dans l'eſpérance de regagner la vue de la terre l'après midi.

Il retrouve le canot.

Pendant qu'ils étoient dans cette poſition, la ſentinelle du grand mât cria qu'elle voyoit une chaloupe ſous voile à une grande diſtance au Sud-Eſt. On ne douta pas que ce ne fut celle qui apportoit la réponſe du Gouverneur, & les Anglois firent voile de ce côté ; mais quand ils furent plus-près, ils reconnurent avec la plus grande joie que c'étoit leur propre canot. Tant qu'il fut éloigné, ils penſerent qu'il étoit renvoyé du port d'Acapulco par le Gouverneur, mais quand ils furent plus à portée, la pâleur & la maigreur de ceux qui le montoient, la longueur de leurs barbes, & la foibleſſe de leurs voix firent bien-tôt connoître qu'ils avoient éprouvé de plus grandes peines qu'ils n'en auroient ſouffert, même dans la plus dure des priſons Eſpagnoles. On fut obligé de les entrer dans le vaiſſeau, & de les mettre auſſi-tôt au lit, mais avec le repos & la bonne nourriture

que le Chef d'Eſcadre leur fit donner de ſa table, ils recouvrerent en peu de temps la ſanté & la vigueur.

ANSON. Chap XIII. An. 1742.

Ils avoient tenu la mer tout le temps de leur abſence, qui étoit depuis environ ſix ſemaines. Après avoir fini leur croiſiere devant Acapulco, ils avoient fait voile à l'Oueſt dans l'intention de rejoindre l'Eſcadre; mais un courant très fort, qui leur étoit contraire, les avoit jettés vers la côte à l'Eſt, & toute leur eau étant épuiſée, ils avoient été obligés d'aller encore plus loin du même côté pour chercher un endroit commode à débarquer, afin d'en avoir de nouvelle. Dans cette détreſſe, ils avoient couru plus de quatre-vingt lieues ſous le vent, & avoient trouvé par tout que la mer ſe briſoit avec tant de violence à la côte, qu'il n'étoit pas poſſible de ſonger au débarquement. Ils paſſerent quelques jours dans cette affreuſe ſituation, ſans autre moyen d'appaiſer leur ſoif que celui de ſucer le ſang des tortues qu'ils pouvoient prendre. La chaleur du climat ayant rendu leurs ſouffrances inſuportables, ils s'abandonnerent au déſeſpoir, ſans autre attente

Recit de ce qui lui étoit arrivé.

ANSON. Chap. XIII. An. 1742.

que celle de périr par la plus terrible de toutes les morts : mais dans une circonſtance auſſi affreuſe, la providence leur envoya le ſecours le plus ineſperé : il tomba une pluie ſi abondante qu'en étendant leurs voiles horiſontalement, & en mettant des boullets au centre pour les abaiſſer en un point fixe, ils raſſemblerent aſſez d'eau pour remplir tous leurs barils. Après un évenement auſſi heureux, ils ſe trouverent encore favoriſés d'un fort courant, firent voile à l'Oueſt pour retrouver l'Eſcadre, & enfin joignirent le Centurion en moins de 50 heures, après une abſence de 43 jours.

M. Anſon renvoye ſes priſonniers.

M. Anſon réſolut de ne point tromper les eſpérances des priſonniers, & de leur rendre la liberté qu'il leur avoit promiſe. Il les fit tous monter dans deux barques qui avoient appartenu aux priſes, & craignant que le vent ne leur fut pas favorable, il les fournit abondamment d'eau & de proviſions. Il remit ainſi en liberté cinquante-ſept hommes, dont la plus grande partie étoient des Eſpagnols, & les autres des Indiens ou des négres malades ; mais comme ſes équipages étoient extrêmement affoiblis, il gar-

da les plus forts des négres, quelques Indiens, & un petit nombre de mulâtres. Les Anglois apprirent depuis que les deux barques étoient arrivées en bon état à Acapulco, où tous les prisonniers ne ceſſoient de parler des bons traitements qu'ils avoient reçus. Avant leur arrivée, le Gouverneur avoit fait une reponſe très gracieuſe à la lettre de M. Anſon, & avoit fait partir en même temps deux chaloupes chargées de proviſions & des meilleurs rafraîchiſſements qu'il avoit pu raſſembler à Acapulco; mais ces chaloupes n'ayant pas trouvé l'Eſcadre Angloiſe, avoient été obligées de revenir dans le port, après avoir eſſuié une tempête qui les avoit forcées de jetter toutes leurs proviſions en mer.

ANSON. Ch. XIII. An. 1742.

Le renvoi des priſonniers termina toutes les affaires des Anglois ſur la côte d'Amérique; auſſi-tôt qu'on les eut congédiés, le Centurion & le Glouceſter firent voile au Sud-Oueſt, dans l'intention de rencontrer un vent aliſé de Nord-Eſt, parce qu'ils avoient lu dans quelques relations qu'on trouve ce vent à la diſtance de ſoixante & dix ou quatre-vingt lieues de terre. Le 17 de Mai, ils perdirent

Ses gens ſont attaqués du ſcorbut.

ANSON. Ch. XIII. An. 1742

pour la premiere fois la vue des montagnes du Méxique, avec l'eſpérance de toucher en deux mois aux iſles les plus orientales de l'Aſie. Malgré tous leurs efforts pour trouver ces vents aliſés, en montant à la latitude de treize ou quatorze dégrés Nord, où ils traverſent ordinairement l'Océan Pacifique, toutes leurs tentatives furent infructueuſes, & il s'écoula ſept ſemaines depuis qu'ils eurent quitté la côte avant qu'ils puſſent profiter de ces vents. Les deux vaiſſeaux étoient alors dans un état très facheux, & l'on découvrit peu de temps après une fente dans le grand mât du Centurion. A peine le charpentier avoit reparé cet accident, que le Glouceſter fit un ſignal de détreſſe, & fit ſavoir au Chef d'Eſcadre que ſon grand mât étoit fendu ſi dangereuſement, qu'il ne pouvoit porter de voiles, & que de plus il étoit ſi vermoulu qu'il falloit néceſſairement en couper une partie. Ces accidents occaſionnerent des retards, & le ſcorbut commençant à étendre ſes ravages parmi les gens, ils enviſagerent avec frayeur leur état à venir, qui ne préſentoit à leur eſprit que l'attente affreuſe

de mourir par cette cruelle maladie, ou de périr avec leur vaiſſeau, faute de gens pour le manœuvrer. Cependant ils avoient lieu de ſe flatter que dans ce climat chaud, ſi différent de celui qu'ils avoient trouvé en faiſant le tour du Cap Horn, la violence & les ſuites funeſtes de cette maladie étoient moins à craindre. On penſe en général que l'eau douce & les proviſions fraîches ſont très efficaces pour s'en garentir, qu'en entretenant les vaiſſeaux nets, & en faiſant circuler l'air entre les ponts, ces précautions ſeules ſuffiſent pour prévenir le ſcorbut, ou pour en adoucir la violence. Cependant, quoiqu'ils euſſent beaucoup de proviſions fraîches à bord, du nombre deſquelles étoient les cochons & la volaille dont ils s'étoient munis à Payta; quoiqu'ils pêchaſſent tous les jours une grande quantité de dauphins, d'albicores & de bonites; & que le déreglement de la ſaiſon qui les privoit de l'avantage des vents aliſés, leur donnât tant de pluies qu'ils pouvoient remplir leurs futailles auſſi-tôt qu'elles étoient vuides, & que chaque homme eut conſtamment cinq pintes d'eau par jour;

ANSON. Chap. XIII. An. 1741.

ANSON. Ch. XII. An. 1742.

quoique les proviſions fraîches fuſſent partagées entre les malades, & que tous les gens d'équipage euſſent très ſouvent du poiſſon ; enfin, quoique dans les derniers temps de leur cours ils tinſſent tous les paſſages ouverts par où l'air pouvoit entrer, & qu'ils priſſent les plus grands ſoins pour entretenir la propreté dans les vaiſſeaux, ils ne purent arrêter les progrès, ni diminuer la malignité de la maladie.

Il fait mettre le feu au Glouceſter.

Quand ils eurent enfin gagné le vent aliſé qui regnoit conſtamment entre le Nord & l'Eſt, ils trouverent que ce vent ne ſouffloit ordinairement qu'avec la force ſuffiſante pour que le Centurion pût mettre toutes ſes petites voiles ſans aucun danger, ce qui l'auroit fait voguer avec beaucoup de viteſſe ; mais le Glouceſter après avoir perdu la plus grande partie de ſon grand mât, devint ſi peſant ſous la voile, que le Centurion fut retardé de près d'un mois pour l'attendre. Enfin une tempête le mit abſolument hors de ſervice, & le Chef d'Eſcadre, après l'avoir bien examiné, envoya ordre au Capitaine Mitchel de faire monter tout ſon monde à bord du

Centurion le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, ce qui fut exécuté. On y fit auſſi paſſer avec beaucoup de peine l'argent de la priſe que le Glouceſter avoit faite dans la mer du Sud; mais les marchandiſes dont la valeur montoit à pluſieurs mille livres ſterling furent entierement perdües, & l'on ne put retirer de toutes les proviſions que cinq tonneaux de farine, dont trois furent gâtés par l'eau de la mer. En faiſant cette opération, on trouva l'équipage tellement diminué par le ſcorbut, qu'il étoit reduit à ſoixante & dix-ſept hommes, dix-huit mouſſes & deux priſonniers; encore il n'y avoit ſur ce nombre que ſeize hommes & onze garçons en état de venir ſur le demi-pont, quoique pluſieurs d'entr'eux fuſſent auſſi en très mauvaiſe ſanté. Le 26 d'Août on mit le feu au Glouceſter, après en avoir tiré tout ce qu'il fut poſſible de conſerver. Il continua à brûler pendant toute la nuit, & quoique les canons tiraſſent ſucceſſivement à meſure que le feu les gagnoit, il ne ſauta en l'air qu'à ſix heures du matin, lorſque le Centurion en étoit éloigné de quatre lieues. Le bruit qu'il fit parut

ANSON. Ch. p. III. An. 1742.

ANSON. Chap. XIII. An 1742.

peu considérable, & les gens du Centurion virent seulement une colomne d'une fumée noire & épaisse, qui s'élevoit en l'air à une grande hauteur.

Etat facheux ou les Anglois se trouvent réduits.

Le Centurion n'étant plus sujet aux retards occasionnés par les fréquents désastres du Glouceſter, on esperoit qu'il feroit son cours avec beaucoup plus de diligence qu'il ne l'avoit pu faire jusqu'alors ; mais les Anglois qui le montoient avoient encore de plus grandes infortunes à éprouver. La tempête qui avoit été si fatale à leur consor, les avoit chassés au Nord de la route qu'ils vouloient suivre, & le courant portant du même côté après que le vent étoit tombé, ils avoient été poussés un dégré ou deux plus loin, ensorte qu'ils se trouvoient à près de quatre dégrés plus au Nord que le parallele qu'ils avoient résolu de suivre pour gagner l'Isle de Guam. Ils ignoroient à quelle distance ils étoient du Méridien des Isles des Larons, ce qui leur faisoit craindre que les courants ne les emportassent sous le vent de ces Isles, sans qu'ils pussent y aborder. Dans ce cas, la seule terre qu'ils pouvoient trouver étoit quelqu'une

des parties Orientales de l'Aſie, mais comme la mouçon occidentale régnoit alors dans toute ſa force, il leur auroit été impoſſible de la gagner. Ils ſe trouvoient auſſi dans un état ſi languiſſant, qu'ils avoient tout lieu de craindre d'être tous emportés par le ſcorbut, avant de pouvoir achever une auſſi longue navigation. Il ne ſe paſſoit aucun jour qu'ils ne perdiſſent huit ou dix hommes, quelquefois même juſqu'à douze; & ceux qui juſqu'alors étoient demeurés en ſanté tomboient malades journellement. Pour comble de maux ils eurent une voye d'eau très conſidérable, qu'on ne découvrit qu'avec beaucoup de peine; on jugea qu'il étoit impoſſible de la fermer entiérement, mais on réuſſit à la mettre hors de danger.

Ils découvrent deux iſles ſans en pouvoir tirer aucun ſecours.

Les Anglois avoient regardé comme un grand inconvénient le calme qu'ils avoient eu pendant lequel les courants les avoient emportés au Nord; mais il s'éleva alors un vent frais du Sud-Oueſt qui leur fut encore beaucoup plus fâcheux, en ce qu'il étoit directement oppoſé au cours qu'ils vouloient tenir. Enfin le

ANSON, chap. XI. An. 1742.

2 de Septembre, ils eurent la satisfaction de voir que le courant étoit changé & qu'il les portoit au Sud; mais le lendemain au point du jour la vue de deux Iſles à l'Oueſt rendit leur joie complette. Autant le découragement avoit été général, tant qu'ils avoient déſeſpéré de pouvoir gagner la terre, autant furent-ils tranſportés de plaiſir quand ils découvrirent cette terre ſi déſirée, qui ranima leurs eſprits. La plus proche de ces Iſles étoit celle d'Anatacan, qui leur parut être à quinze lieues d'éloignement, avec un terrein très élevé: l'autre étoit l'Iſle de Sérigan, qui de loin leur ſembloit un rocher. Ils étoient dans la plus grande impatience d'arriver à la plus voiſine de ces Iſles, où ils eſperoient pouvoir jetter l'ancre, & trouver du ſoulagement pour les malades: mais le vent étant variable, ils ne pouvoient avancer que très lentement. Cependant le lendemain à midi, ils ſe trouverent à quatre lieues d'Anatacan: on envoya la chaloupe pour examiner l'ancrage, & connoître les productions de cette Iſle: elle revint le ſoir & l'on apprit qu'il n'y avoit aucune

rade où un vaiſſeau put jetter l'ancre. Quelques-uns des gens étoient deſcendus avec beaucoup de difficulté, & ils avoient trouvé le terrein couvert par tout d'une eſpece de cannes ou de roſeaux : ils avoient vu pluſieurs boſquets de cocotiers, mais ils n'avoient rencontré aucune ſource d'eau fraîche. Ce rapport occaſionna une triſteſſe univerſelle, & le chagrin des Anglois fut encore augmenté, quand après avoir mis ſeulement de petites voiles pour approcher davantage de l'Iſle, dans l'intention de renvoyer la chaloupe au rivage, afin qu'elle apportât des cocos pour le rafraîchiſſement des malades, il s'éleva un vent ſi violent de terre, qu'ils furent chaſſés trop loin au Sud pour oſer envoyer la chaloupe. Ils reconnurent alors qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour prévenir leur deſtruction totale que de gagner quelque autre des Iſles des Larons, mais comme ils n'en avoient qu'une connoiſſance très imparfaite, ils furent obligés de s'abandonner totalement à la fortune.

ANSON. Chap. XIII. An. 1742.

Le matin du 6 de Septembre, ils perdirent de vue l'Iſle d'Anatacan, Ils découvrent l'Iſle de Tinian.

ANSON. Chap. 1741. An. 1742.

& craignirent que ce fut la derniere qu'ils rencontreroient, mais le lendemain matin ils en découvrirent à l'Eſt trois autres entre dix & quatorze lieues de diſtance, qui étoient les Iſles de Saypan, de Tinian & d'Agnigan. Ils firent voile auſſi-tôt vers Tinian, qui eſt celle du milieu, mais ils eurent alors un ſi grand calme, que malgré les courants qui les favoriſoient ils en étoient encore à cinq lieues le lendemain matin. Cependant ils continuerent leur même cours, & vers dix heures ils apperçurent un Pros ſous voile, entre Tinian & Aguigan. Ils jugerent alors que ces Iſles étoient habitées, & comme ils ſavoient que les Eſpagnols étoient toujours en force à celle de Guam, ils aſſemblerent tous ceux de leurs hommes qui pouvoient porter leurs armes, afin de déguiſer leur foibleſſe autant qu'il ſeroit poſſible. Pour être plutôt informés de ce qui concernoit cette Iſle, ils mirent pavillon Eſpagnol, & une banderolle rouge au grand mât, dans l'eſperance qu'au moyen de ces artifices le Centurion paſſeroit pour le Galion de Manille, & qu'on pourroit attirer

quelques habitants à bord. A trois heures après midi, M. Anſon envoya le canot, pour chercher un endroit propre à débarquer, un Pros qui prit réellement le Centurion pour le vaiſ- de Manille, vint de l'Iſle au devant du canot, qui s'en rendit bien-tôt maître & l'amena en toue; mais on envoya auſſi-tôt la pinaſſe, pour conduire les priſonniers à bord. Il y avoit un Eſpagnol & deux Indiens, on interrogea l'Eſpagnol, & ce qu'il dit de l'Iſle ſurpaſſa les eſpérances les plus flatteuſes qu'auroient pu avoir les Anglois. Ils apprirent qu'elle étoit inhabitée, ce qui étoit de grande importance pour eux, dans l'état de foibleſſe où ils ſe trouvoient, & qu'ils y auroient cependant à peu près les mêmes avantages pour ſe munir de ce qui leur manquoit, qu'ils auroient rencontrés dans un pays plus cultivé. On leur ajouta qu'il y avoit de très bonne eau en abondance, avec un nombre prodigieux de beſtiaux, de cochons & de volailles tous ſauvages, mais excellents dans leur eſpece: que les bois produiſoient beaucoup de limons, de citrons, d'Oranges douces & aigres, & de co-

ANSON. Chap. XIII. An. 1742.

cos, outre un fruit particulier à ces Isles, qui tient lieu de pain ; enfin que les Espagnols regardoient cette Isle comme un magazin pour entretenir leur garnison de Guam. Celui qui fit ce récit, dit qu'il y étoit envoyé avec les deux Indiens pour tuer des bœufs, & les emporter à Guam dans une petite barque, qui étoit à l'ancre près du rivage.

ANSON. Ch. XIII. An. 1742.

Beauté de cette Isle.

Ce détail causa la plus grande joie aux Anglois, qui étoient alors assés près de l'Isle, pour voir paître un grand nombre de troupeaux de tous les côtés, & la vue du rivage ne leur permit pas de douter du reste de la narration de l'Espagnol. L'aspect de cette Isle, bien loin de présenter un pays inhabité & sans culture, sembloit au contraire faire voir le plus grand travail, par l'étendue des plaines & la majesté des bois, avec une si belle distribution & un arrangement si bien proportionné aux côteaux des montages, & aux inégalités du terrein, qu'elles produisoient l'effet le plus frappant & le plus capable de faire honneur à celui qui en auroit été l'ordonnateur. C'est ainsi

que la Providence les conduiſit dans cette Iſle délicieuſe, par des moyens qu'ils avoient d'abord regardés comme le comble du malheur. En effet s'ils n'avoient pas été chaſſés au Nord de leur route par les vents contraires & par les courants qui leur avoient inſpiré des craintes ſi terribles, il eſt vraiſemblable qu'ils n'auroient pas trouvé cette Iſle, la ſeule où ils pouvoient rencontrer en abondance tout ce qui leur étoit néceſſaire, où ils pouvoient rétablir leurs malades, rafraîchir leur équipage affoibli & ſe mettre en état de continuer leur voyage.

ANSON. Chap. XIII. An. 1742.

CHAPITRE XIV.

Foibleſſe des gens de M. Anſon : effet ſurprenant de l'air de terre pour la guériſon du ſcorbut : deſcription de Tinian : abondance d'animaux qu'on y trouve : productions de cette Iſle : comment elle a été dépeuplée : monuments qui y ſont reſtés : combien eſt ſain l'air de Tinian : incommodité des inſectes : l'ancrage n'en eſt pas ſur : M. Anſon deſcend à terre : ſon vaiſſeau eſt emporté en mer : cruelle extrêmité où le jette cet accident : on projette un moyen de ſortir de l'Iſle : tous les gens ſe mettent à l'ouvrage.

ANSON. Ch. XIV. An. 1742.

Foibleſſe des gens de M. Anſon.

Mr. Anſon tourna alors toutes ſes vues à empêcher que le Gouverneur de Guam ne fut inſtruit de ſon arrivée, & il réſolut de faire ſes efforts pour que les Indiens ne puſſent lui échapper, s'il étoit poſſible. Pour y réuſſir, il envoya la pinaſſe, afin qu'elle s'emparât de la barque, qu'on lui avoit dit être le ſeul bâtiment qu'il

y eut alors dans l'Iſle, & vers huit heures du matin, il jetta l'ancre à vingt deux braſſes de profondeur. Quoique l'air fut preſque dans le calme, & malgré toute l'activité & l'ardeur que marquoient les gens pour prendre poſſeſſion de ce petit paradis téreſtre, il étoient ſi affoiblis par l'abſence des hommes de la pinaſſe & du canot qu'on avoit envoyés à terre, qu'ils furent cinq heures entieres à carguer leurs voiles. Il eſt vrai qu'en comptant ceux qui étoient dans le canot & dans la pinaſſe, ainſi que quelques Indiens & un petit nombre de Negres, ils n'étoient en tout que ſoixante & onze hommes en état de faire le ſervice, & d'aider au canonier, encore pluſieurs ne pouvoient ſervir que dans les occaſions extraordinaires. Tels étoient les miſérables reſtes des équipages réunis du Centurion, du Glouceſter, du Tryal & de la Pinque l'Anne, qu'on avoit montés d'environ mille hommes à leur départ d'Angleterre.

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

Le chef d'Eſcadre ignoroit ſi les Indiens de l'Iſle s'oppoſeroient à ſa deſcente, & il envoya le lendemain un parti de gens bien armés pour s'aſſu-

Effet ſurprenant de l'air de terre pour la guériſon du ſcorbut.

ANSON. Ch. XIV. An. 1742.

rer de l'endroit du débarquement ; ce qu'ils firent ſans aucune difficulté, parce que les Indiens ayant reconnu la nuit précédente par la priſe de la barque que c'étoient des ennemis, avoient fui auſſi-tôt dans les bois. Les Anglois trouverent ſur le rivage pluſieurs huttes, ce qui leur épargna la peine d'élever des tentes : l'une de ces huttes qui ſervoit ordinairement de magazin, avoit dix toiſes de long & quarante cinq pieds de large : elle fut bien nétoyée : on en ôta quelques tonneaux de bœuf ſeché ; on en fit un hôpital, & auſſi-tôt qu'elle fut en état de recevoir les malades, on les y conduiſit, au nombre de cent vingt-huit. Beaucoup étoient en ſi mauvais état qu'on fut obligé de les porter de la chaloupe à l'hôpital ſur les épaules, & le chef d'Eſcadre, ainſi que tous les Officiers partagerent ce ſervice d'humanité. Malgré l'extrême foibleſſe de la plus grande partie des malades, ils reſſentirent les influences de la terre d'une maniere ſi ſurprenante, qu'à l'exception de vingt & un qui moururent le jour du débarquement & le lendemain, il n'en périt que dix pendant les deux mois

qu'on séjourna dans cette Isle. Ils tirerent tant de soulagement des fruits qu'ils y trouverent, particulierement de ceux qui étoient acides, qu'en une semaine la plus grande partie furent rétablis de façon à pouvoir marcher sans qu'on les aidât. ANSON. Ch. XIV. An. 1742.

L'Isle de Tinian est à 15 dégrés 8 minutes de latitude septentrionale, & à 114 dégrés 50 minutes de longitude orientale, à compter du méridien d'Acapulco. Elle a environ douze milles de longueur, & six milles de largeur. Le terrein s'éleve en côteaux agréables depuis le rivage jusqu'au milieu de l'Isle, mais ils sont fréquemment interrompus par des vallées en pente douce, dont plusieurs s'étendent irrégulierement dans l'intérieur du pays. Ces vallées & les différentes inégalités du terrein qu'elles occasionnent sont agréablement diversifiées par les bois & par les prairies, qui s'entrelacent réciproquement, & partagent l'Isle en diverses parties d'une assés grande étendue. Les bois sont composés d'arbres grands & touffus dont la plupart sont aussi utiles par les fruits qu'ils produisent, qu'ils sont agréables à la Description de Tinian.

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

vue. Les prairies en général ſont grandes, & couvertes d'un gazon net & uniforme, compoſé d'un treffle très fin, mêlé de diverſes fleurs. En pluſieurs endroits les bois ſont dégagés, ſans être embaraſſés de buiſſons, ni de bruyeres, enſorte qu'on ne trouve ni mauvaiſes herbes, ni ronces ſur les bords des prairies, & que la beauté du gazon s'étend ſouvent à une diſtance conſidérable ſous les arbres qui le couvrent de leur ombre. Cette diverſité occaſionne une grande variété des payſages les plus charmants, ſuivant les différents coups d'œil d'où l'on regarde les bois & les plaines qui s'étendent dans les vallées, & ſur les pentes & les côteaux dont cette Iſle eſt remplie. Les animaux qui animent ces payſages augmentent encore la beauté de ces cantons, plus délicieux que ceux qui nous ſont repréſentés dans les Romans : tous ces beſtiaux ſont d'une blancheur de lait, excepté les oreilles, qu'ils ont ordinairement noires ou brunes, & il n'eſt pas rare d'en voir pluſieurs centaines paître enſemble dans une même prairie. Enfin quoiqu'il n'y ait pas d'habitants, le

bruit & la vue des volailles domeſtiques, qui demeurent en grand nombre dans les bois, contribuent à l'agrément de l'Iſle, en rappellant continuellement à l'eſprit l'idée du voiſinage des fermes & des villages.

ANSON. Ch. XIV. An. 1742.

On compte qu'il y a au moins dix mille pieces de bétail à Tinian, & comme ces animaux n'étoient point effarouchés, les gens du Centurion en approchoient très facilement. Ils les tuoient d'abord à coups de fuſil, mais quand ils furent obligés de ménager leurs munitions, comme nous le verrons dans peu, les matelots les prirent aiſément à la courſe. Leur chair eſt d'un goût excellent, & ils la trouverent beaucoup plus facile à digérer qu'aucune de celles qu'ils euſſent encore mangée. La volaille qui étoit auſſi de très bon goût ſe laiſſoit approcher avec autant de facilité : elle ne pouvoit étendre ſon vol à plus de cinquante toiſes, après quoi elle étoit ſi fatiguée qu'elle n'avoit plus la force de ſe relever, & comme les bois étoient fort dégagés, les hommes en prenoient autant qu'il leur plaiſoit. Pour qu'il ne manquât rien de ce qui pouvoit rendre leur ſe-

Abondance d'animaux qu'on y trouve.

ANSON. Chap. XIV An. 1742.

jour en cette Iſle plus agréable, ils y trouverent auſſi une grande quantité d'oiſeaux ſauvages, parce que vers le milieu de l'Iſle il y avoit deux grands étangs d'eau douce, où étoient en abondance des canards, des ſarcelles & des corlieux, ainſi que des pluviers ſifflants. Ils rencontrerent encore beaucoup de cochons ſauvages, dont la chair étoit excellente, mais ils étoient très féroces, & les mariniers furent obligés ou de les tuer à coups de fuſil, ou de les chaſſer avec quelques gros chiens qu'ils trouverent dans l'Iſle, & qui appartenoient au détachement envoyé pour amener des proviſions à la garniſon de Guam. Ils étoient dreſſés à chaſſer ces animaux & ſuivoient volontiers les matelots; mais quoiqu'ils fuſſent gros & de bonne race, les cochons ſe battoient avec tant de fureur, qu'ils en détruiſirent la plus grande partie.

Productions de cette Iſle.

Cette Iſle étoit d'autant plus favorable aux Anglois, qu'elle produiſoit les fruits & les végétaux les plus efficaces pour la guériſon du ſcorbut: on trouvoit dans les bois des oranges douces & aigres, des limons, des goyaves,

ANSON. Chap. IV. An. 1742.

ne grande quantité de cocos, des
noux que porte le même arbre,
une eſpece de fruit particulier à
es Iſles. Les Indiens l'appellent Rhy-
a : les gens du Centurion le nom-
erent le fruit à pain, parce qu'il
ur en tint toujours lieu : ils lui don-
erent tellement la préférence qu'il
fut pas mangé un ſeul pain du vaiſ-
au, tout le temps qu'ils demeure-
nt dans l'Iſle. Ce fruit croit ſur un
bre très élevé, qui vers le ſom-
et pouſſe de groſſes branches fort
endues : les feuilles, qui ont en gé-
ral depuis un pied juſqu'à dix-huit
ouces de longueur, ſont d'un verd
ès foncé & dentellées à l'extrê-
ité. Le fruit qu'on trouve indiffé-
mment à quelque endroit que ce
it des branches, eſt plutôt de for-
e ovale que ronde, couvert d'une
au rude. Il a ordinairement ſept à
uit pouces de longueur & chacun de
s fruits vient ſéparément ſans être
nfermé dans aucune coſſe. On peut
en le manger verd, mais quand il
parvenu à ſa groſſeur & qu'on le
t rôtir dans les cendres chaudes, il
quelque reſſemblance pour le goût
ec le fond d'artichaud, auquel il reſ-

ANSON. Chap. XIV. An, 1742.

ſemble auſſi par ſa nature molle & ſpongieuſe. Quand il eſt entierement mûr, il devient très doux, jaune, d'un goût un peu fade, & d'une odeur aſſés ſemblable à celle d'une pêche mûre ; mais on le regarde alors comme mal ſain, & l'on prétend qu'il cauſe des dyſſenteries. Nous renvoyons au voyage de M. Dampier pour une plus ample deſcription de ce fruit. Cette Iſle fournit auſſi pluſieurs autres végétaux très bons contre cette horrible maladie qui avoit fait tant de ravages parmi les Anglois, entre autres du cochléaria, de l'oſeille, de la menthe, de la dent de lion, du pourpier & des melons d'eau. Tous les hommes en mangerent avec l'avidité qu'excitoit en eux la forte inclination que le ſcorbut ne manque jamais d'inſpirer pour ces puiſſants remedes à ceux qui en ſont attaqués.

Comment cette iſle a été dépeuplée.

On peut être ſurpris de ce qu'une Iſle auſſi belle & auſſi bien fournie de tout ce qui eſt néceſſaire & agréable à la vie, eſt totalement dépourvue d'habitants. Pour lever cette difficulté, il faut remarquer qu'environ cinquante ans avant l'arrivée de M. Anſon, cette Iſle étoit très peuplée,

& l'on prétend même qu'elle contenoit environ trente mille perſonnes, mais une maladie ayant fait de grands ravages à Tinian, à Rota & à Guam, qui étoient également remplies de peuple, les Eſpagnols pour repeupler l'Iſle de Guam, que la mortalité avoit rendue preſque déſerte, forcerent tous les habitants de Tinian de s'y aller établir. Ils y menerent une vie languiſſante, ſoupirant après leur Iſle natale, & en peu d'années la plus grande partie moururent de chagrin. Ces malheureux Indiens devoient naturellement penſer qu'étant à une diſtance ſi conſidérable de l'Eſpagne, ils auroient été exempts des violences qui ont occaſionné la deſtruction de la plus grande partie du monde occidental, mais le ſeul avantage qu'ils en rétirerent fut de périr un ſiecle ou deux plus tard.

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

On trouve encore dans cette Iſle des monuments qui prouvent qu'elle a été autrefois très peuplée, & l'on y voit de tous côtés différentes ruines aſſés ſingulieres. Elles conſiſtent généralement en deux rangs de pilliers pyramidaux, qui forment une allée de douze pieds de large, & les pil-

Monuments qui y ſont reſtés.

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

liers d'un même rang ſont éloignés de ſix pieds l'un de l'autre. Ils ont près de cinq pieds ſur chaque face à la baſe, & environ treize pieds de hauteur : ſur le ſommet de chacun eſt un demi globe, dont la partie plate eſt au-deſſus, mais les pilliers & les demi globes ſont également ſolides, & compoſés de ſable & de pierre cimentés & enduits par-deſſus. Les priſonniers dirent aux Anglois que ces pilliers étoient les fondements d'édifices ſolitaires, où ſe retiroient les Indiens qui étoient engagés par quelque vœu religieux, & en effet on trouve aſſés fréquemment des eſpeces d'inſtructions monaſtiques chez les nations payennes. En ſuppoſant même que ces ruines fuſſent originairement la baſe des maiſons ordinaires des Indiens de l'Iſle, le nombre doit en avoir été très conſidérable, puiſqu'on en trouve en beaucoup d'endroits aſſés proches les uns des autres, ce qui ſerviroit à prouver la multitude des anciens habitants.

Combien l'air de Tinian eſt ſain.

On ne doit pas omettre que de tous les avantages dont on peut jouir dans cette Iſle, un des principaux eſt d'être ſituée ſous un climat très ſain,

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

l y regne des vents frais preſque continuels, & elle eſt arroſée de pluyes fréquentes, mais elles ſont ſi courtes qu'elles ne durent preſque qu'un inſtant. La ſalubrité de l'air fait un effet étonnant pour augmenter l'appétit, & faciliter la digeſtion. Les Anglois remarquerent que pluſieurs de eurs Officiers, qui en tout autre ays mangeoient ordinairement très eu, & qui après un léger déjeuné e faiſoient qu'un médiocre repas ar jour, quand ils furent dans cette ſle, ſemblerent être transformés en autres hommes: car au lieu de ſe ontenter d'un ſeul repas de viande, s étoient à peine ſatisfaits de trois, & mangeoient ſi prodigieuſement à hacun, qu'en tout autre pays, ils auroient gagné la fievre ou des ndigeſtions. Au contraire dans cette ſle la digeſtion répondoit ſi bien à vivacité de leur appétit, qu'ils ne trouverent jamais incommodés ni archargés de cette quantité de nouiture.

Incommodité des inſectes.

Le principal inconvenient qu'éprouvent ceux qui réſident dans cette ſle, vient d'un grand nombre de couns & de pluſieurs autres ſortes de

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

mouches. Il y a auſſi une eſpèce de tiques, qui s'attachent particuliérement aux beſtiaux, mais ils ſe mettent fréquemment aux membres & aux corps des hommes; & ſi on ne les en ôte promptement, ils enfoncent leur tête dans la peau, ce qui occaſionne une douloureuſe inflammation. Les gens du Centurion y virent auſſi des ſcorpions & des mille-pieds qu'ils jugerent venimeux, mais aucun n'en fut attaqué.

L'ancrage n'en eſt pas ſur.

Une autre incommodité très grande de cette Iſle eſt la rade, où il n'y a pas de ſureté pour les vaiſſeaux à l'ancre en pluſieurs ſaiſons de l'année. Le ſeul ancrage propre aux gros vaiſſeaux eſt dans la partie de l'Iſle au Sud-Oueſt, & ce fut auſſi où mouilla le Centurion à vingt & vingt-deux braſſes d'eau, vis-à-vis une baye ſableuſe, environ à un mille & demi du rivage. Le fonds de cette rade eſt rempli de rochers de corail très aigus, l'ancrage en eſt dangereux depuis le milieu de Juin, juſqu'au milieu d'Octobre, qui eſt la ſaiſon des mouçons Occidentales, & le danger eſt encore augmenté par la rapidité extraordinaire du courant de la marée, qui porte

porte au Sud-Oueſt entre cette Iſle & celle d'Agnigan. Durant les huit autres mois de l'année, le temps y eſt ſi conſtant, que pourvu que les cables ſoient bien garnis, à cauſe du corail, il n'y a preſque pas à craindre qu'ils caſſent.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

Révenons aux gens du Centurion débarqués ſur le rivage. Pendant qu'on deſcendoit les malades, quatre des Indiens de l'Iſle vinrent ſe rendre au Chef d'Eſcadre, ce qui lui en donnoit huit au total. Un des quatre derniers offrit de montrer l'endroit le plus favorable pour tirer des beſtiaux, & deux Anglois eurent ordre de l'accompagner; mais il y en eut un qui confia à l'Indien ſon fuſil & ſon piſtolet, & cet homme les emporta dans les bois où il s'échapa. Ses compatriotes, craignant que l'effet de cette trahiſon ne retombât ſur eux, demanderent qu'on permit à l'un d'entr'eux d'aller dans le pays, pour rapporter les armes, & pour engager le reſte du détachement de Guam à ſe ſoumettre. M. Anſon en accorda la permiſſion, & celui qui y alla revint le lendemain avec le fuſil & le piſtolet; mais il dit qu'il les avoit trouvés dans un ſentier,

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

& proteſta qu'il n'avoit rencontré aucun de ſes compatriotes. Son recit parut ſi peu vraiſemblable, qu'on ſoupçonna qu'ils méditoient quelque trahiſon, & le Chef d'Eſcadre ordonna de tenir ſur le vaiſſeau tous les Indiens qui étoient en ſon pouvoir, ſans qu'il fut permis à aucun de deſcendre à terre.

Tous les hommes qui n'étoient point occupés du ſoin des malades, furent employés à garnir les cables, pour les mettre en ſureté contre les rochers de corail: quand cet ouvrage fut terminé, on fit pluſieurs tentatives pour boucher la voye d'eau du Centurion; mais après divers eſſais également infructueux, on fut obligé d'y renoncer juſqu'à ce qu'on put avoir occaſion de le mettre à la bande.

M. Anſon deſcend à terre.

Le 23 de Septembre, on renvoya à bord du vaiſſeau tous ceux qui étoient aſſez parfaitement rétablis pour remplir leur ſervice : le Chef d'Eſcadre, qui étoit lui-même malade du ſcorbut, & qui avoit fait élever une tente pour ſa perſonne ſur le rivage, y deſcendit dans l'intention d'y reſter quelques jours pour recou-

vrer ſa ſanté, convaincu par l'expérience, que de vivre à terre eſt l'unique remede qui puiſſe procurer la gueriſon de cette cruelle maladie. Le lieu où ſa tente fut placée étoit un terrein très-agréable près de la ſource, où les Anglois prenoient toute leur eau.

ANSON. Chap. XIV. An. 1741.

On mit enſuite toutes les futailles à terre, pour les faire remplir par les Tonneliers; mais comme on approchoit de la nouvelle lune, où il étoit à craindre qu'on n'eſſuiât des coups de vents très violents, on prit tous les moyens que la prudence put ſuggérer pour bien armer les ancres, & pour mettre le vaiſſeau en ſureté contre le gros temps. On ſe flatta pendant quelques jours que les meſures qu'on avoit priſes le garentiroient de tous accidents, mais le 3 d'Octobre, il s'éleva un vent d'Eſt avec tant de fureur, que ceux qui étoient à bord déſeſpererent bien-tôt de pouvoir tenir contre l'orage. Le Chef d'Eſcadre & la plupart des hommes étoient à terre, & il paroiſſoit qu'on ne pouvoit ſauver le bâtiment qu'en lui faiſant gagner la haute mer;

Son vaiſſeau eſt emporté en mer,

ANSON. Chap. XIV An. 1742.

ſans perdre de temps, mais il n'étoit pas poſſible d'avoir de communication avec ce vaiſſeau, ni qu'aucune chaloupe pût tenir la mer. A meſure que la nuit approchoit, la violence de la tempête devenoit plus terrible; enfin la marée qui au commencement de l'ouragan portoit au Nord, ſe tourna tout-à-coup au Sud, & malgré la tempête emporta le vaiſſeau par la force du courant. Le briſement de la mer autour du bâtiment étoit horrible, les vagues étoient ſi groſſes que la grande chaloupe, amarrée à la poupe, fut portée aſſez haut pour rompre l'architrave de la galerie du Chef d'Eſcadre, dont la chambre étoit ſur le demi-pont : le coup fut ſi violent que la chaloupe fut miſe en pieces, & le matelot qui la gardoit eut le corps tout briſé; mais il fut aſſez heureux pour ſauver ſa vie. La marée devint cependant moins forte, mais le vent étant toujours le même, & les cables ſe briſant, les gens à bord ſe trouverent dans le plus grand danger, tirerent pluſieurs coups de canon; & firent paroître des lumieres en ſignes de détreſſe. Vers une heure du matin,

la nuit étant exceſſivement obſcure, un tourbillon furieux accompagné de pluye & de tonnere les emporta en pleine mer, ſans qu'ils fuſſent nullement préparés à combattre la fureur réunie des vents & des vagues, en ſorte qu'à chaque inſtant ils ſe regarderent comme perdus.

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

L'horrible tempête qui emporta le Centurion en pleine mer, fut trop violent pour que ceux qui étoient à terre puſſent entendre le bruit des canons, qu'on avoit tirés en ſigne de détreſſe; le feu des éclairs avoit auſſi empêché de remarquer la lumiere qui accompagnoit chaque exploſion; enſorte qu'au point du jour quand on vit du rivage que le vaiſſeau n'étoit plus à ſon ancrage, tous les hommes furent plongés dans la plus grande conſternation. La plupart jugerent qu'il avoit péri, & preſſerent le chef d'Eſcadre d'envoyer la chaloupe autour de l'Iſle pour en chercher les débris. Ceux qui penſoient autrement, & qui les croyoient ſeulement emportés par la tempête, ne pouvoient preſque ſe flater de le voir jamais revenir, parce que le vent continuoit toujours, qu'il manquoit de monde

Cruelle extrêmité ou le jette cet accident.

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

pour faire la manœuvre, & qu'il étoit en trop mauvais état pour tenir contre une auſſi terrible tempête. Dans l'un ou l'autre cas, ils regardoient leur ſituation comme très déplorable, jugeant qu'il leur ſeroit impoſſible de jamais quitter cette Iſle, & qu'il ne leur reſtoit aucune eſpérance de revoir leur pays, leurs amis, leurs parents, & tout ce qui leur étoit le plus cher. Ils avoient encore lieu de craindre que le Gouverneur de Guam ne fut inſtruit de leur ſituation, & qu'il n'envoyât des forces ſuffiſantes pour ſe rendre maître d'eux, & pour les faire tranſporter dans ſon Iſle. Si ce malheur leur fut arrivé, comme ils ne pouvoient montrer leurs commiſſions, qui étoient toutes à bord du Centurion; on auroit pu les traiter en pirates ſous ce prétexte, & les faire tous périr par une mort honteuſe.

On projette un moyen de ſortir de l'Iſle.

M. Anſon forma bien-tôt un projet pour ſe tirer, ainſi que ſes gens, de cette facheuſe ſituation: il conſulta les plus intelligents de ceux qui étoient avec lui, & après s'être aſſuré que ce projet étoit praticable, il fit ſes efforts pour les encourager

tous à le mettre promptement à exécution. Il leur dit qu'il n'étoit pas ſans eſpérance que le Centurion ne revint dans quelques jours, puiſqu'il n'y avoit pas lieu de croire qu'il fut perdu; que ce qu'on pouvoit imaginer de plus facheux, étoit que ce bâtiment eut été jetté en pleine mer, trop loin de l'Iſle pour y revenir, ce qui l'obligeroit de faire voile à Macao ſur la côte de la Chine: que dans ce cas il avoit penſé à un moyen de le joindre: que c'étoit de mettre à terre la barque Eſpagnole, de la ſcier par le milieu, de l'allonger de douze pieds, ce qui la mettroit en état de porter quarante tonneaux, & de les conduire tous juſqu'à la Chine. M. Anſon ajouta que les charpentiers qu'il avoit conſultés étoient convenus que ce moyen étoit praticable, & qu'on n'avoit beſoin pour l'exécution que de leur courage & de leur induſtrie. Enfin il leur dit qu'il partageroit le travail & la fatigue avec eux & les aſſura qu'il ſeroit le plus diſpoſé de tous à s'y ſoumettre.

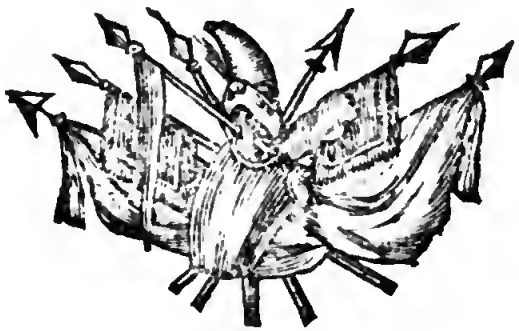
ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

Les gens commencerent à ſe flatter de l'eſpérance que le Centurion ſeroit en état de regagner l'Iſle, ce qui

Tous les gens ſe mettent à l'ouvrage.

ANSON. Chap XIV An. 1742.

les empêcha de ſe mettre à l'ouvrage avec autant d'ardeur que le Chef d'Eſcadre l'auroit déſiré. Enfin s'étant perſuadés qu'il étoit impoſſible que leur vaiſſeau revint, ils réſolurent de remplir les différents emplois auxquels on les attacha avec toute l'activité que pouvoit ſouhaiter M. Anſon. Ils s'aſſembloient tous régulierement au point du jour, & travailloient juſqu'à la nuit avec une vigueur peu ordinaire.



CHAPITRE XV.

Inquiétudes que cauſent à M. Anſon la vue de deux Pros Indiens : il manque de joindre les Indiens de l'Iſle : Difficultés qu'il trouve pour allonger la barque : les Anglois raſſemblent des proviſions : ils manquent de munitions : Ils trouvent un compas de mer & un quart de cercle : le Centurion regagne l'Iſle : dangers que ce bâtiment avoit courus : comment il retrouve l'Iſle de Tinian : il eſt encore emporté en mer, & réuſſit à regagner l'Iſle : les Anglois remettent à la voile : deſcription des Iſles mariannes ou des Larrons : de l'Iſle de Guam : deſcription des pros ou barques de ces Iſles.

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

AVANT que les Anglois commençaſſent la tâche laborieuſe qu'ils avoient entrepriſe, il arriva un incident, qui cauſa la plus grande inquiétude à M. Anſon. Peu de jours après que le Centurion eut été emporté, quelques hommes crierent ſur

Inquiétude que cauſent à M. Anſon la vue de deux pros Indiens.

ANSON. Chap XV. An. 1742.

le rivage qu'ils voyoient une voile ; ce qui répandit une joye univerſelle, parce que chacun crut que c'étoit ce bâtiment : mais une ſeconde voile qu'on vit bien-tôt après détruiſit toutes leurs eſpérances, ſans qu'ils imaginaſſent ce que ce pouvoit être. M. Anſon tourna la lunette de ce côté, vit qu'il y avoit deux chaloupes, jugea auſſi-tôt que le Centurion étoit coulé à fond, & que ces deux chaloupes ramenoient le reſte des gens au rivage. Cette idée l'affecta ſi vivement qu'il fut obligé de ſe retirer immédiatement, ſans pouvoir parler, dans ſa tente, pour chacher ſon émotion. Il y paſſa des moments bien amers, dans la perſuaſion que ſon navire étoit perdu, & qu'il ne lui reſtoit plus aucun moyen de ſignaler ſon expédition par quelque exploit glorieux. Il fut bien-tôt délivré de ces penſées accablantes, & reconnut que les deux chaloupes étoient des pros Indiens : voyant qu'ils avançoient vers le rivage, il donna ſes ordres pour qu'à leur débarquement ils ne puſſent avoir aucun ſoupçon, & il fit cacher ſes gens dans les halliers les plus voiſins, pour qu'on ſe rendit maîtres des In-

diens, auſſi-tôt qu'ils ſeroient à terre. Ces précautions furent inutiles; les pros après avoir approché d'un quart de mille du rivage, s'arrêterent, demeurerent deux heures dans l'inaction, & tournerent enſuite leur cours au Sud. ANSON. Chap XV. An. 1742.

Il manque de joindre les Indiens de l'Iſle.

Vers le même temps, il arriva un autre incident très extraordinaire. Le chef d'Eſcadre accompagné de quelques Officiers, entreprit de faire le tour de l'Iſle; étant monté ſur une hauteur, il vit dans la vallée au-deſſous un petit boſquet qui paroiſſoit en mouvement. Ce phénomène ayant excité ſa ſurpriſe, il reconnut bientôt que c'étoient de groſſes branches de cocotiers portées par des hommes qu'elles cachoient. Les Anglois jugerent d'abord que c'étoit quelques gens du parti qu'ils avoient trouvé dans l'Iſle à leur arrivée: M. Anſon & ceux qui étoient avec lui s'avancerent en diligence pour reconnoître leur retraite; mais les Indiens, voyant qu'ils étoient découverts, prirent la fuite avec la plus grande précipitation. Le Chef d'Eſcadre étoit ſi près d'eux qu'il ne les perdit pas de vue, juſqu'à ce qu'ils fuſſent entrés

ANSON. Ch XV. An 1742

dans une caverne. M. Anſon & ſes Officiers les y ſuivirent & reconnurent qu'elle avoit une autre iſſue, qui les conduiſit dans une fondriere, par laquelle les Indiens s'étoient échapés. Les Anglois ne trouverent en cet endroit que deux vieux mouſquets, ſans autres armes, mais il y avoit beaucoup de proviſions, particulierement du porc ſalé, qui étoit excellent. Par ce que les gens y virent, ils jugerent que l'appétit extraordinaire qu'ils avoient éprouvé n'étoit pas particulier aux ſeuls Anglois. Il étoit environ midi: les Indiens relativement à leur nombre avoient préparé un repas très ample, avec beaucoup de cocos & de fruit à pain prêt à manger, d'où les Anglois jugerent que ces Indiens aimoient fort à faire de bons & amples repas. M. Anſon ayant cherché inutilement le ſentier par lequel ils s'étoient échappés, revint avec ſes Officiers profiter de ce dîné qu'ils trouvoient ſi à propos; il retournerent enſuite à leurs huttes, très fâchés d'avoir manqué les Indiens, parce qu'ils ſe flattoient que s'ils avoient pu les joindre & leur parler, ils auroient

réuſſi à les engager à leur ſervice.

ANSON. Chap. V. An. 1742.

L'allongement de la barque fut accompagné de beaucoup de difficultés : il falut faire un grand nombre d'outils, & l'on manquoit de la plus grande partie des matériaux néceſſaires : mais tout l'ouvrage ne finiſſoit pas par ſa conſtruction, & l'on devoit penſer que quand elle ſeroit finie, il faudroit encore l'appareiller, la munir de vivres, & la conduire l'eſpace de ſix ou ſept cents lieues, par des mers inconnues, que perſonne de la compagnie n'avoit encore traverſées. Cependant leurs eſpérances furent ſoutenues par quelques évenements qu'on n'avoit pas lieu d'attendre. Les charpentiers du Glouceſter & du Tryal étoient à terre avec leur caiſſes d'outils, de même que le ſerrurier, qui avoit auſſi les ſiens ainſi que ſa forge, mais ſes ſoufflets étoient à bord, ce qui le mettoit hors d'état de travailler, & cependant on ne pouvoit rien faire ſans ſon ſecours. Ils réſolurent d'abord de faire des ſoufflets, mais ils furent quelque temps arrêtés faute de cuir ; cependant ils avoient beaucoup de peaux, & ils trouverent un muid de chaux, qui

Difficultés qu'il trouve pour allonger la barque.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

appartenoit aux Eſpaglols ou aux Indiens : ils s'en ſervirent pour en tanner quelques-unes, réuſſirent par ce moyen à faire de bon cuir, & acheverent leur ſoufflet, en y ajoutant un canon de fuſil pour ſervir de tuyau.

Les Anglois raſſemblent des proviſions.

Pendant que le ſerrurier préparoit ſes fers, les autres hommes s'occupoient à abattre des arbres, & à les ſcier en planches : mais comme cet ouvrage étoit le plus rude, ce fut celui auquel le chef d'Eſcadre travailla lui-même pour animer ſon monde. Ils trouverent une nouvelle difficulté, en ce qu'ils n'avoient ni poulies, ni cordages pour amener la chaloupe ſur le rivage : mais on la ſurmonta en ſe ſervant de roulleaux de cocotiers, & comme le bois en eſt très uni & l'arbre fort rond, ils y réuſſirent avec ce ſecours ſans beaucoup de peine. On creuſa un chantier ſec pour recevoir la barque, & l'on fit un chemin pour l'y conduire de la mer : une partie des hommes furent employés journellement à tuer des bêtes, & à ſe pourvoir de proviſions pour tous, & quand une fois le bon ordre fut bien établi, &

tous les hommes employés, les préparatifs avancerent très promptement. Peut-être furent-ils plus traitables & plus induſtrieux, parce qu'ils n'avoient à terre ni vin, ni eau-de-vie, & que le jus de cocotier qui faiſoit leur boiſſon ordinaire, n'étoit pas capable de les enyvrer, quoiqu'il fut d'un goût très agréable.

ANSON. Chap XV. An. 1742.

Pendant que l'ouvrage avançoit, les Officiers s'occuperent des agrès néceſſaires pour manœuvrer la barque en mer : on trouva que les tentes qui étoient ſur le rivage, avec les voiles & les cordages que la même barque portoit quand on s'en étoit rendu maître, ſuffiſoient pour ce qu'on en avoit beſoin, outre quelques cordages de relais qu'on avoit deſcendus par hazard du Centurion. On réſolut de ſe ſervir d'un mélange de ſuif & de chaux, pour donner ce qu'on appelle le ſuif au bâtiment, mais il reſtoit un inconvénient, auquel on ne pouvoit remédier. Cette barque n'étant pas tout-à-fait du port de quarante tonneaux ne pouvoit contenir la moitié des hommes ſous le pont ; & comme les hautes œuvres en étoient fort péſan-

Ils manquent de munitions.

ANSON. Chap. V. An. 1742

tes, on prévoyoit que ſi tout le monde venoit en même temps ſur le pont, elle ſeroit en danger de renverſer. La néceſſité de ſe procurer des proviſions pour le voyage les mit encore dans un grand embarras : il n'y avoit à terre ni pain, ni aucune eſpece de grain : le fruit à pain ne pouvoit tenir la mer, & quoiqu'ils euſſent aſſés d'animaux vivants, ils n'avoient preſque point de ſel. Ils avoient bien trouvé dans l'Iſle à leur arrivée une petite quantité de bœuf deſſeché qu'ils avoient conſervé, mais cela ne pouvoit à beaucoup près leur ſuffire. Pour y ſuppléer, ils réſolurent d'emporter autant de cocos qu'il leur ſeroit poſſible, afin de prolonger le bœuf ſéché, en le ménageant beaucoup, & au lieu de pain ils formerent le projet de ſe munir par force d'une quantité ſuffiſante de ris dans l'Iſle de Rota, où ils ſavoient que les Eſpagnols en avoient de très grandes plantations. Ce projet les obligea de faire la revue de leurs munitions, & ils trouverent à leur grand chagrin que toute leur poudre ne ſuffiſoit pas pour en fournir une charge à chacun des hommes,

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

Une des circonſtances les plus décourageantes, fut qu'ils n'avoient ni compas de mer, ni quart de cercle dans l'Iſle ; mais à force de chercher dans les coffres de la barque Eſpagnole, ils y trouverent un petit compas. Quoiqu'il ne fut gueres moins défectueux que ceux dont les écoliers ſe ſervent pour leur amuſement, ils le regarderent comme un tréſor d'un prix ineſtimable, & l'on trouva enſuite ſur le rivage un quart de cercle, qu'on avoit jetté en mer avec quelques haillons des gens qui étoient morts. On s'en empara avec avidité ; mais il n'avoit pas de pinulles, ce qui le rendoit abſolument hors d'uſage. Cependant en cherchant dans le tiroir d'une table, que la mer avoit jettée ſur la côte, on en trouva quelques-unes qui alloient très bien au quart de cercle : on en fit l'épreuve, par la latitude connue de l'Iſle, & l'on vit que cet inſtrument étoit aſſés juſte pour l'objet qu'on ſe propoſoit.

Ils trouvent un compas de mer & un quart de cercle.

Tout étant ainſi diſpoſé & quelques-uns des principaux obſtacles ſurmontés, ils furent en état de juger en quel temps l'ouvrage pourroit être

Le Centurion regagne l'Iſle.

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

terminé, & en conſéquence ils déciderent qu'ils pourroient ſe mettre en mer le 16 de Novembre ; mais le 22 d'Octobre après midi, un des hommes du Glouceſter, étant monté ſur une hauteur au milieu de l'Iſle, vit de loin le Centurion. Il courut à toutes jambes ſur le rivage, & rencontrant en chemin quelques-uns de ſes compagnons, il ne put leur dire dans le tranſport dont il étoit animé autre choſe que » le vaiſſeau ! Le vaiſ- » ſeau ! « ce que M. Gordon Lieutenant de marine ayant entendu, il courut à l'endroit où M. Anſon & ſes gens étoient à travailler. Il étoit frais & en haleine, ce qui le mit en état de paſſer l'homme du Glouceſter, & de porter le premier cette nouvelle ſi agréable & ſi peu attendue. Au premier mot, M. le Chef d'Eſcadre jetta la hache avec laquelle il travailloit, & courut avec ſes Officiers ſur le rivage, pour ſatisfaire leurs yeux de cette vue ſi long-temps déſirée. A cinq heures du ſoir, tout le monde reconnut le bâtiment, on fit partir une chaloupe avec dix-huit hommes pour renforcer l'équipage, avec de la viande fraîche & des fruits pour

les gens, enfin le lendemain après midi, ils eurent le bonheur de jetter l'ancre dans la rade : M. Anſon monta auſſi-tôt à bord & fut reçu avec les acclamations que peut produire la plus grande joye.

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

Nous allons rapporter ce qui étoit arrivé au Centurion, pendant qu'il avoit tenu la mer. Nous avons déja dit qu'il avoit été chaſſé de ſes ancres dans une nuit très obſcure par une horrible tempête ; l'état de ceux qui le montoient étoit certainement des plus fâcheux, dans un vaiſſeau qui faiſoit eau avec trois cables aux écubiers, dont un portoit la ſeule ancre qui leur reſtoit, ſans aucun canon d'amarré, tous les ſabords ouverts & ſans pouvoir ſe ſervir d'autre voile que de [illegible]le d'artimon. Ils n'avoient pour manœuvrer ce vaiſſeau que cent huit hommes, ce qui étoit à peine le quart de ſon équipage, & la plus grande partie n'étoient que des mouſſes ou des gens très foibles, n'étant guéris du ſcorbut que depuis très peu de temps. La violence de la tempête, & les roulis du vaiſſeau lui firent faire tant d'eau par les ſabords, les écubiers & les dalots,

Dangers que ce bâtiment avoit courus.

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

outre la voye d'eau qu'il avoit avant ; qu'il falloit employer tous les bras, uniquement pour les pompes. Il y avoit d'autres dangers, qui paroiſſoient encore plus prochains : tous s'imaginerent qu'ils alloient être jettés ſur l'Iſle d'Agnigan, dont ils n'étoient éloignés que d'environ deux lieues & ils ne pouvoient ſe ſervir que de la voile d'Artimon, qui n'étoit pas ſuffiſante pour les tirer de ce danger imminent, tous les hommes quitterent donc les pompes, pour employer tous leurs efforts à hiſſer la grande vergue & celle de miſaine, afin de ſe garantir s'il leur étoit poſſible d'être briſés ſur la côte. Après trois heures d'un travail infructueux, les driſſes rompirent : les hommes épuiſés furent obligés d'abandonner le travail & d'attendre en repos un malheur, qui leur paroiſſoit inévitable. Ils croyoient toujours que la tempête les pouſſoit ſur l'Iſle d'Agnigan & les ténebres étoient ſi épaiſſes qu'ils ne comptoient la découvrir que lorſqu'ils y échoueroient, & ils furent ainſi pluſieurs heures dans les tranſes de la plus vive frayeur, attendant que chaque inſtant les mit au

fond de la mer. Ces terreurs & ces craintes ſi bien fondées ne furent diſſipées qu'au point du jour, quand ils virent avec un tranſport de joye que cette Iſle ſi redoutée étoit fort éloignée, & qu'ils en avoient été garantis par un fort courant qui venoit du Nord.

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

Les vagues furieuſes qui les avoient enlevés de Tinian, ſubſiſterent dans toute leur violence durant trois jours, & pendant tout le temps qu'ils furent en mer, le chapelain ainſi que les autres Officiers travaillerent avec autant de vigueur que le dernier des matelots. Ils furent occuppés pendant douze heures a retirer leur maîtreſſe ancre qu'ils avoient juſqu'alors traînée après eux avec deux cables, & ne commencerent à la voir qu'après ce rude travail; mais le ſoir étant ſurvenu, la fatigue les obligea de remettre au lendemain, où ils réuſſirent enfin à l'enlever. Ils ſurmonterent enſuite quelques autres difficultés qu'il ſeroit trop long de rapporter en détail, & s'étant mis en état de lever les voiles, ils porterent à l'Eſt, dans l'eſpérance de regagner l'Iſle de Tinian, dont ſuivant leur cal-

Comment ils retrouverent l'Iſle de Tinian.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

cul ils ſe trouvoient alors éloignés de quarante-ſept lieues. Le 12 d'Octobre ayant fait le chemin néceſſaire ſuivant leur compte pour retrouver cette Iſle, & dans le temps où ils avoient une pleine confiance de la revoir, ils ſe trouverent malheureuſement trompés dans leur attente, & furent convaincus qu'un courant les avoit portés conſidérablement à l'Oueſt. Ils craignirent beaucoup alors de manquer d'eau, mais le lendemain ils découvrirent l'Iſle de Guam, & jugerent que le courant les avoit entraînés quarante lieues plus à l'Oueſt qu'ils n'auroient dû être par leur eſtime. La vue de terre leur fit connoître leur ſituation ; ils dirigerent leur cours à l'Eſt, continuerent à ſuivre cette route avec un travail exceſſif & avec le vent contraire juſqu'au 22 d'Octobre. Enfin ce jour qui étoit le dix-neuvieme, depuis leur accident ils arriverent à la vue de Tinian, furent renforcés comme nous l'avons dit, & à leur joie inexprimable, ils jetterent l'ancre le même ſoir dans la rade.

Il eſt encore emporté en mer, & réuſſit à regagner l'Iſle.

Le chef d'Eſcadre étant remonté à bord du Centurion, après que ce bâ-

timent fut de retour à Tinian, réſolut de ne demeurer dans cette Iſle que le temps abſolument néceſſaire pour completer ſa proviſion d'eau. La grande chaloupe s'étoit perdue, ainſi que nous l'avons rapporté, & les Anglois furent obligés de ſe ſervir de radeaux : mais comme le courant de la marée étoit extrêmement fort, ils furent beaucoup retardés, & les perdirent plus d'une fois. Ce ne furent pas encore leur dernieres infortunes, le troiſieme jour après le retour du Centurion, un violent coup de vent chaſſa le bâtiment de ſes ancres, & ils furent rejettés une ſeconde fois en mer. Le chef d'Eſcadre & les principaux Officiers étoient alors à bord, mais il y avoit à terre près de ſoixante & dix hommes occupés à faire de l'eau, & à raſſembler des proviſions. Ils avoient les deux canots, mais ils étoient trop de monde pour qu'ils puſſent ſervir à les ramener tous enſemble, & M. Anſon envoya la barge à dix-huit rames à leur ſecours. Les deux canots retournerent bien-tôt remplis de monde au vaiſſeau, mais il reſta à terre quarante hommes, occupés à tuer des beſtiaux dans les

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

bois, & à les amener au lieu du débarquement. Le vaiſſeau avoit été emporté à une diſtance conſidérable, & il ne leur fut pas poſſible de le rejoindre, quoiqu'ils euſſent la grande barge pour les conduire à bord. Cependant le temps redevint favorable, & après cinq jours le Centurion regagna encore Tinian.

A l'arrivée de ce bâtiment, on trouva que la barque Eſpagnole avoit ſouffert quelque changement; les gens qui étoient à bord, déſeſpérant de revoir leur vaiſſeau après tant d'accidents, avoient réſolu de remettre cette barque dans ſon premier état, & ils avoient travaillé avec tant d'ardeur, que ſans le retour du Centurion elle auroit été bien-tôt rétablie.

Les Anglois remettent à la voile.

Les gens après leur ſecond retour dans l'Iſle, travaillerent avec l'ardeur la plus infatigable à completter leur proviſion d'eau : le 31 d'Octobre ils en eurent recueilli 50 tonneaux, ce qui fut jugé ſuffiſant pour leur traverſée à Macao. Le chef d'Eſcadre envoya le lendemain un homme de chaque chambrée à terre pour ramaſſer autant d'oranges, de limons, de

de Cocos & d'autres fruits qu'il le jugeroit à propos pour lui & pour ſes compagnons de chambrée. Ils revinrent à bord le ſoir même, on mit le feu à la barque & au pros, le Centurion briſa ſes chaloupes, remit à la voile, & dirigea ſon cours vers l'extrêmité méridionale de l'Iſle de Formoſa.

ANSON. Chap. XV. An 1742.

Il ne ſera pas hors de propos d'interrompre le fil de notre narration pour donner une deſcription de cet amas d'Iſles, connues ſous le nom d'Iles des Larrons ou d'Iſles Mariamnes. Elles furent découvertes par Magellan en 1521, & par le récit qu'il nous a laiſſé des deux qu'il vit, il paroît que ce furent celles de Saypan & de Tinian, d'autant qu'il les repréſente comme très agréables & ſituées entre le quinzieme & le ſeizieme dégré de latitude ſeptentrionale. L'aſpect charmant de Tinian lui a fait donner par les Eſpagnols le nom de Buenaviſta, & Saypan qui eſt à la latitude ſeptentrionale de 15 dégrés 20 minutes, préſente auſſi un coup d'œil très agréable quand on le regarde de la mer.

Deſcription des Iſles Mariamnes, ou des Larons.

On compte ordinairement douze

De l'Iſle de Guam.

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

Iſles des Larrons, mais ſi l'on mettoit dans ce compte les petits Iſlots & les rochers on en trouveroit vingt-deux. Anciennement la plus grande partie étoient habitées, & il n'y a pas plus de ſoixante ans que les trois principales, qui ſont Guam, Rota, & Tinian étoient extrêmement peuplées. Celle de Tinian a été entierement privée d'habitants, comme nous l'avons rapporté, & l'on n'a laiſſé que deux où trois cents Indiens à Rota pour cultiver le riz qu'on tranſporte à Guam, enſorte qu'à préſent il n'y a que cette derniere qu'on puiſſe dire qui eſt habitée par les Eſpagnols. Ils y entretiennent un Gouverneur avec une garniſon, & le vaiſſeau de Manille y touche ordinairement pour prendre des rafraichiſſements dans ſon paſſage d'Acapulco aux Philippines. On eſtime que cette Iſle a environ trente lieues de circonférence, & qu'elle contient quatre mille habitants, dont il y en a mille dans la ville de San Ignatio de Agand, où le Gouverneur fait ſa réſidence. Les maiſons ſont bâties de bois & de pierres, & couvertes de tuiles, conſtruction très rare en ces pays chauds: on y trouve

auſſi treize ou quatorze villages. Guam eſt regardé comme un endroit important, à cauſe des rafraichiſſements que les vaiſſeaux de Manille y trouvent : il y a deux forts ſur le rivage avec cinq piéces de canon chacun, outre une batterie du même nombre de piéces, ſur une éminence près le bord de la mer. Les Eſpagnols y entretiennent trois compagnies d'infanterie de quarante à cinquante hommes chacune, & c'eſt la principale force ſur laquelle le Gouverneur peut compter, parce qu'il eſt ordinairement aſſez mal avec les habitans qui ſont privés de l'uſage des lances & des armes à feu.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

Quoique les autres Iſles ſoient inhabitées, on y trouve en abondance de toutes ſortes de rafraîchiſſements, mais il n'y a pas un ſeul bon port, ni aucune rade de ſure. Le vaiſſeau de Manille demeure vingt-quatre heures à Guam, mais il eſt fort ordinaire qu'il ſoit emporté en mer, & qu'il y laiſſe ſa chaloupe.

Les Indiens de ces Iſles ſont forts, bien faits, & par quelques-uns de leurs uſages, on peut juger qu'ils ne manquent pas d'intelligence. Leurs

Deſcription des pros ou barques de ces iſles.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

pros volants, les ſeuls bâtiments qu'ils employoient autrefois ſont d'une conſtruction ſi ſinguliere & ſi bien proportionnée qu'on prétend qu'avec un bon vent aliſé ils peuvent faire près de vingt mille par heure. La proue & la poupe ſont exactement les mêmes, mais les deux côtés ſont très différents. Celui qui doit avoir le deſſus du vent eſt plat, & le côté oppoſé eſt rond comme dans nos bâtiments; mais comme le peu de largeur & la figure rectiligne ne manqueroit pas de le faire renverſer, il y a au côté oppoſé une machine en forme de cadre qui porte à ſon extrêmité une piéce de bois creuſe, en façon de petite chaloupe. Le poids de cette machine ſert à contreballancer le pros, & la petite barque, qui eſt toujours dans l'eau, empêche qu'elle ne renverſe ſous le vent. Le corps du pros eſt formé de deux piéces jointes dans leur longueur, & couſues enſemble avec des écorces d'arbres, parce qu'il n'entre aucun fer dans ces bâtiments: elles ont environ deux pouces d'épaiſſeur dans le fond, & elles s'amincifſent en venant vers le bord où elles ont un peu moins d'un pouce. Le pros

porte ordinairement six ou sept Indiens, dont deux sont placés à la proue & à la poupe : ils font aller alternativement le bâtiment avec une pagaye, suivant le cours que l'on suit, & celui de la poupe sert de timonier. Les autres Indiens sont occupés à vuider l'eau, qui entre dans le pros, & à faire manœuvrer la voile. Ces vaisseaux vont très bien au vent, soit qu'il souffle d'un côté ou de l'autre : ils sont très commodes pour naviger entre ces Isles, soit en allant, soit en revenant ; il ne s'agit que de changer la voile, sans être obligé de revirer : leur peu de largeur & la forme platte de leur côté au vent les fait aller beaucoup plus vîte que tout autre bâtiment que l'on connoisse.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

CHAPITRE XVI.

Les Anglois arrivent ſur les côtes de la Chine : ils jettent l'ancre près des iſles de Léma : ils arrivent à Macao : déſcription de cette ville : ils jettent l'ancre au port de Typa : précautions que prennent les Chinois avec les Européens, difficultés pour obtenir la permiſſion de radouber le vaiſſeau : M. Anſon écrit au Vice-Roi : il donne un repas aux Mandarins : il obtient la permiſſion de faire radouber ſon vaiſſeau : les Eſpagnols manquent l'occaſion de le brûler : M. Anſon reçoit une fauſſe allarme : il ſe remet en mer : quelques Anglois retournent dans leur patrie : il reprend le projet d'enlever le Galion de Manille.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

LE Centurion partit de Tinian le 1 de Novembre vers le ſoir, dans le temps où la Mouçon orientale eſt paſſée, & il fit alors régulierement quarante ou cinquante lieues par jour.

Les Anglois arrivent ſur les côtes de la Chine.

Le 14 de Novembre, les Anglois virent une petite iſle ou rocher, & environ une heure après, ils apperçurent l'Iſle nommée Botel-Tobago;

Xima. Après avoir doublé la pointe méridionale de Formoſa, qui eſt à la latitude ſeptentrionale de 21 degrés 15 minutes, ils paſſerent les rochers, nommés Vele-Rete. Les gens du Centurion furent alors vivement allarmés par un grand cri de feu au Château d'avant : tout l'équipage y courut dans la plus grande confuſion, & pendant quelque-temps les Officiers eurent beaucoup de peine à appaiſer le tumulte. Lorſque les gens furent remis en ordre, on reconnut que le feu avoit été occaſionné par des briques du foyer, qui étant trop échauffées l'avoient communiqué aux bois voiſins ; mais il fut bien-tôt éteint quand on eut défait ces briques. Le ſoir ils furent ſurpris à la vue de ce qu'ils prirent d'abord pour des briſements de vagues, mais en examinant plus attentivement, ils reconnurent que c'étoit ſeulement un grand nombre de feux allumés dans l'Iſle Formoſa. Ils penſerent que c'étoient des ſignaux faits par les habitants, pour les engager à venir à terre, mais ils avoient trop d'impatience d'arriver à Macao pour conſentir à aucun retard. Vers minuit ils reconnurent le continent

ANSON. Ch. XVI. An. 1742.

de la Chine, à quatre lieues de diſtance ; auſſi-tôt ils amenerent, dans l'intention d'attendre le jour, mais avant que le ſoleil fut levé, leur ſurpriſe fut des plus grandes, quand ils ſe virent au milieu d'une multitude innombrable de barques de pêcheurs, qui ſembloient couvrir la ſurface de la mer, auſſi loin que la vue ſe pouvoit étendre. Pluſieurs étoient montées par cinq hommes, ils n'en virent aucune qui n'en eut au moins trois à bord, & en continuant leur cours à l'Oueſt, ils en trouverent en auſſi grand nombre ſur toutes les parties de la côte. Le Chef d'Eſcadre eſperoit qu'il pourroit ſe procurer un pilote, pris de ces barques, pour conduire le Centurion à Macao ; mais il ne fut pas poſſible aux Anglois de leur faire entendre ce qu'ils déſiroient. Ce qui leur parut le plus ſurprenant fut l'intention & le peu de curioſité qu'ils remarquerent en une ſi grande multitude de pêcheurs, qui, ſans doute, n'avoient jamais vu de vaiſſeau pareil au Centurion, & peut-être même qu'aucun d'entr'eux n'avoit approché d'un bâtiment Européen : quoiqu'il en ſoit, & malgré le nombre de bar-

ques qui passerent près d'eux, ils n'en virent pas une seule qui changeât de cours pour les examiner.

ANSON. Ch. XVI. An. 1742.

Ce fut le 16 de Novembre à minuit que les Anglois reconnurent la côte de la Chine, & le lendemain, vers deux heures après midi, pendant qu'ils portoient à l'Oueſt, étant à deux lieues de terre, toujours entourés d'un auſſi grand nombre de barques de pêcheurs, ils virent une autre barque devant eux, où l'on déploya un pavillon rouge, & l'on ſonna d'un cornet, ce que les gens du Centurion regarderent comme un ſignal qu'on leur faiſoit, ou pour les avertir de quelque bas fond, ou pour leur offrir un pilote. M. Anſon envoya auſſi-tôt le canot à cette barque, pour connoître leurs intentions, & l'on trouva que c'étoit la barque du Commandant de toute la pêche; que le ſignal étoit pour marquer aux pêcheurs de ſe retirer, & de regagner le rivage, ce qu'ils firent immédiatement.

Voyant qu'ils s'étoient trompés, les Anglois continuerent leur cours, & le lendemain rencontrerent une chaîne d'Iſles qui s'étendent de l'Eſt à

Ils jettent l'ancre près des Iſles de Lema.

ANSON. Ch. XVI. An. 1742.

l'Oueſt, & qu'on nomme les Iſles de Lema. Elles ſont au nombre de quinze ou ſeize, ſtériles & remplies de rochers, & l'on en voit encore pluſieurs autres ſemblables entre celles-ci & le continent de la Chine. Ils furent encore entourés de barques de pêcheurs, & M. Anſon envoya un canot, pour en joindre quelques-unes, & leur demander un pilote, mais ce fut toujours inutilement. Cependant un des Chinois leur marqua par ſignes de faire le tour de l'Iſle ou du rocher le plus à l'Oueſt de ceux de Lema, où ils en pourroient avoir : ils ſuivirent cet avis, & le ſoir ils jetterent l'ancre.

Ils arrivent à Macao.

Le lendemain matin, un pilote Chinois vint à bord du Centurion, & offrit en mauvais Portugais de conduire le bâtiment à Macao pour trente piaſtres. On les lui donna auſſi-tôt : ils leverent l'ancre & mirent à la voile ; peu de temps après, d'autres pilotes vinrent à bord, & firent leurs efforts pour gagner la confiance des Anglois, en leur montrant des certificats de pluſieurs bâtiments Européens qu'ils y avoient conduits ; mais ils demeurerent ſous la conduite du Chinois qu'ils avoient d'abord engagé.

Ils passerent beaucoup d'autres Isles, mais les courants de la marée agissant avec trop de force contre eux, ils furent souvent obligés de jetter l'ancre : enfin ils mouillerent dans la rade de Macao, & arriverent pour la premiere fois dans un port d'alliés avec l'espérance d'y recevoir des lettres de leurs parents, & de leurs amis, & d'y rencontrer de leurs compatriotes, arrivés depuis peu d'Angleterre, qui pourroient répondre au nombre infini de questions qu'ils se préparoient à leur faire.

ANSON. Chap. XVI An. 1742.

La Ville de Macao est située dans une Isle, à l'entrée de la riviere de Canton : elle étoit anciennement riche, peuplée & en état de se défendre contre la puissance des Gouverneurs Chinois du voisinage ; mais elle a tellement perdu de son ancienne splendeur, que le Gouverneur actuel, nommé par le Roi de Portugal ne se soutient que par la bonne volonté des Chinois, qui pourroient affamer cette place, & en chasser les Portugais s'ils en avoient la volonté, ce qui oblige ce Gouverneur à éviter soigneusement de les irriter en rien. La riviere de Canton à l'entrée de laquelle est

Description de cette ville.

ANSON. Chap XVI An. 1742.

ſituée cette ville, eſt le ſeul endroit où abordent les vaiſſeaux Européens, & le port y eſt beaucoup plus commode que celui de Macao. Cependant le chef d'Eſcadre craignit que s'il inſiſtoit à être traité ſur un autre pied que les navires marchands, cette diſtinction ne brouillât la compagnie des Indes Orientales avec la régence de Canton, & il ſe détermina par cette raiſon à entrer dans le port de Macao plutôt que d'aller dans cette ville.

Ils jettent l'ancre au port de Typa.

Auſſi-tôt que Mr. Anſon eut jetté l'ancre dans la rade de Macao, il envoya un Officier faire ſon compliment au Gouverneur Portugais, & demander les avis de ſon Excellence ſur la conduite qu'il devoit tenir, pour ne pas offenſer les Chinois. Cet objet méritoit d'autant plus d'attention, qu'il y avoit alors quatre navires Anglois de la Compagnie des Indes dans le port de Canton : il étoit principalement queſtion des droits que payent ordinairement tous les vaiſſeaux dans cette riviere, proportionnellement à leur charge : les navires de guerre ſont exempts de ces ſortes de droits dans tous les ports étran-

gers, & le chef d'Eſcadre penſoit qu'il ſeroit contraire à l'honneur de ſon pays de s'y ſoumettre. Le ſoir il vint une chaloupe avec deux Officiers envoyés par le Gouverneur : ils dirent à M. Anſon que le ſentiment de ſon Excellence étoit, que ſi le Centurion entroit dans la riviere de Canton, on exigeroit certainement le droit ; mais que s'il le jugeoit à propos, il lui envoyeroit un pilote, qui le conduiroit dans un autre port très ſur, nommé Typa, où il pourroit faire caréner ſon vaiſſeau, & où l'on ne lui demanderoit probablement aucun droit. Le chef d'Eſcadre conſentit à cette propoſition, & il mit à la voile le lendemain matin, ſous la direction du pilote Portugais. Après quelques difficultés, occaſionnées par le peu de profondeur de l'eau, le Centurion entra dans ce port, formé par un nombre d'Iſles, environ à ſix milles de Macao, dont il ſalua le Château par onze coups de canon, & on lui rendit le ſalut avec le même nombre.

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

M. Anſon avoit également beſoin de vivres, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour le radoub de ſon vaiſ-

Précautions que prennent les Chinois avec les Européens.

ANSON. Chap. VI. An. 1742.

ſeau : il alla le lendemain faire une viſite au Gouverneur, on le ſalua de onze coups de canon quand il deſcendit à terre, & le Centurion répondit de même. Ce Gouverneur parut diſpoſé à lui rendre tous les ſervices qui ſeroient en ſon pouvoir, l'aſſura qu'il le feroit ſecrettement, mais il lui dit en même temps, qu'il ne pouvoit lui rien fournir de ce qu'il lui demandoit, ſans un ordre du Viceroi de Canton, d'autant que toutes les proviſions, & toutes les autres choſes néceſſaires qu'il recevoit pour lui-même & pour la garniſon, étoient toujours en vertu d'une permiſſion du Gouvernement ; & qu'on prenoit ſoin de ne lui donner que jour par jour ce qu'il avoit beſoin, pour que les Chinois fuſſent toujours en état de l'obliger de ſe ſoumettre à ce qu'ils déſiroient, en mettant un embargo ſur les proviſions.

Difficultés pour obtenir la permiſſion de radouber le vaiſſeau.

Après cette déclaration, M. Anſon réſolut d'aller à Canton demander ce qui lui étoit néceſſaire au Viceroi, & dans cette vue il loua une barque chinoiſe pour lui, & pour ceux qui le devoient accompagner. Quand il fut pret à s'embarquer, le Hoppo,

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

ou Officier de la douanne chinoiſe de Macao refuſa de lui accorder la permiſſion de partir, défendit avec menaces aux matelots de le conduire ; & quoique le Gouverneur de Macao employât tout ſon crédit, cet homme demeura infléxible. Le lendemain, M. Anſon dit, que ſi on lui refuſoit plus long-temps la permiſſion, il armeroit les chaloupes du Centurion, & demanda au Hoppo s'il croyoit que quelqu'un fut aſſés hardi pour s'opoſer à ſon paſſage ? Sur cette menace, la permiſſion fut auſſitôt accordée, & M. Anſon étant arrivé à Canton, conſulta les Supercargos & les Officiers des navires Anglois, ſur les moyens d'obtenir du Viceroi la permiſſion qui lui étoit néceſſaire. Par leur conſeil il s'adreſſa à quelques Marchands Chinois, qui après l'avoir amuſé de jour en jour pendant un mois, en lui promettant de rapporter ſon affaire au Viceroi, & d'obtenir de lui l'effet de ſa demande, leverent enfin le maſque, & ſe trouvant vivement preſſés, lui avouerent qu'ils n'en avoient point parlé au Viceroi, & qu'ils ne pouvoient le faire, parce qu'il étoit trop

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

au-deſſus d'eux, pour qu'ils euſſent jamais occaſion de l'approcher. M. Anſon reconnut alors, mais trop tard le tort qu'il avoit eu de faire trop d'attention aux intérêts de la Compagnie des Indes : il revint au Centurion, d'où il écrivit au Viceroi pour lui faire ſavoir qu'il étoit Commandant en chef d'une Eſcadre de vaiſſeaux de guerre Anglois, qui croiſoit depuis quelques années contre les Eſpagnols, ennemis du Roi ſon Maître, & qu'il étoit obligé d'entrer dans le port de Macao pour boucher une voye d'eau conſidérable à ſon vaiſſeau Amiral, & pour ſe munir des proviſions & autres choſes néceſſaires, afin de pourſuivre enſuite ſon voyage.

M. Anſon écrit au Vice-Roi.

La lettre ayant été traduite en langue Chinoiſe, le chef d'Eſcadre la remit au Hoppo, & le pria de l'envoyer au Viceroi de Canton avec la plus grande diligence qu'il ſeroit poſſible. Cet Officier parut ne vouloir pas s'en charger, mais M. Anſon la reprit, & dit comme la premiere fois, qu'il l'alloit envoyer à Canton dans ſa propre chaloupe, & qu'il donneroit à ſon Lieutenant des ordres poſitifs de

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

ne pas revenir ſans une réponſe du Viceroi. Le Hoppo voyant la fermeté du chef d'Eſcadre, & craignant d'être mandé en Cour, à cauſe de ſon refus, le pria de l'en charger, & promit de lui procurer une prompte réponſe. Deux jours après un Mandarin du premier rang, qui étoit Gouverneur de la ville de Janſon avec deux Mandarins d'une claſſe inférieure, & une ſuite conſidérable d'officiers & de domeſtiques, vinrent le matin dans dix-huit galeres, décorées de banderolles, & accompagnées d'une bande de muſiciens. On envoya auſſi-tôt la chaloupe du Centurion pour amener à bord le principal Mandarin : on habilla cent hommes des plus apparents de l'équipage avec l'uniforme de la marine & on les rangea en bataille ſur le demi-pont à ſon arrivée. Lorſqu'il entra dans le vaiſſeau, il fut ſalué par les fanfares des tambours & des trompettes, paſſa devant la nouvelle garde, & fut reçu ſur le demi-pont par le Chef d'Eſcadre qui le conduiſit dans la chambre de poupe. Le Mandarin lui expoſa ſa commiſſion, & dit qu'il avoit amené avec lui deux charpentiers Chinois

ANSON. Chap. XVI An. 1742.

pour examiner l'état du vaiſſeau. On fit toute la recherche néceſſaire, & ils déclarerent qu'il étoit impoſſible que le bâtiment ſe remit en mer ſans avoir été radoubé ; alors le Mandarin dit qu'il voyoit la preuve de ce que M. Anſon avoit avancé dans ſa lettre. Ce Mandarin parut être un homme de grand mérite, qui avoit plus de franchiſe & d'honneur qu'on n'en trouve ordinairement chez les Chinois. Il parut très curieux & avide de ſavoir, examina toutes les parties du vaiſſeau avec une attention particuliere, & parut fort ſurpris de la groſſeur des canons de la baſſe batterie, ainſi que de la groſſeur & du poids des boulets. Le Chef d'Eſcadre remarquant ſon étonnement, ſaiſit cette occaſion de convaincre le Chinois, qu'il étoit de la prudence de lui accorder l'effet de ſes demandes de la maniere la plus ample & la plus prompte. Il ſe plaignit de la conduite des Officiers de la Douanne de Macao, qui avoient empêché qu'il ne reçut des proviſions fraîches, & dit aux Mandarins qu'étant inſtruits de ce qui lui étoit néceſſaire, & voyant par eux-mêmes quelles étoient

ſes forces, ils pouvoient actuellement juger que la demande qu'il avoit faite au Gouvernement pour avoir la permiſſion d'acheter ce qui lui manquoit n'étoit pas faute de pouvoir ſe le procurer par lui-même, puiſqu'ils devoient être convaincus que le Centurion ſeul ſeroit en état de détruire toute la marine du port de Canton, & celle de tout autre port de la Chine. Il ajouta qu'à la vérité on ne procédoit pas ainſi entre nations amies l'une de l'autre, mais qu'il étoit inoui que les Douaniers de quelque nation que ce fut, ſouffriſſent que des vaiſſeaux amis fuſſent affamés & périſſent dans leur port, pendant qu'ils ne demandoient autre choſe que la liberté d'y laiſſer leur argent. Qu'ils devoient reconnoître que lui & ſes gens s'étoient comportés juſqu'alors avec autant de reſerve que de retenue; mais que leurs beſoins augmentant de jour en jour, la famine pourroit enfin devenir trop forte pour ſe retenir dans les mêmes bornes, & qu'en tout pays on reconnoiſſoit que la néceſſité eſt au-deſſus de toutes les loix. Que s'il arrivoit par le délai qu'on apporteroit à lui fournir des

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

proviſions, que ſes hommes preſſés de la faim devinſſent des Cannibales, & qu'ils fuſſent forcés de ſe nourrir de leur propre eſpèce, on devoit juger qu'indépendamment de leur amitié pour leurs camarades, ils préféreroient par délicateſſe de goût de manger des Chinois qui étoient gros & gras, plutôt que de ronger les os de leurs compagnons décharnés. Le premier Mandarin convint de la juſteſſe de ce raiſonnement, promit qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit de retour à Canton, il aſſembleroit le Conſeil des Mandarins, & ajouta qu'il ne doutoit pas que ſur les repréſentations qu'il leur feroit de ce qu'il avoit vu, ils ne fuſſent de ſon même avis, & que tout ce que le Chef d'Eſcadre demandoit ne lui fut promptement accordé. A l'égard des plaintes portées contre les Douanniers de Macao, il dit qu'il les puniroit de ſa propre autorité, & il demanda un état des proviſions dont le vaiſſeau avoit beſoin chaque jour. Il écrivit deſſous une permiſſion, qu'il remit à l'un de ceux qui l'accompagnoient avec ordre d'en envoyer autant chaque matin de très bonne heure, ce qui fut exécuté avec la plus grande exactitude.

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

Il donne un repas aux Mandarins.

Cette affaire étant reglée, M. Anſon invita le premier Mandarin & les deux qui l'accompagnoient à dîner : mais ils parurent très embarraſſés à ſe ſervir des couteaux & des fourchettes. Après qu'ils eurent faits quelques tentatives pour manger à la maniere des Anglois, en quoi ils parurent fort mal-adroits, un de leurs gens coupa leurs mets en petits morceaux ; mais s'ils trouvoient de la difficulté à ſuivre en mangeant les uſages des Européens, ils ne parurent pas novices pour la boiſſon. Le Chef d'Eſcadre s'excuſa de leur faire tête, ſous prétexte qu'il étoit incommodé, mais le Mandarin voyant un autre Gentilhomme Anglois d'un teint fleuri lui frappa ſur l'épaule, & lui dit, par ſon intreprête, qu'il n'allegueroit ſurement pas de cauſe de maladie, & il inſiſta à ce qu'il leur fit compagnie. Ce Gentilhomme, voyant qu'après avoir bu quatre ou cinq bouteilles de frontignan, le Mandarin conſervoit ſon ſang-froid, fit apporter une bouteille d'eau des barbades. Elle parut fort agréable aux Chinois, & quand ils l'eurent preſque finie ils ſe leverent de table frais & tranquilles,

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

au moins en apparence : M. Anſon fit, ſuivant l'uſage, un préſent au Mandarin, & ils s'en retournerent tous dans les mêmes bâtiments qui les avoient amenés.

Il obtient la permiſſion de faire radouber ſon vaiſſeau.

Année 1743.

M. Anſon attendoit avec grande impatience la réſolution du Conſeil, & les permiſſions néceſſaires pour faire radouber ſon vaiſſeau ; mais malgré les diſpoſitions favorables du Mandarin Gouverneur, pluſieurs jour ſe paſſerent ſans qu'il en reçut aucunes nouvelles, & il apprit par des avis particuliers, qu'il y avoit à ce ſujet de grands débats. Cependant le 17 de Janvier 1743, le Mandarin, qui étoit l'Avocat du Chef d'Eſcadre, envoya la permiſſion du Vice-Roi pour radouber le Centurion, & pour fournir aux Anglois tout ce qui leur étoit néceſſaire, après quoi les Chinois n'ayant plus aucune crainte, un nombre de Charpentiers & de forgerons de cette nation vinrent à bord le lendemain, pour traiter de l'ouvrage qu'ils devoient faire. Ils demanderent d'abord la valeur de mille livres ſterling pour rétablir le vaiſſeau, les mâts & les chaloupes : M. Anſon trouva cette demande exhorbitante,

& leur propoſa de travailler à la journée, à quoi ils ne voulurent pas entendre. On convint enfin que le charpentier recevroit la valeur de ſix cents livres pour ſon travail, & que les ferruriers ou forgerons ſeroient payés de leurs ouvrages en fer ſuivant ce qu'ils peſeroient, à raiſon de trois livres ſterlings par cent pour les petits ouvrages, & de deux livres ſix ſols pour les gros.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

M. Anſon employa tous ſes ſoins pour terminer promptement cet important ouvrage : il envoya ſon premier Lieutenant à Canton louer deux jonques, dont une fut deſtinée pour mettre le vaiſſeau ſur le côté, & l'autre pour ſervir de magaſin à mettre les munitions. En même-temps on applanit le terrein ſur une des Iſles voiſines ; on y éleva une tente pour mettre les effets les plus embarraſſants & les proviſions, & près de cent calfateurs Chinois furent mis au travail ſur les ponts & ſur les côtés du vaiſſeau, mais quoiqu'ils fiſſent très bien leur ouvrage, il s'en manquoit beaucoup qu'ils fuſſent diligents. Cependant le 14 de Mars on eut fini de radouber & de doubler le fond à la

Les Eſpagnols manquent l'occaſion de le brûler.

ANSON. Chap. XVI An. 1743.

grande joie des Anglois, non-seulement parce que la fatigue de carener avoit été considérable, mais encore parce qu'ils craignoient d'être attaqués par les Espagnols, pendant que leur bâtiment étoit hors d'état de se défendre. Leurs craintes n'étoient pas sans fondement, ils apprirent depuis par un vaisseau Portugais que les Espagnols de Manille avoient sçu que le Centurion étoit à Typa, où l'on avoit dessein de le carener; que le Gouverneur avoit aussi-tôt assemblé le Conseil, & proposé d'aller brûler ce bâtiment, pendant qu'il seroit au radoub, ce qu'ils auroient pu faire aisément si cette entreprise eut été bien conduite. On dit aussi aux Anglois que le projet avoit été approuvé; qu'un Capitaine de vaisseau avoit entrepris de le mettre à exécution pour quarante mille piastres, avec la condition de ne les recevoir qu'après la réussite; mais qu'il n'avoit pas eu son effet, parce que le Gouverneur avoit prétendu que cet argent ne devoit pas être tiré de la caisse Royale, & que les Marchands en devoient faire les avances, ce qu'ils avoient refusé.

Aussi-tôt

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

Auſſi-tôt que le Centurion fut remis ſur quille, les gens reprirent à bord la poudre & les munitions, après quoi l'on s'occupa des réparations du grand mât. Pendant qu'on y travailloit, les Anglois reçurent une allarme le 21 de Mars, par le rapport d'un pêcheur Chinois, qui leur dit qu'il avoit été à bord d'un gros vaiſſeau Eſpagnol, à la hauteur du Grand Ladrone, & qu'il étoit accompagné de deux autres bâtiments. Il ajouta qu'il avoit conduit un Officier de ce vaiſſeau à Macao, & qu'on lui avoit envoyé de ce port pluſieurs chaloupes. Son rapport paroiſſoit d'autant plus digne de foi, qu'il déclara qu'il ne demandoit rien s'il ne ſe trouvoit pas véritable. On jugea que c'étoient les bâtiments deſtinés à venir brûler le Centurion, & le Chef d'Eſcadre fit auſſi-tôt préparer ſes canons & ſes armes à feu pour être prêt à le défendre. La pinaſſe & le canot étoient alors en mer, il leur fit dire l'avis qu'il avoit reçu, & leur donna ordre de veiller très exactement à tout ce qui ſe paſſeroit, mais il ne parut aucun vaiſſeau Eſpagnol, & M. Anſon fut bien-tôt convaincu que tout le re-

M. Anſon reçoit une fauſſe allarme.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

cit du Chinois n'étoit qu'une fable.

Vers le milieu d'Avril, les agrès furent mis au vaiſſeau, l'eau & les proviſions furent embarquées, & les Anglois ſe trouverent en état de ſe remettre en mer, mais avant ce temps les Chinois avoient marqué beaucoup d'impatience de la longueur de leur ſéjour. Le 14, deux barques des Mandarins vinrent de Macao à bord, pour preſſer le Chef d'Eſcadre de ſortir de leur port, quoiqu'ils n'euſſent aucune raiſon de croire qu'il y voulut demeurer inutilement; enfin à ce dernier meſſage, il leur fit dire de ne pas prendre tant d'inquiétudes, parce qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos & non avant. Alors on défendit de porter aucunes proviſions à bord, & les Chinois prirent tant de précautions pour l'exécution de leurs ordres qu'il ne fut plus poſſible de rien acheter, quelque argent qu'on en offrit. Enfin le Centurion ſortit de Typa le 17 d'Avril, entra dans la rade de Macao, acheva ſa proviſion d'eau, & toutes ſes affaires étant terminées le 30, il leva l'ancre & ſe remit en mer.

Il ſe remet en mer.

Quelques Anglois retournent dans leur patrie.

Il ne ſera pas inutile de remarquer qu'a la premiere arrivée des Anglois

à Macao, le Capitaine Saunders chargé des dépêches du chef d'Eſcadre, s'embarqua pour l'Angleterre, à bord d'un vaiſſeau Suédois, & que pluſieurs autres Officiers, ayant obtenu la permiſſion de revenir en Europe, s'embarquerent auſſi à bord de quelques bâtiments de la Compagnie des Indes Orientales.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

Le chef d'Eſcadre avant ſon départ, engagea vingt-trois hommes dont la plus grande partie étoient des Laſcars ou matelots Indiens, & les autres Hollandois. Pendant qu'il étoit à Macao, il dit qu'il alloit à Batavia, pour repaſſer enſuite en Angleterre. La mouçon occidentale rendoit alors cette traverſée preſque impraticable, mais il marquoit tant de confiance en la bonté de ſon vaiſſeau, & en l'habileté de ſes gens, qu'il réuſſit non-ſeulement à perſuader à ſon équipage, mais encore à ceux de Macao qu'il alloit faire une épreuve juſqu'alors inuſitée. Il ne répandoit ces bruits que pour cacher ſon deſſein réel, qui étoit de retourner dans l'Océan pacifique, & de croiſer à la hauteur du Cap Eſpiritu-Sancto, qui eſt dans l'Iſle de Samal, pour y attendre les

Il reprend le projet d'enlever le Galion de Manille.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

vaiſſeaux de Manille, parce qu'il croyoit qu'il y en auroit deux cette année, ſur ce qu'il avoit empêché qu'on n'en fit partir un l'année précédente. Auſſi-tôt qu'il eut perdu de vue la côte de la Chine, il aſſembla tous ſes gens ſur le demi-pont, & leur fit part de ſon deſſein : il leur dit qu'il choiſiroit une croiſiere, où il ne pourroit manquer de rencontrer les deux vaiſſeaux de Manille : qu'il ſavoit que ces bâtiments étoient forts & bien montés, mais que ſi ſes hommes vouloient ſe conduire avec leur courage ordinaire, il étoit ſur de les enlever ou au moins de s'emparer de l'un des deux : les Anglois écouterent la harangue de leur chef avec la plus grande joie, marquerent leur approbation par des applaudiſſements réiterés, & répondirent qu'ils étoient dans la réſolution de réuſſir ou de périr quand l'occaſion s'en préſenteroit. Leurs eſpérances qui s'étoient entiérement évanouies quand ils avoient quitté la côte du Méxique, ſe renouvellerent alors, & ils furent tous fermement perſuadés qu'ils pouvoient prendre les Gallions, & retourner dans leur pays, enrichis des dépouilles de leurs ennemis.

Le 12 de Mai, ils virent une partie de l'Iſle Formoſa, & le 15 ils découvrirent les Iſles de Bachi, que juſqu'à préſent on a marquées ſur les cartes vingt-cinq lieues plus à l'Eſt que n'eſt leur véritable ſituation; puiſque par les obſervations de M. Anſon, il trouva que celle du milieu eſt à 21 dégrés 4 minutes de latitude ſeptentrionale.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

CHAPITRE XVII.

M. Anſon ſe met en croiſiere : ſes ſoins pour ne pas être découvert : il découvre le Galion : il s'en rend maître après un combat très vif : le Centurion en grand danger d'être brûlé : il apprend que l'autre Galion lui eſt échapé : il retourne à Macao : valeur de la priſe du Galion : difficultés qu'il éprouve de la part des Chinois : il entre malgré eux dans la riviere de Canton : ils prennent une grande opinion de M. Anſon : il reçoit une lettre du Vice-Roi : il refuſe de payer aucun droit : il renvoye les priſonniers Eſpagnols : difficultés d'avoir des proviſions : fourberies des Chinois : baſſeſſes des Mandarins : peu de fidelité des Chinois les uns à l'égard des autres.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

LE 31 de Mai à midi, les Anglois commencerent à découvrir le Cap Eſpiritu-Sancto, qui leur parut médiocrement élevé, avec pluſieurs petites hauteurs rondes, nommées mondrains en terme de marine. Ils

M. Anſon ſe met en croiſiere.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

savoient qu'il y avoit des sentinelles placées sur ce cap, pour faire des signaux au vaisseau d'Acapulco, quand il seroit à la vue de terre, & le chef d'Escadre quand il fut à onze lieues de distance fit revirer de bord & carguer toutes les grandes voiles pour ne pas être découvert, étant résolu de croiser entre la latitude de 12 dégrés 50 minutes, & celle de 13 degrés 5 minutes, après avoir observé que le Cap est à 12 dégrés 40 minutes de latitude septentrionale. Les gens avoient alors peu d'occuppation sur le Centurion, M. Anson donna ses ordres pour qu'ils s'éxerçassent presque tous les jours à manœuvrer les canons & à se servir des armes à feu, ce qu'il avoit toujours eu attention de leur faire faire plus ou moins toutes les fois qu'il en avoit l'occasion dans le cours de son voyage. Ils virent par leur propre expérience que la plus courte maniere de charger en faisant l'exercice est de se servir de cartouches; on les habitua à tirer au blanc, en suspendant un but à l'extrêmité de la vergue, & comme on donnoit toujours quelque récompense à celui qui étoit le plus adroit, tous les gens d'é-

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

quipage y acquirent beaucoup de dextérité : ils devinrent très prompts à charger & s'accoutumerent à tirer avec la plus grande juſteſſe.

Ses ſoins pour ne pas être découvert.

Le Centurion étant arrivé à la hauteur du Cap Eſpiritu-Sancto, où M. Anſon étoit réſolu d'attendre les Galions, il fit tous les préparatifs néceſſaires pour les recevoir, & en même temps mit tous ſes ſoins à ſe tenir aſſés éloigné du cap pour ne pas être découvert. On apprit depuis, que malgré toute ſon attention, il avoit été vu de la terre, & qu'on en avoit donné avis à Manille. On refuſa d'abord d'y ajouter foi, mais ſur les nouvelles réitérées qu'on y porta, & ſur l'aſſurance que l'on continuoit à le voir, les Marchands furent très allarmés. Ils s'adreſſerent au Gouverneur, lui fournirent les ſommes néceſſaires, & ſur leur requête il fit équipper un armement, compoſé de deux vaiſſeaux de trente-deux canons, d'un de vingt, & de deux chaloupes, chacune de dix, pour aller attaquer le Centurion dans ſa Croiſiére. Pluſieurs de ces bâtiments leverent l'ancre, mais le principal vaiſſeau n'étant pas encore en état, & la mouſſon leur

étant contraire, le Gouverneur & les marchands ne furent pas d'accord, ce qui fit manquer le projet.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

L'impatience des Anglois augmentoit à meſure que le mois de Juin s'écouloit. Enfin quand le dernier jour fut arrivé, la certitude où ils avoient cru être juſqu'alors, de voir les vaiſſeaux d'Acapulco, ſe changea en une ſimple eſpérance : mais le lendemain toutes leurs inquiétudes furent diſſipées, lorſqu'au lever du ſoleil ils découvrirent une voile de leur grand mât. Une joie univerſelle ſe répandit entre tous les gens d'équipage, ils ne douterent pas que ce ne fut un des Galions, & ils s'attendirent à voir inceſſamment paroître l'autre. Le Chef d'Eſcadre fit voile auſſi-tôt vers ce bâtiment, & à ſept heures & demie on le découvrit viſiblement du pont du Centurion. Le Galion tira un coup de canon, & amena ſes voiles de péroquet ; on jugea que c'étoit un ſignal pour faire avancer ſon conſor, & le Centurion pour les amuſer tira auſſi un coup de canon au lof. Pendant tous ces mouvements le Galion ne changea pas de cours ; mais au grand étonnement du

Il découvre le Gallion.

ANSON. Chap XVI. An. 1743.

Chef d'Eſcadre, il porta directement ſur lui. Il ne pouvoit croire que les Eſpagnols l'euſſent reconnu pour le Centurion, & qu'ils euſſent réſolu de le combattre : cependant on apprit par la ſuite qu'ils n'y avoient pas été trompés.

Il s'en rend maître après un combat très vif.

Vers midi le Galion enleva ſa miſaine, amena ſous ſes huniers, mit pavillon Eſpagnol, & l'on vit flotter l'étendard de la même nation à l'extrêmité de ſon grand mât. M. Anſon prit trente hommes des meilleurs tireurs, qu'il diſtribua dans les hunes, & comme il n'avoit pas aſſez de monde pour donner à chaque canon le nombre d'hommes qu'on y met ordinairement, il en mit ſeulement deux à chaque piece de la batterie baſſe. Ils ne furent occupés qu'à charger, le reſte de l'équipage fut partagé en petits corps de dix ou douze hommes chacun, dont l'emploi fut d'aller & venir continuellement entre les ponts pour avancer les canons & les tirer, auſſi-tôt qu'ils étoient chargés. Cette diſpoſition le mit en état de faire uſage de toutes ſes pieces, & au lieu de tirer des bordées, avec des intervalles de l'une à l'autre, il entretint

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

un feu roulant, ſans aucune intermiſſion. Il jugea qu'il en retireroit un très grand avantage, parce que l'uſage des Eſpagnols, quand ils voyent qu'on ſe diſpoſe à tirer une bordée, eſt de ſe coucher le ventre à terre ſur les ponts, & de demeurer en cette poſture juſqu'à ce qu'elle ſoit tirée, après quoi ils ſe relevent, & voyant qu'ils ſont hors de danger pendant quelque temps, ils tirent avec grande activité juſqu'à ce qu'une autre bordée ſoit prête : mais comme les Anglois tirerent alors les canons ſucceſſivement, ils ne purent ſuivre la même méthode. Le Centurion fit toute la diligence poſſible, pour s'approcher du Galion ; mais pluſieurs bouffées de vent & de pluie lui firent perdre de vue ce bâtiment. Enfin le temps s'éclaircit, & il le vit très diſpoſé à combattre. Vers une heure après midi, le Centurion étant à la portée du canon des ennemis arbora ſon pavillon, & ſes étendards : le Chef d'Eſcadre remarquant que les Eſpagnols avoient négligé juſqu'alors de vuider leur vaiſſeau, & qu'ils étoient occupés à jetter en mer leurs beſtiaux, & ce qu'ils avoient de

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

plus embarraſſant, donna ordre de tirer ſur eux avec les canons de chaſſe pour les troubler dans cette opération, & pour les empêcher de la finir, quoique ſon premier deſſein eut été de n'engager le combat que quand il ſeroit à la portée du piſtolet. Le Galion rendit auſſi-tôt le feu avec deux pieces de chaſſe de l'arriere : le Centurion alongea la vergue de civadiere pour être prêt à l'abordage, ſi cela étoit néceſſaire, & le Galion en fit de même par bravade. Peu de temps après, le Centurion cotoya l'ennemi à la portée du piſtolet ; & l'on commença réellement le combat ; pendant la premiere demi-heure, M. Anſon dépaſſa le Gallion, en tirant avec fureur ſur ſon avant ; l'ouverture des ſabords du Centurion étoit très grande, & il pouvoit agir de tous ſes canons ſur l'ennemi, au lieu que le Galion n'avoit la liberté de ſe ſervir que d'une partie des ſiens. Au commencement de l'action le feu prit aux nattes qui couvroient les baſtingues du Gallion ; elles s'allumerent avec violence, & la flamme monta à la moitié de la hauteur du mât de miſaine. On jugea que cet accident étoit

arrivé par la bourre des canons du Centurion ; il remplit les ennemis de terreur, & allarma beaucoup le Chef d'Eſcadre, par la crainte qu'il eut que le bâtiment ne prit feu, & qu'il ne ſe communiquât enſuite au Centurion. Cependant les Eſpagnols y apporterent promptement remede, en coupant toutes les baſ[illegible]gues, & jettant en mer tout ce qui étoit enflammé. Le Centurion conſervoit toujours l'avantage de ſa premiere ſituation, le canon tiroit avec autant de force que de vivacité ; les ponts du Galion étoient expoſés au feu des hommes montés dans les hunes, qui chaſſerent dès la premiere volée ceux des Eſpagnols qui avoient pris le même poſte, & ils firent un furieux ravage avec leurs armes à feu, tuant ou bleſſant tous les Officiers qui paroiſſoient ſur le demi pont : du nombre des bleſſés fut le général des Gallions, & il n'y eut qu'un ſeul Officier qui ne ſouffrit aucun mal. Quand le Centurion eut été une demi-heure dans cette ſituation, il perdit la ſupériorité qu'elle lui avoit donnée, en demeurant toujours à la côte du Gallion qui continua à tirer vivement pen-

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

dant une heure ; mais dans cette même position, les grapes de raisin du Centurion nettoyerent si bien les ponts des ennemis, & le nombre des tués & des blessés devint si considérable parmi eux, qu'ils commencerent à se trouver dans le plus grand désordre ; les vaisseaux étoient si près qu'on voyoit les Officiers Espagnols courir de côté & d'autre avec la plus grande activité, pour empêcher leurs gens de quitter leurs postes. Tous leurs efforts furent infructueux, ils tirerent encore cinq ou six coups de canon avec plus d'intelligence qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors, & ensuite ils se rendirent. Le Pavillon Espagnol avoit été emporté dès le commencement de l'action, & ils baisserent l'étendard qui étoit au grand mât.

Le Centurion en grand danger d'être brûlé.

Cette riche prise qui montoit à près d'un million & demi de piastres se nommoit la Nostra-Signora de Cabadonga : elle étoit commandée par Dom Jeronimo de Montero, Officier Portugais, que son habileté & son courage rendoient également recommandable. Le Galion étoit beaucoup plus gros que le Centurion : il avoit

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

à bord cinq cents cinquante hommes, avec trente-ſix pieces de canon montées pour le combat, outre vingt-huit pierriers tant dans le fond que ſur les ponts & ſur les hunes, & chacun portoit quatre livres de boulet. Les Eſpagnols eurent dans l'action ſoixante-ſept hommes tués, & quatre-vingt-quatre bleſſés, au lieu que du côté des Anglois il n'y en eut que deux de tués, avec un Lieutenant, & ſeize hommes bleſſés qui ſe rétablirent tous, à l'exception d'un ſeul. Il eſt impoſſible de décrire les tranſports que firent paroître les gens d'équipage, lorſqu'après un ſi grand nombre de tentatives infructueuſes, ils virent enfin leurs déſirs remplis ; mais cette joie ſubite fut bien près d'être ſuivie de l'événement le plus funeſte. A peine le Galion avoit amené, que l'un des Lieutenants de M. Anſon vint lui faire compliment ſur ſa priſe, & lui dit en ſecret qu'il y avoit un feu très dangereux dans ſon bâtiment près la chambre aux poudres. M. Anſon reçut cette terrible nouvelle, ſans marquer aucune émotion, eut ſoin de ne point allarmer ſes gens, & donna les ordres

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

néceſſaires pour éteindre le feu, ce qu'on fit heureuſement en peu de temps, quoiqu'il eut d'abord menacé du plus grand danger. Quelques cartouches avoient pris feu par haſard entre les ponts, la flamme s'étoit communiquée à une quantité d'étoupes derriere l'écoutille, près la chambre des poudres : la fumée avoit fait croire l'incendie plus étendu & plus terrible ; mais ce qui l'avoit rendu encore plus à craindre étoit l'impoſſibilité qu'on voyoit à ſe ſauver dans la priſe, parce que dans le même inſtant le Galion étoit tombé ſur le ſtribord du Centurion : cependant il en fut bientôt dégagé, ſans avoir cauſé ni reçu aucun dommage conſidérable.

Il apprend que l'autre Galion lui avoit échapé.

Avant la nuit M. Saumarez, premier Lieutenant du Chef d'Eſcadre, fit paſſer tous les priſonniers Eſpagnols à bord du Centurion, excepté ceux qu'on jugea les plus propres à aider à la manœuvre dans le Galion. M. Anſon apprit de quelques-uns de ces priſonniers que l'autre vaiſſeau de Manille qu'il avoit obligé l'année précédente de demeurer dans le port d'Acapulco, avoit mis à la voile beaucoup plutôt que de coutume, & avoit

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

vraiſemblablement gagné le port de Manille, quelque temps avant que le Centurion arrivât à la hauteur du Cap Eſpiritu-Santo, enſorte que malgré le ſuccès actuel de M. Anſon, il eut lieu de regretter la perte du temps qu'il avoit paſſé inutilement à Macao, ce qui l'avoit empêché de faire ces deux riches priſes.

Il retourne à Macao.

Le Chef d'Eſcadre ordonna de tranſporter ſans perdre de temps le tréſor du Galion ſur ſon bâtiment; mais il ſe trouva aſſez embaraſſé pour les priſonniers, dont le nombre étoit double de celui de ſes gens. Lorſque tout eut été reglé, M. Anſon réſolut de retourner à la riviere de Canton, & le 22 de Juillet il jetta l'ancre devant la ville de Macao.

Valeur de la priſe du Galion.

Pendant cet intervalle on connut au juſte quelle étoit la cargaiſon du Galion : on trouva qu'il avoit à bord un million, trois cents treize milles, huit cents quarante-trois piéces de huit, & trente-cinq mille ſix cents quatre-vingt deux onces d'argent vierge, outre la cochenille & quelques autres denrées. On voit par ce compte que le tréſor pris en cette occaſion ſur les Eſpagnols, par le Centurion,

ANSON. Chap. XV. An. 1743.

montoit à près de quatre cents mille livres ſterlings, indépendamment des vaiſſeaux & des marchandiſes qui avoient été précédemment brûlés ou détruits, dont la valeur montoit à plus de ſix cents mille livres ſterling, enſorte que le dommage cauſé aux ennemis par l'Eſcadre de M. Anſon monta à plus d'un million ſterling, ſans parler des frais immenſes que fit la Cour d'Eſpagne pour l'armement de Pizarro, & des vaiſſeaux de guerre que la même Cour perdit dans cette expédition.

Difficultés qu'il éprouve de la part des Chinois.

Le 25 de Juillet, le Centurion jetta l'ancre près de Bocca Tigris, étroit paſſage, formé par l'embouchure de la riviere de Canton. Il ſe propoſoit d'avancer le lendemain à l'Iſle du Tigre, où il y a une rade très ſûre, mais pendant que le Centurion & ſa priſe étoient à l'ancre, le Mandarin qui commandoit le fort à Bocca-Tigris, envoya une Chaloupe pour s'informer quels étoient ces vaiſſeaux, & d'où ils venoient. M. Anſon répondit à l'Officier que ſon bâtiment étoit un vaiſſeau de guerre appartenant au Roi de la Grande-Bretagne, & que l'autre étoit une priſe qu'il avoit faite;

qu'il venoit dans la riviere de Canton pour ſe mettre à couvert des ouragans dont le temps approchoit, & qu'il mettroit à la voile pour l'Angleterre, auſſi-tôt que la mouçon ſeroit paſſée. L'Officier lui demanda un état de ſes forces pour le pouvoir envoyer au Gouverneur de Canton, mais quand on lui dit qu'il y avoit dans le Centurion trois à quatre cents barils de poudre, & quatre cents fuſils, il éleva les épaules, parut épouvanté de ce récit, & dit qu'il n'étoit jamais entré dans la riviere de Canton aucun vaiſſeau armé de cette maniere. Il parut fort ſurpris de ce que M. Anſon comptoit être exempt de payer à l'Empereur les droits qu'il a coutume de prendre ſur chaque vaiſſeau, & l'on jugea depuis que cet Officier avoit donné des ordres particuliers au pilote Chinois, pour qu'il ne conduiſit pas le Chef d'Eſcadre au-delà du Bocca-Tigris.

*Anson. Ch. XVII. An. 1743.

L'étroit paſſage, nommé Bocca-Tigris, n'a guères plus de largeur qu'une portée de mouſquet : il eſt formé par deux pointes de terre, ſur chacune deſquelles il y a un fort. Celui qui eſt à ſtribord a une batterie

Il entre malgré eux dans la riviere de Canton.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

à fleur d'eau, avec dix-huit embrasures, mais elles ne ſont garnies que de douze canons de fer, qui ne paroiſſent pas de plus de quatre ou de ſix livres de boulets. L'autre fort à bas-bord eſt un château, ſitué ſur un roc élevé avec huit ou dix canons de ſix. Les Chinois regardent ces défenſes comme ſuffiſantes pour empêcher le paſſage à tout ennemi; mais elles ne pouvoient faire aucun obſtacle à M. Anſon. Cependant le pilote, après que l'Officier Chinois eut été à bord, réfuſa de ſe charger de la conduite du vaiſſeau, ſans la permiſſion des forts; mais comme il falloit avancer ſans perdre de temps à cauſe de la ſaiſon fâcheuſe qu'on attendoit de jour en jour, le Chef d'Eſcadre fit lever l'ancre le 26, ordonna au pilote de le conduire entre les forts, & le menaça, ſi le vaiſſeau touchoit la terre, de le faire pendre à la grande vergue. Le Chinois, effrayé de ces menaces, conduiſit très-bien le vaiſſeau, ſans qu'on oſât des forts lui diſputer le paſſage : mais le malheureux Pilote ne put éviter le reſſentiment de ſes compatriotes; quand il fut à terre, ils le mirent en priſon, & lui firent

ſouffrir une cruelle flagellation avec des bamboucs. Il vint depuis trouver M. Anſon, pour lui demander quelque récompenſe, à cauſe du châtiment qu'on lui avoit fait ſouffrir : il en montra des marques ſi évidentes que le Chef d'Eſcadre en eut pitié & lui donna une gratification conſidérable. Le Mandarin qui commandoit dans les forts, fut auſſi-tôt dépouillé de ſa place, & conduit à Canton, où l'on croyoit qu'il ſeroit puni ſévérement pour avoir laiſſé paſſer les Anglois.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

Le 27 de Juillet M. Anſon envoya ſon ſecond Lieutenant à Canton avec une lettre au Viceroi, pour l'informer des raiſons qu'il avoit eues de conduire ſon bâtiment dans ce port, & pour demander que ſon Excellence agréât la viſite du Chef d'Eſcadre. Le Lieutenant fut très bien reçu, & on lui promit que le lendemain on feroit réponſe à M. Anſon qui permit à quelques Officiers du Gallion d'aller à Canton, ſur la parole qu'ils donnerent de revenir dans deux jours. Quand ils furent dans cette ville, ils furent mandés & interrogés par la Régence : ils déclarerent avec

Ils prennent une grande opinion de M. Anſon.

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

franchiſe que les Rois de la Grande-Bretagne & d'Eſpagne étant en guerre, ils s'étoient propoſés de ſe rendre maîtres du Centurion, & que dans cette vue ils étoient tombés ſur ce bâtiment, mais que l'événement avoit été contraire à leurs eſpérances. On les queſtionna enſuite ſur le traitement qu'on leur avoit fait à bord, & ils dirent naturellement qu'ils y avoient été beaucoup mieux qu'ils n'auroient vraiſemblablement traité le Chef d'Eſcadre, s'il étoit tombé entre leurs mains. Cet aveu de la part des ennemis fut d'un grand poids auprès des Chinois qui juſqu'alors avoient plutôt regardé M. Anſon comme un avanturier ſans aveu, que comme un homme chargé d'une commiſſion émanée de la Couronne, pour venger des injures publiques. Ils changerent de ſentiment, & commencerent dèſlors à le regarder comme quelqu'un d'important. Dans cet examen il y eut particuliérement deux circonſtances qui parurent très extraordinaires aux Chinois : les Mandarins demanderent aux Eſpagnols comment ils avoient pu être vaincus par des forces ſi inférieures,

& comment on ne les avoit pas mis à mort, auſſi-tôt qu'ils étoient tombés entre les mains des Anglois, puiſque les deux nations étoient en guerre. Ils répondirent à la premiere de ces queſtions que quoiqu'ils euſſent plus d'hommes que le Centurion, ce bâtiment qui n'étoit armé qu'en guerre étoit de beaucoup plus ſupérieur par la groſſeur de l'artillerie, & à pluſieurs autres égards à la force du Galion qui étoit un vaiſſeau principalement deſtiné au commerce. Pour la ſeconde queſtion, ils dirent qu'entre les nations de l'Europe il n'étoit pas d'uſage de mettre à mort ceux qui ſe ſoumettoient; mais ils reconnurent de plus que le Chef d'Eſcadre, par la douceur & la politeſſe naturelle à ſon caractere les avoit traités, eux & leurs compatriotes qui étoient tombés entre ſes mains, avec une bonté beaucoup au-delà de ce qu'ils en pouvoient attendre, & même de ce qui eſt réglé par les uſages établis entre les nations en guerre. Les Chinois parurent très contents de ces réponſes, & elles leur inſpirerent des ſentiments très favorables ſur la perſonne du Chef d'Eſcadre.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

Le matin du 31 de Juillet trois Mandarins vinrent à bord du Centurion, avec une ſuite nombreuſe, montée dans beaucoup de barques; ils remirent à M. Anſon un ordre du Viceroi de Canton, pour qu'il lui fut délivré journellement les proviſions néceſſaires, & pour lui fournir des pilotes qui conduiſiſſent ſon vaiſſeau juſqu'à la ſeconde barre. Ils lui apporterent en même-temps la réponſe du Viceroi à ſa lettre : Il le prioit de le diſpenſer de recevoir ſa viſite pendant les chaleurs exceſſives qu'il faiſoit alors, & marquoit qu'il ſeroit très ſatisfait de le voir au mois de Septembre.

Il reçoit une lettre du Vice-Roi

Les Mandarins après avoir rempli cette partie de leur meſſage parlerent à M. Anſon du droit qu'il devoit payer pour ſes vaiſſeaux. Il leur répondit que jamais il ne ſe ſoumettroit à une demande de cette nature ; que ſon intention n'étant point de faire aucun commerce il ne pouvoit être compris dans les ordres de l'Empereur à ce ſujet ; qu'il n'étoit jamais demandé aucun droit aux vaiſſeaux de guerre par les nations qui en faiſoient payer aux autres bâtiments, & qu'il lui étoit

Il refuſe de payer aucun droit.

étoit expreſſément défendu par les inſtructions qu'il avoit reçues du Roi ſon maître de rien payer pour ſes vaiſſeaux, quand ils jetteroient l'ancre dans quelque port. ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

Les Mandarins dirent alors qu'ils avoient à parler d'une autre affaire, & ſolliciterent la liberté des priſonniers qui étoient à bord du Gallion, en repréſentant que le Viceroi de Canton craignoit que l'Empereur ſon maître ne fut mécontent s'il étoit informé que des gens de ſes alliés qui faiſoient un commerce conſidérable avec ſes ſujets, étoient retenus priſonniers dans ſes Etats. M. Anſon déſiroit beaucoup d'être débarraſſé des Eſpagnols, cependant pour s'acquerir plus de conſidération auprès des Chinois, il fit d'abord quelques difficultés, mais enſuite il ſe laiſſa gagner, & dit aux Mandarins que pour marquer le deſir qu'il avoit d'obliger le Viceroi il rendroit les priſonniers auſſi-tôt qu'on lui envoyeroit des chaloupes pour les tranſporter. Cette affaire terminée, les Mandarins le quitterent, & quelques jours après on envoya deux Jonques Chinoiſes, pour amener les Priſonniers. Le Chef

Il renvoye les priſonniers Eſpagnols.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

d'Eſcadre les rendit tous, & comme on devoit les conduire à Macao, il leur fit donner des proviſions pour huit jours, afin qu'ils n'en manquaſſent pas en deſcendant la riviere.

Difficultés d'avoir des proviſions.

Quoique le Chef d'Eſcadre ne trouvât aucune difficulté à acheter les proviſions journalieres qui lui étoient néceſſaires pour la conſommation de ſes gens, il ſe trouvoit dans un grand embarras pour avoir celles de bouche & de mer en quantité ſuffiſante pour ſon retour en Angleterre. Il avoit bien trouvé à Canton des gens qui s'étoient engagés à lui fournir du biſcuit, & le reſte de ce qui lui manquoit, mais après qu'ils l'eurent aſſuré de jour en jour que tout étoit prêt, & qu'on l'envoyeroit inceſſamment à bord, il eut le chagrin d'apprendre que le Viceroi n'avoit donné aucun ordre pour lui fournir les proviſions de mer; qu'il n'y avoit pas de biſcuit de fait, ni aucun des autres articles qu'il croyoit qu'on lui devoit livrer.

Il eſt peut-être impoſſible de rendre compte des raiſons qui pouvoient porter les Chinois à ſe conduire en cette occaſion avec ſi peu de ſincé-

rité ; mais M. Anſon trouva par expérience, qu'en artifice, en fauſſeté & en avarice, beaucoup de Chinois l'emportent ſur tout autre peuple de la terre ; on en verra des preuves par quelques exemples honteux que nous allons rapporter du caractere frauduleux & intéreſſé particulier à cette nation.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

La premiere fois que le Chef d'Eſcadre jetta l'ancre à Macao, un de ſes officiers qui relevoit de maladie lui demanda la permiſſion d'aller tous les jours faire une promenade dans une Iſle voiſine, perſuadé que cet exercice contribueroit beaucoup au rétabliſſement de ſes forces. Quoique M. Anſon eut fait ſes efforts pour l'en détourner, il céda cependant aux importunités de l'Officier, & donna ordre à la chaloupe de l'y conduire. Le ſecond jour qu'il fit cette promenade il fut attaqué par un nombre de chinois qui venoient de bêcher du riz dans le voiſinage; ils le battirent avec les manches des leurs bêche, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent laiſſé ſur le terrein, hors d'état de ſe remuer, & lui volerent ſon épée, ſon argent, ſa montre, ſa canne à pomme d'or, ſon chapeau,

Fourberies des Chinois.

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

ſa tabatiere, ſes boutons de manche; & pluſieurs bagatelles. Les gens de la chaloupe étant ſans armes, & à peu de diſtance, l'un d'eux courut ſur le Chinois qui tenoit l'épée, la lui arracha, la tira du foureau, & ſe préparoit à la paſſer au travers du corps de quelques-uns de ces coquins, mais l'Officier le lui défendit expreſſément, & jugea qu'il étoit de la prudence de ne point faire de réſiſtance, crainte d'occaſionner quelque querelle entre ſon Commandant & le Gouverneur, ce qui mérita d'autant plus de louanges à cet Officier, qu'on le connoiſſoit pour un homme vif & d'un caractere violent. Alors les Chinois reprirent l'épée; & ſe retirerent ſans aucune oppoſition. Auſſi-tôt qu'ils furent éloignés, un autre Chinois à cheval qui paroiſſoit un homme de diſtinction vint ſur le bord de la mer, & marqua par ſignes beaucoup de compaſſion du malheur arrivé à l'Officier; mais quoiqu'il parut très empreſſé pour l'aider à remonter dans la chaloupe, on le ſoupçonna fortement d'être complice de ce vol.

Baſſeſſe des Mandarins.

L'Officier de retour au vaiſſeau rapporta ce qui s'étoit paſſé à M. An-

ANSON. Ch. XVII. n. 1743.

ſon qui en fit auſſi-tôt ſes plaintes au Mandarin chargé de lui faire fournir les proviſions néceſſaires. Le Mandarin trouva qu'on avoit eu tort d'envoyer la chaloupe à terre, mais il promit de faire punir les voleurs ſi l'on pouvoit les découvrir ; cependant on reconnut bientôt qu'il ne cherchoit pas à les reconnoître. Long-temps après on remarqua un des principaux de ces voleurs dans une chaloupe de proviſions qui étoit à côté du vaiſſeau, & l'on donna auſſi-tôt ordre de s'emparer de lui, & de le conduire à bord. Quand cet homme fut arrêté il donna des marques d'une ſi vive frayeur, qu'on craignit qu'il ne mourut ſur la place, & le Chef d'Eſcadre déclara au Mandarin chargé de fournir le vaiſſeau, que bien loin de rendre ce voleur, il alloit donner ordre de le fuſilier. Le Mandarin quitta alors l'air de gravité avec lequel il l'avoit d'abord demandé, & ſupplia qu'on le remit en liberté avec les termes les plus bas. Le Chef d'Eſcadre paroiſſant inflexible, en moins de deux heures vinrent à bord cinq ou ſix des mandarins voiſins qui firent les mêmes inſtances, & offri-

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

rent une groſſe ſomme d'argent pour obtenir la liberté de leur compatriote. Pendant qu'ils ſollicitoient ainſi M. Anſon, on reconnut que le plus aſſidu de ces Mandarins étoit le même homme qui s'étoit avancé à cheval vers l'Officier, après qu'il avoit été volé, & qui avoit paru marquer le plus grand mécontentement de l'action honteuſe de ceux qui l'avoient dépouillé de ſes effets. On fut depuis informé par une plus exacte recherche, qu'il étoit le Mandarin de cette Iſle, & que par l'autorité de ſa place il avoit fait commettre cet acte de violence par ſes payſans. C'étoit la cauſe réelle de l'empreſſement qu'il marquoit alors, & l'on apprit par haſard que ce Mandarin & les autres qui l'accompagnoient, dont chacun avoit quelque part à cette action, étoient dans la plus grande crainte qu'on ne les citât au tribunal de Canton où ils auroient été dépouillés immédiatement de tout ce qu'ils poſſédoient. M. Anſon les tint pendant quelque temps dans cette inquiétude, rejetta l'argent avec mépris, parut inflexible à leurs prieres, & continua à dire que le voleur ſeroit fuſilié;

enfin il se laissa gagner, & rendit le prisonnier, mais ce ne fut qu'après que le Mandarin eut rassemblé & rendu tout ce qui avoit été pris à l'Officier, jusqu'à la moindre bagatelle.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

Malgré la bonne intelligence qui regne à la Chine entre les magistrats & les criminels, l'avarice des derniers les porte assez souvent à priver de leur part du pillage ceux qui sont leurs protecteurs. Peu de temps après cet événement le mandarin chargé de procurer des vivres aux Anglois fut relevé par un autre : le Chef d'Escadre perdit un mât de hune qui étoit attaché à la poupe, & qu'il avoit emprunté à Macao. Il désiroit beaucoup de le retrouver, & il offrit une récompense considérable à quiconque le lui feroit ravoir. Quelque temps après il fut informé par le Mandarin que quelques-uns de ses gens l'avoient trouvé ; il dit à M. Anson d'envoyer sa chaloupe le reprendre, ce qui fut fait, & les gens reçurent la récompense. Le chef d'Escadre avoit dit au Mandarin qu'il lui feroit un présent pour les soins qu'il avoit pris, en faisant chercher ce

Peu de fidelité des Chinois les uns à l'égard des autres.

ANSON. Chap XVII. An. 1743.

mât, & il remit quelqu'argent à l'interprête, avec ordre de le donner au Mandarin : mais cet interpréte ignorant la promeſſe qu'on avoit faite, garda cet argent pour lui-même. Le Mandarin qui comptoit ſur la parole de M. Anſon, prit occaſion un matin d'admirer la groſſeur des mâts du Centurion, pour parler du mât de hune qui avoit été perdu, & demanda à M. Anſon s'il ne lui avoit pas été rendu; le Chef d'Eſcadre ſoupçonnant ce qui étoit arrivé, lui demanda de ſon côté s'il n'avoit pas reçu l'argent de l'interpréte, & voyant qu'il ne lui avoit pas été donné, il offrit de le lui compter auſſi-tôt, mais le Mandarin le refuſa parce qu'il avoit d'autres vues plus étendues. Le lendemain l'interpréte fut mis en priſon, & condamné à une amende de tout ce qu'il avoit gagné au ſervice du Chef d'Eſcadre, montant à près de deux mille piaſtres, outre une baſtonade ſi ſévere qu'il eut beaucoup de peine à s'en rétablir. Il vint quelque temps après demander la charité à M. Anſon qui lui repréſenta ſa folie de s'être expoſé à un ſi cruel traitement, & à la perte de tout

ce qu'il avoit gagné, pour avoir voulu frauder le Mandarin de cinquante piaſtres, mais cet homme n'eut d'autre moyen de ſe juſtifier que de crier en mauvais Anglois, » Chinois homme fort grand coquin, » en vérité, mais c'eſt la mode, point » reméde.

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

CHAPITRE XVIII.

Friponneries des Chinois : M. Anſon ſe rend à Canton : il fait remettre une lettre au Vice-Roi : ſervices que rendent les Anglois dans un incendie : dégat cauſé par cet incendie : M. Anſon eſt admis à l'Audience du Viceroi : il remet à la voile : jugement de l'auteur ſur les artiſtes Chinois : de leur littérature : de leur morale : retour de M. Anſon en Angleterre.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

Friponneries des Chinois.

NOUS ne finirions pas ſi nous voulions raconter toutes les fraudes, les artifices & les extorſions employées par les Chinois pour tromper le Chef d'Eſcadre. Comme toutes les proviſions ſe vendent au poids à la Chine, ils ſe ſervoient de toutes ſortes de ruſes pour augmenter celui de ce qu'ils livroient à M. Anſon. Ils apporterent au vaiſſeau une grande quantité de volailles & de canards, dont la plus grande partie moururent

preſqu'auſſi-tôt, ce qui allarma les Anglois, dans la crainte qu'on ne les eut empoiſonnés, mais après les avoir bien examinés, on trouva qu'on les avoit fourés de pierres & de gravier, pour les rendre plus peſants, & que dans le plus grand nombre des canards on en avoit fait entrer juſqu'à dix onces. On achetoit des cochons frais tués, & ils leur injectoient de l'eau, dans le même deſſein, en ſorte que lorſqu'on pendoit quelqu'un de ces cochons, pendant une nuit pour en faire ſortir cette eau, ſon poids le lendemain étoit diminué de huit livres. Le Chef d'Eſcadre crut ſe garantir de cette tromperie, en achetant les cochons vivants; mais on découvrit bientôt que les Chinois leur faiſoient manger du ſel pour les rendre plus altérés, & quand ils avoient bu une grande quantité d'eau, ils avoient des moyens pour l'empêcher de ſortir. Les Chinois ne ſe font aucune peine de manger la viande des animaux morts d'eux-mêmes, & quand M. Anſon partit la premiere fois de Macao, ils trouverent moyen par quelqu'artifice de faire périr la plus grande partie des animaux qu'il

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

emmenoit vivants, peu de temps après qu'ils furent à bord. Les deux tiers des cochons moururent avant que le Centurion eut perdu la vue de terre, & il fut ſuivi de pluſieurs chaloupes Chinoiſes, uniquement pour prendre les corps de ces animaux, à meſure qu'on les jettoit en mer.

M. Anſon ſe rend à Canton.

Vers la fin de Septembre le chef d'Eſcadre voiant qu'il étoit trompé par ceux qui avoient fait marché avec lui pour fournir le vaiſſeau de proviſions de mer & que le Viceroi ne l'avoit pas invité à une entrevue, ſuivant ſa promeſſe, jugea qu'il lui étoit impoſſible de ſurmonter toutes ces difficultés ſans aller à Canton, & ſans parler au Viceroi. Il ſe prépara pour ce voyage, & fit habiller les gens de la chaloupe qui devoit le conduire, du même uniforme que portent les rameurs des barges de la Tamiſe. Ils étoient au nombre de dix-huit ſans compter le conducteur, tous avec des habits d'écarlate, des veſtes de ſoye bleue, des boutons d'argent & des armes auſſi brodées en argent ſur leurs habits & ſur leurs chapeaux. Il y avoit lieu de craindre que la régence de Canton ne voulut exiger les droits de Douane tant pour

le Centurion que pour la priſe, & qu'on n'inſiſtât ſur cet article avant d'accorder la permiſſion pour les vivres, mais le Chef d'Eſcadre avoit réſolu de ne jamais donner un exemple auſſi deshonorable. Il nomma M. Brett pour commander le Centurion en ſon abſence, lui donna ordre s'il arrivoit qu'on le retint à Canton à cauſe de ces droits, de détruire la priſe, de deſcendre la riviere par le Bocca Tigris, & de demeurer à l'embouchure juſqu'à nouvel ordre. Le 24 d'Octobre le Chef d'Eſcadre demeurant ferme dans ſa réſolution, tous les ſupercargos des vaiſſeaux Anglois, Danois & Suedois vinrent à bord du Centurion pour l'accompagner à Canton. Le même jour il partit dans ſa barge, accompagné de ſes chaloupes, & de celles que les vaiſſeaux marchands avoient envoyées pour augmenter ſa ſuite. Lorſqu'il paſſa par Wampo où les vaiſſeaux Européens s'arrêtent, il fut ſalué de tous à l'exception des bâtiments françois, & le ſoir même il arriva à Canton.

Il fait remettre une lettre au Vice-Roi.

Auſſi-tôt qu'il fut dans cette ville, il reçut la viſite des principaux marchands Chinois qui lui promirent de

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

faire ſavoir ſon arrivée au Viceroi ; mais le lendemain ils lui dirent que ſon Exellence avoit tant d'affaires, qu'elle ne pouvoit lui donner d'audience. Ils s'attacherent en même-temps à faire entendre aux ſupercargos des navires Anglois qu'il étoit à craindre pour eux de ſe brouiller avec le gouvernement, & que leurs intérêts n'en ſouffriſſent beaucoup. Pour appaiſer leurs inquiétudes, M. Anſon conſentit à ne faire aucune démarche immédiate pour être admis à l'audience du Viceroi, pourvu que les Chinois qui s'étoient engagés à lui fournir des proviſions, lui fiſſent voir qu'on travailloit à faire cuire le pain, à ſaler les viandes, & à préparer dans la plus grande diligence le reſte de ce qui lui étoit néceſſaire. Malgré la juſtice de cette propoſition ils firent naître une multitude de difficultés, & chercherent à l'embarraſſer par diverſes objections ; enfin ils ne voulurent pas conſentir à ce qu'il propoſoit, juſqu'à ce qu'il eut promis de payer chaque article avant qu'on le lui livrât. Pendant qu'on préparoit toutes ces proviſions & ces munitions, les marchands Chinois

ne ceſſoient d'entretenir M. Anſon des différentes démarches qu'ils faiſoient pour lui procurer la permiſſion du Viceroi, diſant qu'ils trouvoient toujours de nouvelles difficultés. Enfin quand il ſe fut aſſuré que tout étoit en état & prêt à embarquer, il réſolut de demander une audience, parce qu'il fut convaincu que ſans ce cérémonial il n'auroit jamais la permiſſion de faire mettre ſes proviſions à bord. En conſéquence de cette réſolution, M. Anſon envoya un de ſes Officiers au Mandarin qui commandoit la garde de la principale porte de Canton, & il le chargea d'une lettre pour le Viceroi. Le Mandarin reçut l'Officier avec beaucoup de politeſſe, prit le contenu de la lettre en Chinois, promit qu'elle ſeroit remiſe immédiatement au Viceroi, & qu'on feroit tenir la réponſe au Chef d'Eſcadre. M. Anſon avoit eu beaucoup de peine à trouver un bon interpréte; mais il réuſſit à engager M. Flint, Anglois attaché à la factorie, & qui parloit très bien Chinois, d'accompagner cet Officier. Il étoit demeuré fort jeune à Canton & fut d'un grand ſervice au Chef

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

d'Eſcadre, tant en cette occaſion qu'en pluſieurs autres.

Service que rendent les Anglois dans un incendie.

Deux jours après que cette lettre eut été remiſe, le feu prit dans un des Fauxbourgs de Canton. A la premiere allarme M. Anſon s'y rendit avec ſes Officiers & les gens de ſa chaloupe, pour aider les Chinois; Il vit que le feu avoit pris par l'appentis d'un faiſeur de voiles, mais que la légereté des bâtiments & la maladreſſe craintive des Chinois lui avoit laiſſé faire de grands progrès. Il remarqua qu'il avoit gagné une corniche de bois où la flamme s'étoit attachée, & qu'elle s'étendroit bientôt à une grande diſtance, ſur quoi il ordonna à ſes gens de la jetter bas, ce qui auroit été exécuté promptement, mais on lui dit que comme il n'y avoit alors en cet endroit aucun des Mandarins qui ſeuls pouvoient donner des ordres, les Chinois lui feroient payer tout ce qu'il auroit fait abbattre. Alors il fit retirer ſes hommes, & les envoya à la factorie Angloiſe, pour aider à mettre en ſureté le tréſor & les effets de la Compagnie, parce que malgré l'éloignement il étoit aiſé de juger qu'aucune diſtance ne pouvoit mettre

à couvert de la fureur d'un embraſement contre lequel on prenoit ſi peu de précautions, puiſque les Chinois ne faiſoient preſqu'autre choſe que de le regarder, & d'apporter de temps en temps quelques-unes de leurs idoles ſur la route de l'incendie, dans l'attente qu'elles en arrêteroient les progrès. Enfin un Mandarin arriva de la ville ſuivi de quatre ou cinq cents hommes deſtinés à travailler au feu : ils firent ſeulement quelques foibles efforts pour abbattre des maiſons voiſines, mais l'incendie avoit fait tant de progrès qu'il avoit gagné les magaſins des marchands, & les Chinois deſtinés à l'éteindre manquant également de courage & d'adreſſe, ne pouvoient en arrêter la fureur, enſorte qu'il y avoit lieu de craindre que toute la ville ne fut déruite. Dans cette confuſion générale le Viceroi s'y rendit en perſonne, & il envoya auſſi-tôt un meſſage au Chef d'Eſcadre, pour le prier de leur donner du ſecours, en lui faiſant dire qu'il pouvoit prendre toutes les meſures qu'il jugeroit convenables pour éteindre l'incendie. Alors M. Anſon y vint une ſeconde fois avec environ

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

quarante de ſes gens qui à la vue de toute la ville travaillerent avec une activité dont on n'avoit jamais vu d'exemple en ce pays. Ils ſe conduiſirent avec la vivacité & l'agilité ordinaire aux gens de mer ; il ſembloit que les flammes & la chute des bâtiments où ils travailloient, bien loin de les effrayer, ne ſervoient qu'à les animer ; enfin par leur réſolution & par leur activité le feu fut promptement éteint, au grand étonnement des Chinois, & les Anglois malgré leur hardieſſe en furent quittes pour quelques brûlures & quelques contuſions légeres, parce que les bâtiments n'avoient que le rez de chauſſée, & étoient des matieres très peu peſantes.

Dégat cauſé par cet incendie.

Quoique ce feu fut aſſez promptement éteint, il conſomma cependant cent boutiques & onze rues pleines de magaſins ; enſorte que le dommage monta à une ſomme immenſe, & l'on dit qu'un des marchands Chinois bien connu des Anglois y perdit pour ſa part la valeur de près de deux cents mille livres ſterling. Cette extrême fureur fut en grande partie occaſionnée par la quantité de Camphre qui étoit

dans les magasins, ce qui forma une colomne de flamme blanche qui monta à une hauteur si prodigieuse, qu'on la vit clairement à bord du Centurion, quoique ce bâtiment en fut éloigné au moins de trente milles.

Pendant que M. Anson & ses gens étoient occupés à éteindre le feu, & que toute la ville étoit dans la plus grande frayeur par la crainte que l'incendie ne devint général, plusieurs des principaux marchands Chinois s'adressèrent à M. Anson, & le prierent de leur donner à chacun un de ses soldats nom qu'ils donnoient aux gens de la chaloupe à cause de leur uniforme, pour garder leurs maisons & leurs magasins contre l'avidité de la populace; parce qu'ils craignoient d'être pillés dans le tumulte. M. Anson consentit à leur demande, & tous les hommes qui furent ainsi employés se comporterent à la satisfaction des marchands qui firent ensuite les plus grands éloges de leur attention & de leur fidélité.

L'intrépidité des Anglois pour arrêter les progrès du feu, la prudence & la bonne conduite de ceux qui servirent de gardes firent le sujet général de la conversation parmi les

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

Chinois. Le lendemain matin les principaux habitants firent une visite à M. Anson, pour le remercier du secours qu'il leur avoit donné, & ils reconnurent naturellement qu'il avoit empêché l'incendie total de la ville, puisque sans les Anglois ils n'auroient jamais réussi à éteindre le feu. Peu de temps après, le Chef d'Escadre reçut un message du Viceroi qui indiqua le onze de Décembre pour lui donner audience : il dut la promptitude avec laquelle on prit cette résolution aux signalés services qu'il avoit rendus, ainsi que ses gens en cette occasion.

M. Anson fut très content quand il vit qu'on avoit fixé le jour de l'audience, parce qu'il fut convaincu que ce Gouverneur Chinois ne l'auroit pas accordée, s'il n'eut résolu d'abandonner sa prétention sur les droits qu'on avoit voulu exiger, & de consentir à tout ce qu'il demanderoit de raisonnable. Il se prépara donc pour le jour de l'audience, & engagea M. Flint à lui servir d'interprete en cette occasion.

M. Anson est admis à l'audience du Vice-Roi.

Le jour indiqué, un Mandarin vint trouver M. Anson à dix heures du matin, pour lui dire que le Viceroi

étoit disposé à le recevoir & qu'il l'attendoit ; aussi-tôt le chef d'Escadre & sa suite se mirent en marche. Quand il arriva à la porte de la ville, il y trouva une garde de deux cents Soldats, qui l'accompagnerent à la grande place d'armes, devant le Palais de l'Empereur, où résidoit alors le Viceroi : il y avoit dans cette place un corps de troupes de dix mille hommes sous les armes, tous habillés de neuf pour cette cérémonie, ce qui faisoit un très bel effet. Le chef d'Escadre ayant passé au milieu avec sa suite, fut conduit à la salle d'audience, où le Viceroi étoit assis sous un riche dais dans le fauteuil de cérémonie de l'Empereur, & il étoit accompagné de tout le conseil des mandarins. Il y avoit un siege vacant, où le chef d'Escadre fut placé à son arrivée ; c'étoit le troisieme après le Viceroi, & M. Anson n'avoit avant lui que le premier chef de la loi, & celui de la tréforerie, qui dans le Gouvernement Chinois ont le pas sur tous les Officiers Militaires. Lorsque le chef d'Escadre se fut assis, il s'adressa au Viceroi par son interprete, & commença à parler des diffé-

ANSON. ch. XVIII. An. 1743.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

rents moyens qu'il avoit pris pour obtenir audience ; des délais qu'il avoit ſoufferts, & du peu de ſincérité des gens qu'il avoit employés, ce qui l'avoit enfin obligé d'envoyer un de ſes propres Officiers chargé d'une lettre à la porte. Le Viceroi interrompit l'interprête, & lui dit d'aſſurer le chef d'Eſcadre que c'étoit par ſa lettre qu'il avoit eu la premiere nouvelle de ſon arrivée à Canton. M. Anſon ſe plaignit enſuite de pluſieurs injuſtices qu'on avoit faites à la compagnie des Indes Orientales ; des vexations qu'ils ſouffroient de la part des Marchands Chinois & des Officiers inférieurs de la Douane. Enfin venant à ſes propres affaires, il dit au Viceroi que la ſaiſon étoit propre pour ſon retour en Europe : qu'il n'avoit beſoin que d'une permiſſion pour embarquer ſes proviſions, qui étoient toutes prêtes, & qu'auſſi-tôt qu'il auroit à bord tout ce qui lui étoit néceſſaire, il quitteroit la riviere de Canton, pour repaſſer en Angleterre. Le Viceroi répondit, que la permiſſion alloit être expédiée ſans aucun délai, & que le lendemain il pourroit faire

tout mettre à bord. Enſuite, voyant que M. Anſon n'avoit plus rien à lui demander, il continua quelque temps la converſation, marqua en termes très polis combien les Chinois avoient d'obligation au chef d'Eſcadre, pour les ſervices importants qu'il leur avoit rendus pendant le feu & dit poſitivement que c'étoit lui qui avoit empêché la deſtruction de la ville. Il remarqua enfin que le Centurion étoit depuis long-temps ſur la côte, & ſouhaita au chef d'Eſcadre un heureux retour en Europe, après quoi M. Anſon le remercia de ſes politeſſes, ainſi que de la protection qu'il lui accordoit, & finit par prendre congé.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

Quand le chef d'Eſcadre fut ſorti de la ſalle d'audience, on le preſſa d'entrer dans un autre appartement, où l'on avoit preparé un repas; mais lorſqu'il ſçut que le Viceroi n'y ſeroit pas, il ne voulut pas accepter l'invitation, & ſe retira accompagné de la même maniere qu'à ſon arrivée. En ſortant de la ville, il fut ſalué ſeulement de trois canons, parce que les Chinois n'en tirent jamais un plus grand nombre de coups, pour quelque cérémonie que ce ſoit.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

Ce fut ainſi que le chef d'Eſcadre termina à ſa grande ſatisfaction cette affaire embaraſſante ; qu'il ſe procura la permiſſion d'embarquer ſes proviſions, & qu'il établit un exemple authentique, par lequel les vaiſſeaux de guerre du Monarque Anglois, doivent être exempts à l'avenir du payement de tout droit dans aucun port de la Chine.

M. Anſon met à la voile.

Conformément à la promeſſe du Viceroi, on commença à embarquer les proviſions le lendemain du jour d'audience : quatre jours après, le chef d'Eſcadre remonta dans ſa chaloupe pour retourner au Centurion, & tous les préparatifs pour ſe mettre en mer furent faits avec tant de diligence que le 18 de Décembre le Centurion & ſa priſe deſcendirent la riviere : ils jetterent l'ancre le 23 devant Macao, où les Marchands de cette ville acheterent le Gallion ſix mille piaſtres. C'étoit beaucoup au-deſſous de ſa valeur, mais ces Marchands ne voulurent pas en donner plus, connoiſſant l'impatience qu'avoit M. Anſon de ſe remettre en mer. On leur livra ce bâtiment le 25 de Décembre, & le même jour, le Centurion

Centurion mit à la voile pour revenir en Europe.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

On a ſouvent remarqué que les Chinois ſont très ingénieux & ont beaucoup d'induſtrie, ce qui eſt évident par le grand nombre de belles manufactures établies dans leur pays, & dont les nations les plus éloignées recherchent ardemment les productions. Cependant quoique leur adreſſe dans les arts méchaniques ſemble être la qualité diſtinctive de cette nation, leur talents ne peuvent être mis qu'au ſecond rang, puiſqu'il eſt inconteſtable que les Japonois l'emportent ſur eux pour les manufactures communes aux deux nations, & qu'en beaucoup d'occaſions ils ne pourroient entrer nullement en lice avec nos ouvriers Européens. Il paroît en général qu'ils n'excellent que dans l'imitation, & par conſéquent ils travaillent toujours avec la médiocrité de génie, qui guide néceſſairement les imitateurs ſerviles. C'eſt ce qu'on remarque particulierement dans les ouvrages qui demandent beaucoup de juſteſſe & d'attention, tels que les horloges, les montres & les armes à feu. On voit dans leur

Jugement ſur les artiſtes Chinois.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

exécution, que quoiqu'ils s'attachent à en bien copier toutes les parties, & à les rendre bien ſemblables en tout, ils ne parviennent jamais à cette juſteſſe néceſſaire pour leur faire produire l'effet auquel elles ſont deſtinées. Si de ces manufactures, nous paſſons à des artiſtes de claſſes ſupérieures, par exemple aux peintres & aux ſculpteurs, nous les trouverons encore beaucoup plus défectueux. Leurs peintres, quoiqu'ils ſoient en très grand nombre & très eſtimés, réuſſiſſent rarement dans le deſſein & dans le coloris des figures humaines, & ils ne parviennent pas mieux à grouper dans les grandes compoſitions. On admire à la vérité ce qu'ils font en fleurs & en oiſeaux, mais dans ces ouvrages même, une partie du mérite doit plutôt être attribué à l'éclat & à l'excellence des couleurs qu'aux talents du peintre. En effet il n'arrive preſque jamais qu'on trouve une juſte diſtribution de la lumiere & des ombres, ni que leur deſſein ait la même grace & la même facilité qu'on remarque dans le travail des artiſtes Européens. Enfin on trouve dans la plupart des productions chinoiſes une

certaine roideur & une petiteſſe très déſagréable, & l'on peut, je crois, dire avec beaucoup de raiſon, que ces défauts de leurs arts doivent être attribués au caractere particulier de l'eſprit de ce peuple, chez lequel on ne trouve rien de grand, ni d'animé.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

Si nous portons nos regards ſur la littérature des Chinois, nous trouverons que leur opiniâtreté & leur abſurdité ſont également étonnantes. Depuis pluſieurs ſiécles, ils ſont environnés de nations où l'uſage des lettres eſt familier, cependant eux ſeuls ont négligé juſqu'à préſent de ſe ſervir de cette invention qu'on peut preſque appeller divine, & ils ont continué à employer la méthode groſſiere de repréſenter les mots par des caracteres arbitraires: méthode qui rend néceſſairement les nombres de ces caracteres trop étendus pour que la mémoire humaine les puiſſe conſerver, qui rend l'art de l'écriture d'une application étonnante, enſorte qu'il n'y a qu'un petit nombre de grands hommes dans la nation qui puiſſe y être habiles, & qui jette une confuſion infinie dans tout ce

Leur littérature.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

qu'on lit, & dans tout ce qui eſt écrit. La liaiſon entre ces caracteres, & les mots qu'ils repréſentent ne peut être exprimée dans les livres; on eſt donc obligé de s'en rapporter à une tradition orale, & l'on peut juger combien cela occaſionne d'incertitudes dans les ſujets un peu compliqués, puiſqu'en général les rapports faits de bouche ſouffrent toujours quelque altération quand ils paſſent ſeulement par deux ou trois perſonnes différentes. On doit conclure de cette remarque que leur hiſtoire & la deſcription de leurs inventions des ſiecles paſſés doit fréquemment devenir inintelligible, & par conſéquent que la ſcience & l'antiquité ſi vantées de cette nation, peuvent être regardées en beaucoup d'occaſions comme très douteuſes & très obſcures.

Leur morale.

Les Miſſionnaires ſont obligés de convenir de la vérité de tout ce que nous diſons au ſujet des Chinois; mais ils prétendent que ſi cette nation eſt beaucoup au-deſſous des Européens par la ſcience, elle leur donne l'exemple par la morale & par la juſtice qu'elle enſeigne & qu'elle pratique Si l'on en jugeoit par les exem-

ples que les bons Peres rapportent, on ſeroit tenté de croire que tout l'Empire eſt uni comme une ſeule famille bien gouvernée, où il n'y a d'autre conteſtation que celle d'exercer le plus d'humanité & de bienfaiſance : mais la conduite de ces fameux moraliſtes envers M. Anſon, celle des Magiſtrats, des Marchands, & des habitants de Canton ſuffiſent pour réfuter les fictions avancées par les Miſſionnaires. A l'égard de leur morale théorétique, ſi nous en jugeons auſſi par les fragments que nous en trouvons dans les livres des mêmes Miſſionaires, nous trouverons qu'elle ne tend qu'a recommander un attachement ſervile à quelques points de fort peu d'importance, au lieu d'établir ſur des principes conformes à la raiſon & à l'équité le jugement qu'on doit porter des actions humaines, & les regles que les hommes doivent ſuivre en général les uns à l'égard des autres. Ce n'eſt pas auſſi ſur la droiture & ſur la bienfaiſance que les Chinois ſe fondent pour croire que leur morale l'emporte ſur celle de leurs voiſins, mais ſur l'égalité affectée de leur conduite, & ſur

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

leur attention continuelle à ne jamais marquer ni paſſion, ni violence. Cependant on ne peut douter que l'hypocriſie & la fraude ne ſoient ſouvent auſſi pernicieuſes pour l'intérêt général des hommes, que l'impétuoſité d'un caractere véhément, puiſque celui-ci quelque imprudent qu'il puiſſe paroître, n'a rien qui répugne à la ſincérité, ni à la bienfaiſance. Peut-être que ſi l'on examinoit à fond cette queſtion, on trouveroit que le calme & la patience, dont les Chinois font tant de cas, & qui diſtingue leur nation de toutes les autres, eſt réellement la cauſe des défauts intolérables qu'on y remarque. Ceux qui ont bien examiné la nature humaine, ont reconnu qu'il eſt très difficile de plier les paſſions violentes ſans augmenter en même temps la force de celles que produit l'amour-propre, enſorte que la timidité, la diſſimulation & la friponnerie du Chinois peuvent être attribuées en grande partie à la réſerve & à la décence extérieure qu'on remarque dans tous les ſujets de ce vaſte Empire.

Retour de M. Anſon en Angleterre. An. 1744.

Il eſt temps de revenir au Centu-

ANSON. Ch. XVIII. An. 1744.

rion que nous avons laiſſé prêt à partir pour l'Angleterre. Nous avons dit qu'il mit à la voile de Macao le 26 de Décembre. Il gagna promptement le détroit de la ſonde, puiſqu'il y jetta l'ancre le 14 de Janvier 1744. Il y demeura à faire du bois & de l'eau juſqu'au 19, partit enſuite pour le Cap de Bonne-eſpérance, & mouilla dans la baye de la Table le 22 de Mars. Cet établiſſement Hollandois eſt le mieux pourvu de tous ceux qu'on connoît dans le monde pour le rafraîchiſſement des matelots après de longs voyages. Le chef d'Eſcadre y reſta juſques vers le milieu d'Avril, enchanté de l'aſpect agréable du pays, de la ſalubrité de l'air, & de toutes les commodités qu'il y trouva. Pendant qu'il y demeura il engagea quarante hommes de renfort; & le 14 d'Avril il ſe remit en mer après s'être ſuffiſamment muni d'eau & de proviſions. Le 30 du même mois, le Centurion vit l'Iſle de Sainte Hélène, mais ſans y toucher. Le 21 de Juin il arraiſonna un vaiſſeau Anglois chargé pour Philadelphie, & apprit pour la premiere fois que ſa nation étoit en guerre avec la

ANSON. Ch. XVIII. An. 1744.

France. Il y avoit alors une Eſcadre Françoiſe qui croiſoit à l'embouchure du canal, & le Centurion paſſa au travers à la faveur d'un épais brouillard. Enfin le 26 du même mois à la joye inexprimable de tous les gens d'équipage, ils jetterent l'ancre à Spithéad. Ce fut ainſi que par une ſuite des avantures les plus extraordinaires, & des malheurs les plus terribles, ils parcoururent tout le globe en trois ans & neuf mois. Tous les Anglois furent dans la joye à l'arrivée du chef d'Eſcadre : les tréſors pris par le Centurion furent tranſportés ſur un nombre de chariots ornés de banderolles eſpagnoles, par les rues de Londres, aux acclamations de toute la multitude. M. Anſon fut avec raiſon comblé d'honneurs, & les moindres matelots qui avoient partagé les dangers & les fatigues de cette glorieuſe entrepriſe, eurent non-ſeulement la gloire d'avoir contribué à humilier ſes ennemis de leur patrie, mais encore jouirent de l'avantage de s'enrichir de leur dépouilles.

Fin des expéditions de M. Anſon.

RELATION
DE L'EXPÉDITION

Entrepriſe par les Anglois, contre Carthagène, dans les Indes Occidentales,

Et du Siége qu'ils firent de cette Place en l'année 1741.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre entre l'Angleterre & l'Eſpagne : préparatifs des Anglois pour ſe rendre redoutables par mer : état de la flotte Angloiſe : elle met à la voile : Effets d'une tempête : ils prennent un bâtiment François : ils jettent l'ancre à la Dominique : ils remettent à la voile : ils attaquent cinq bâtimens François, feignant de les

avoir méconnus : cette flotte joint l'Amiral Vernon à Port-Royal : les Eſcadres combinées remettent à la voile : l'Amiral découvre le port Louis : la flotte arrive devant Carthagène : diſpoſition pour le débarquement : les Anglois s'emparent de quelques forts avancés.

Siége de Carthagène. Chap. I. An. 1739.

L'ANGLETERRE ayant déclaré la guerre à l'Eſpagne en 1739, le Gouvernement réſolut de troubler les ennemis, en attaquant leurs poſſeſſions dans les Indes Occidentales. Dans cette vue le Colonel Spotswood Gouverneur de la Virginie, forma un projet, dont il donna le plan, & en conſéquence il fut autoriſé à lever un Régiment d'Américains, compoſé de quatre bataillons, pour ſervir ſous ſes ordres contre les Eſpagnols ; mais il mourut avant d'avoir pu executer ſon projet, & ſon Régiment fut donné au Colonel Gooch, qui lui ſuccéda dans le Gouvernement de cette Colonie.

Guerre entre l'Angleterre & l'Eſpagne.

Les Lieutenants furent nommés en Angleterre, à la recommandation du Lord Cathcart, qui fut choiſi pour commander les troupes de terre deſ-

tinées à cette expédition. Il choisit pour ce service des jeunes gens de bonne famille, particulierement de la Bretagne septentrionale, qui avoient appris les éléments de l'Art Militaire en Hollande, & en d'autres services étrangers, ce qui les rendoit très propres à discipliner des Régiments de nouvelles levées. Leurs commissions furent signées de la propre main de Sa Majesté, mais les Capitaines & les Enseignes furent à la nomination des Gouverneurs des différentes Provinces où les compagnies furent levées, conformément au pouvoir dont ils furent revêtus par le Roi.

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1739.

Pendant que ces Officiers s'occuppoient à lever & à discipliner leurs compagnies dans l'Amérique Septentrionale, on levoit six Régiments de Marine en Angleterre. La plus grande partie fut tirée des Gardes à pied, & l'on en donna le commandement à des Officiers dont on connoissoit le mérite & la capacité dans les opérations militaires. Ils apporterent tous leurs soins à les rendre le plus promptement qu'il fut possible, propres au service des Indes Occidentales, où l'on étoit résolu de transporter le théâtre de la

Préparatifs des Anglois pour se rendre redoutables par mer.

Siége de Carthagène. Chap. I. An 1739.

guerre. Ce fut dans le même temps qu'on équipa, & qu'on fit mettre à la voile l'Eſcadre de M. Anſon, dont nous avons rapporté les malheurs & les ſuccès. Elle étoit particulierement deſtinée à fatiguer les Eſpagnols ſur les côtes du Chili & du Pérou, & à établir, s'il étoit poſſible, une correſpondance par l'Iſthme de Darien avec l'armée & la flotte deſtinées pour Carthagène, afin que l'une & l'autre coopéraſſent à l'avantage de la nation.

Etat de la flote Angloiſe.

Lorſque les regiments de marine furent bien diſciplinés, on les fit camper quelque temps dans l'Iſle de Wight. Enſuite on les embarqua ſur quatre-vingt bâtiments de tranſport, avec tous les uſtenciles militaires dont on pouvoit avoir beſoin dans cette expédition, & l'on mit des détachements tirés des trois anciens regiments à bord des vaiſſeaux de guerre deſtinés à agir ſous les ordres de l'Amiral Vernon pour ce ſervice : Voici quels étoient ces vaiſſeaux :

Vaiſſeaux,	*Canons*,	*Commandants*,
Le Rouſſel.	80.	Sir Chaloner-Ogle, Contre-Amiral de l'Eſcadre bleue. Capitaine Norris.

Vaiſſeaux,	*Canons,*	*Commandants,*
Le Torbay.	80.	Capitaine Gaſcoyne ; ayant à bord le Lord Cathcart, Général des troupes de terre.
Le Cumberland. . .	80.	Capitaine Stuart.
Le Boyne.	80.	Le Chef - d'Eſcadre Leſtock.
La Princeſſe Amélie .	80.	Le Chef - d'Eſcadre Hemmington.
Le Chicheſter	80.	Capitaine Robert Trevor.
Le Norfolk	80.	Capitaine Graves.
Le Shrewsbury	80.	Capitaine Townshend.
La Princeſſe Caroline	80.	Capitaine Griffin.
Le Suffolk.	70.	Capitaine Davies.
Le Buckingham. . .	70.	Capitaine Mitchel.
L'Orford.	70.	Le Lord Auguſte Fitzroi.
Le Prince Frédéric. .	70.	Le Lord Aubrey Beauclerc.
Le Prince d'Orange .	70.	Capitaine Osborne.
Le Lion	60.	Capitaine Cotteril.
Le Weymouth. . . .	60.	Capitaine Knowles.
Le Superbe	60.	Capitaine Harvey.
Le Montague. . . .	60.	Capitaine Chalmers.
Le Deptford	60.	Capitaine Moſtyn.
Le Jerſey	60.	Capitaine Lawrence.
L'Auguſte	60.	Capitaine Denniſon.
Le Dunkerque . . .	60.	Capitaine Cooper.
Le Rippon	60.	Capitaine Joliff.
Le York	60.	Capitaine Coates.
Le Litchfield. . . .	50.	Capitaine Cleaveland.
L'Ætna		*Brûlots.*
Le Firebrand		
Le Phaéton		
Le Veſuve		
La Flamme		
Le Vulcain		

Deux Galliottes à bombes, un Vaiſſeau d'hôpital, des Vaiſſeaux de munitions, &c.

Siége de Carthagène Chap. I.

An. 1739

Elle met à la voile.

Cette flotte nombreuſe mit à la voile de Sainte-Helene le dimanche 6 de Novembre 1740, avec un bon vent d'Eſt-Nord-Eſt, qui continua juſqu'au vendredi 11 de Décembre, que le temps parût orageux du côté de la proue, & la nuit il y eut un violent ouragan. Le matin du ſamedi 12 de Novembre, il ſe changea en une furieuſe tempête, qui cauſa beaucoup de dommage à pluſieurs vaiſſeaux, déchira des voiles, caſſa des mâts, & mit toute la flotte en confuſion.

Effets d'une tempête.

L'Auteur de cette relation qui étoit à bord d'un des plus gros vaiſſeaux, dit qu'il fut réveillé de grand matin, le jour dont nous parlons par le bruit effrayant des chaînes de pompes, le craquement des affuts de canon, celui des côtés & des planchers des chambres ébranlées par la violence des mouvements, par le briſement impétueux des vagues, les ſifflements horribles du vent, le bruit des manœuvres & les clameurs confuſes de ſix cents hommes qui montoient & deſcendoient entre les ponts.

Les yeux n'étoient pas plus ſatisfaits que les oreilles; auſſi-tôt qu'il fut levé il monta ſur le demi-pont,

& toute la mer ne lui préſenta que les objets les plus effrayants. De toute la flotte on ne voyoit que ſept bâtiments dont deux avoient perdu leurs mâts, & les autres couroient avec leurs grandes voiles emportées : les vagues étoient d'une hauteur étonnante, & préſentoient l'aſpect le plus affreux ; on n'entendit à bord que les cris tumultueux de l'horreur & de l'épouvante ; le vaiſſeau s'élevoit & s'abaiſſoit par des mouvements ſi rapides que les mâts paroiſſoient agités comme des rozeaux qui cédent au vent. Un tonneau plein d'eau rompit ſes cordes ſur le pont, & bleſſa ſeize hommes avant qu'on eut pu le détourner : la grande voile fut déchirée en mille pieces : on baiſſa la vergue pour en ajuſter une autre, mais un des bras ſe caſſa avec tant de violence que le coup jetta quatre hommes dans la mer ; il y en eut deux de perdus, & un cinquiéme eut le genou fracaſſé entre la vergue & le mât.

Siége de Carthagène. Chap. I. An. 1740.

Malgré la tempête le vent continuoit à être favorable ; les Anglois pourſuivirent leur cours avec la ſeule voile de Miſaine qui leur faiſoit faire aſſez de chemin. Le lundi, quoique

Ils prennent un bâtiment François.

Siége de Carthagène. Chap. I.

An. 1740.

le gros temps durât toujours avec de la pluye & de la grêle, on vit à midi quarante voiles de la flotte, & peu-à-peu les bâtiments ſe raſſemblerent. Le ſamedi 19, l'Oxford donna la chaſſe à un bâtiment qui portoit pavillon François & qui faiſoit cours à l'Eſt: il le conduiſit bientôt dans la flotte. Le lundi, le Capitaine Leſtock & le Capitaine Hemmington mirent des banderolles bleues en qualité de Chefs d'Eſcadre, & le mercredi on changea la ligne de bataille à cauſe de la perte du Cumberland qu'on n'avoit pas vu depuis la tempête du 12 de Novembre. Le lundi 28 le vent fut très fort & il tomba beaucoup de pluye, mais le lendemain le temps s'étant éclairci, les gens s'amuſerent à tirer des dauphins; ces poiſſons quand ils nagent à côté des vaiſſeaux & quand ils viennent d'être pris, brillent des couleurs les plus éclatantes, & en général ſont d'une grande beauté. Ils ſont continuellement à la pourſuite de poiſſons volants, de la groſſeur & de la forme du hareng, avec des nageoires membraneuſes qui leur ſervent à s'élever au deſſus de la ſurface de la mer, & à voler aſſez

long-temps pour échapper à l'avidité de leurs perſécuteurs.

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1740.

Le mercredi 30 le vent devint contraire, quoique dans ces latitudes il ſouffle ordinairement de l'Eſt pendant toute l'année.

Le mardi 6 de Décembre un des hommes du Chicheſter ſe jetta dans la mer & ſe noya de déſeſpoir, pour avoir ſouffert la honteuſe diſcipline du vaiſſeau, à cauſe de la vermine dont il étoit couvert. Le temps devint calme & l'air étouffant, ce qui occaſionnna des fievres ardentes parmi les gens, & en peu de jours la flotte fut couverte de malades; du reſte il n'y arriva rien de remarquable.

Ils jettent l'ancre à la Dominique.

Le vendredi 30, après s'être arrêtés pluſieurs nuits de ſuite, dans la penſée qu'on étoit près de terre: les Anglois firent voile en ſuivant les côtes de la Martinique, de la Guadeloupe & de Marigalante, Iſles poſſédées par les François, & ils jetterent l'ancre dans la baye de la Dominique qui eſt une Iſle neutre, quoique des avanturiers de la même nation ayent formé des établiſſements dans quelques parties. Le même jour, après leur arrivée dans cette Iſle l'ex-

Siége de Carthagene. Chap. I. An. 1740.

pédition fit une perte irréparable, par la mort de Charles, Lord Cathcart, Seigneur distingué par sa valeur, sa capacité & son expérience dans l'art militrire, dont le caractere étoit des plus aimables, & qui fut universellement regretté. Cette perte fut d'autant plus grande, qu'il eut pour successeur dans le commandement le Brigadier Général Wentwort, Officier qui n'avoit ni les connoissances, ni la considération, ni la fermeté suffisante pour conduire une entreprise aussi importante.

La flotte demeura sept jours à la Dominique, pour faire du bois & de l'eau: pendant ce temps on dressa à terre des tentes pour les malades, & ceux qui étoient attaqués du scorbut s'y rétablirent d'une maniere étonnante. Ils n'y eurent cependant que la jouissance de l'air de terre & de l'eau fraîche en abondance, cette Isle ne pouvant leur fournir d'autres rafraîchissements, quoique le terroir soit fertile & qu'il produise en abondance des citrons, des limons & des oranges, mais les fleurs avoient été détruites par un ouragan, & le petit nombre de planteurs qui

y habitoient avoient caché toutes leurs proviſions dans la crainte qu'elles ne fuſſent pillées par les Anglois. Siége de Carthagene. Chap. I.

Le Vendredi ſix de Janvier 1741, toute la flotte mit à la voile de la Dominique : le lendemain ils paſſerent par Monſerrat & Nevis qui ſaluerent l'Amiral de leur canon. Ces Iſles préſentent l'aſpect le plus agréable par leur verdure ainſi que par les champs fertiles qui s'étendent en plaines ſur le rivage, & s'élévent en collines dans l'intérieur du pays. An. 1740. Ils remettent à la voile. An. 1741.

Le ſamedi ils arriverent à ſaint Chriſtophe, & jetterent l'ancre dans la rade de Baſſe-terre : ils y trouverent le navire de ſa Majeſté nommé le Leoſtoff, ainſi que pluſieurs vaiſſeaux qui avoient été ſéparés des autres par les ouragans, & qui s'étoient rendus ſuivant leurs inſtructions à l'endroit indiqué pour le rendez-vous. Le lendemain l'Amiral continua ſon voyage avec un temps favorable, à la vue des Iſles agréables de Sabe, Santa-cruz, Porto-rico & Hiſpaniola, la flotte étant alors au nombre de cent-dix-huit voiles.

L'après-midi du mercredi 18, ils découvrirent cinq gros vaiſſeaux vers Ils attaquent 5 bâtiments François, & feignent de les avoir méconnus.

Siége de Carthagene Chap. I.

An. 1741.

le rivage; l'Amiral fit auſſi-tôt le ſignal pour que l'Orford, le Prince Fréderic, le Weimouth, le Dunkerque & le York leur donnaſſent la chaſſe pendant qu'ils continueroient avec la flotte à faire cours pour la Jamaïque. En conſéquence les Anglois allerent ſur les cinq bâtiments qui étoient des vaiſſeaux de guerre François : Le Lord-Auguſte Fitzroi qui commandoit l'Orford ordonna à leur Chef d'Eſcadre de mettre en mer ſa chaloupe & de venir à bord. Le Capitaine François refuſa d'obéir; l'Anglois lui tira une bordée, & ils commencerent un combat très vif. Les deux Eſcadres étant de force égale ſe battirent durant toute la nuit avec autant de courage d'un côté que de l'autre : mais le matin le commandant Anglois voyant les pavillons François déployés, arraiſonna ſon antagoniſte & feignit d'avoir pris ces bâtiments pour des Eſpagnols. Le combat ceſſa auſſi-tôt : on ſe fit des compliments réciproques, on ſe traita de part & d'autre avec les marques de la plus grande politeſſe, & l'on ſe ſépara après avoir perdu environ cent hommes de chaque côté : les Anglois

eurent entr'autres de tués le Capitaine des ſoldats de marine, gentilhomme d'un grand merite, & excellent Officier.

Siége de Carthagene Chap. I.

An. 1741.

Cependant Sir Chaloner avec le reſte de la flotte fit voile en ſuivant la côte de la Jamaïque, d'où il vint un pilote à bord, & le vendredi 20, il les conduiſit dans le port de Port-Royal où ils trouverent l'Amiral Vernon avec ſon Eſcadre : le régiment des Américains ſeptentrionaux y arriva dans le même temps & fut mis en quartier à terre.

Cette flotte joint l'Amiral Vernon à Port Royal.

Pendant qu'on ſe diſpoſoit à embarquer ce corps, & qu'on s'occupoit à munir les vaiſſeaux des rafraîchiſſements convenables, des proviſions & des autres choſes néceſſaires, il fut tenu un conſeil de guerre dans la maiſon du Gouverneur Trelawney ſituée dans la ville Eſpagnole. On y décida que toute la flotte porteroit contre le vent, & obſerveroit les mouvements de l'Eſcadre Françoiſe, commandée par le Marquis d'Antin qui étoit alors à l'ancre au port-Louis, dans l'Iſle Hiſpaniola.

Les Eſcadres combinées remettent à la voile.

En conſéquence, un corps de négres leyé par le Gouverneur ayant

Siége de Carthagene Chap. I.

été mis à bord, la flotte mit à la voile de port-Royal ſur trois diviſions, dont la premiere ſous le commandement de Sir Chaloner Ogle leva l'ancre le 2 de Février. La ſeconde, commandée par le Chef d'Eſcadre Leſtock, mit à la voile le 6, & l'Amiral Vernon avec la troiſiéme diviſion partit le 11. Le même jour les trois Eſcadres s'étant jointes, dirigerent leur cours contre le vent, & le 18 de Février les Anglois reconnurent le cap Tiberon où ils furent joints par la chaloupe le Loup qu'on avoit envoyée devant pour avoir des nouvelles. Le Capitaine Dandridge qui la commandoit, dit qu'il avoit été à la vue du port-Louis où il avoit vu dix-neuf vaiſſeaux de guerre, dont un portoit une banderolle au haut du grand mât.

An. 1741.

Sur cette information, la flotte gouverna pour l'Iſle de la Vache; elle jerta l'ancre le 23, environ à deux lieues à l'Oueſt du port-Louis, le Capitaine Laws qui commandoit la chaloupe le Spence, fut envoyé pour reconnoître ce port, & ſon rapport fut à peu près le même que celui de Dandridge.

L'Amiral Vernon découvre le Port-Louis.

Le lendemain, l'Amiral Vernon

accompagné du Général Wentworth se mit dans une barge pour sonder la profondeur de l'eau entre l'Isle de la Vache & Hispaniola : le 25, M. Wentworth alla reconnoître en personne dans la chaloupe le Spence ; mais aussi-tôt qu'il eut découvert le port-Louis, il vit clairement que tous les vaisseaux étoient des bâtiments marchands, la plûpart sans agrès, excepté une frégate de quarante canons, & que ce qu'on avoit pris pour une banderolle, étoit la corniche blanche du toit d'une maison qui se trouvoit dans l'alignement du haut, d'un grandmât. Un Officier François se présenta le 25 avec un message du Gouverneur, & l'Amiral refusa de le recevoir ; mais il envoya les Capitaines Boscawen & Knowles faire des excuses de ce refus, savoir de quelles propositions il étoit chargé, & demander la permission de faire du bois & de l'eau dans la baye. Les Capitaines rapporterent une réponse très polie, avec la nouvelle que le Marquis d'Antin avoit mis à la voile le 6 de Février, pour l'Europe, ce qui fut confirmé par l'arrivée du Capitaine Renton qui avoit croisé quelque temps dans le

Siége de arth. gene. Chap I.

An. 1741.

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1741.

navire l'Expérience, à la hauteur d'Hiſpaniola. Le 27, il fut réſolu dans un conſeil général de guerre qu'on feroit de l'eau & du bois en toute diligence dans les bayes d'Iros, Tiberon, & donna Maria, pour aller enſuite directement à Carthagène.

La flotte arrive devant Carthagene.

Pendant ſept jours qu'on y paſſa, on envoya journellement à terre des détachements du régiment Américain, & des Négres, pour couper des faſcines & des piquets: le Weymouth, l'Expérience, & la chaloupe le Spence, ſous les ordres du Capitaine Knowles furent détachés pour ſonder la baye de Punta-Canoa, environ deux lieues au deſſus du vent de Carthagène.

Diſpoſition pour le débarquement.

Le 9 de Mars, toute la flotte fut ſous voiles, au nombre de cent vingt-quatre bâtiments, & le ſoir du mercredi 15 de Mars, elle jetta l'ancre à Playa-Grande, entre la ville de Carthagène & la pointe de Canoa. Les petites frégates & les brulots eurent ordre de ſe tenir en ligne le long du rivage, comme ſi l'on eut eu beſoin de pouſſer les opérations au deſſus du vent de la ville. Cette feinte fit un tel effet ſur les ennemis, qu'ils retirerent leurs forces des endroits les

les plus éloignées, & commencerent à ſe retrancher du côté où ils ſe croyoient menacés du plus grand danger. Le Dunkerque, l'Expérience & la chaloupe le Spence furent auſſitôt envoyés ſous le vent, pour ſonder la côte de Tierra-Bomba juſqu'à Bocca-Chica qui eſt l'entrée du port où l'on avoit réſolu de commencer les opérations. Le 16 de Mars, il fut tenu un conſeil de guerre, pour régler la diſtribution du butin, conformément aux inſtructions de ſa Majeſté. Le lendemain le Général alla à bord du Lion reconnoître le rivage & les forts de Tierra Bomba, mais les vagues étoient ſi fortes que ſon grand mât tomba, & qu'il fut en grand danger de périr. On fit auſſi-tôt la diſpoſition pour le débarquement des troupes, & le matin du 20, Sir Chaloner Ogle avança avec ſa diviſion pour détruire les petits Forts de ſaint-Jago & de ſaint-Philippe qui auroient pu nuire au débarquement & empêcher la flotte de jetter l'ancre près du rivage.

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1741.

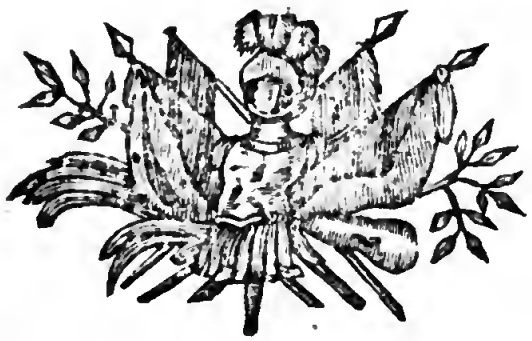
Ce ſervice fut rempli avec ſuccès par le Norfolk, Capitaine Graves, le Ruſſel, Capitaine Norris, & le

Les Anglois s'emparent de quelques forts avancés.

Siege de Carthagene. Chap. I.

An. 1741

Shrewsbury, Capitaine Townshend. Après une vive canonade, les ennemis furent forcés avant le soir d'abandonner les Forts ; mais ce succès ne fut pas sans perte : le cable du Shrewsbury ayant été coupé d'un boulet de canon, le bâtiment fut emporté avant qu'il eut pu jetter une autre ancre, & se trouvant exposé au feu de Bocca-Chica & d'une batterie de fascines, il reçut un dommage considérable dans le corps du bâtiment & dans ses manœuvres, outre la perte de soixante hommes qui furent tués ou blessés, au lieu que ses consors n'en perdirent que dix.



CHAPITRE II.

Débarquement des Anglois : on éleve les batteries : feu terrible, qui ne fait preſque aucun effet : diſpoſitions pour l'attaque de Boca-Chica : les Anglois s'en rendent maîtres : perte de trois navires Eſpagnols : ſuites des ſuccès des Anglois : deſcription de Boca-Chica : les Anglois entrent dans le port : les gens ſont à bord dans la diſette d'eau : on fait un ſecond débarquement : les Eſpagnols ſe croyent perdus : ruze infructueuſe des Eſpagnols.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Débarquement des Anglois.

TOUS les obſtacles étant ainſi levés, le Lieutenant-Colonel Cochrane débarqua le même ſoir avec les grenadiers, & prit poſſeſſion des Forts ; les galliotes à bombe commencerent à agir ſur le chateau de Boca-Chica, & le lendemain matin les grenadiers ſe formerent ſur le rivage, pour couvrir le débarquement du reſte de l'armée qui ſe fit ſans oppoſition ; mais les troupes furent obli-

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

gées de demeurer toute cette nuit ſous les armes.

Le 22, après que les négres, les outils & les tentes furent débarqués, on nétoya le terrein, on dreſſa les tentes, & l'on mit les troupes à couvert de la roſée de la nuit qui eſt très malſaine dans ces climats. On fit une tranchée dans les bois, pour couper la communication entre la ville & les Forts qui ſont à l'embouchure du port, & l'on ouvrit une autre tranchée vers celui de Bocca-Chica qu'on vouloit battre en bréche d'une batterie de faſcines, élevée ſous la direction de M. Moor, premier Ingénieur, homme très inſtruit & très expérimenté. En même-temps il fit élever une autre batterie de mortiers qui furent défendus contre le feu des ennemis, par des poinçons remplis de ſable, & le 24 ils commencerent à tirer ſur le château, conjointement avec les galiotes à bombes.

On éleve des batteries.

La grande batterie de canons ne put être achevée avec autant de diligence : les travailleurs non-ſeulement étoient harraſſés par le feu des ennemis qui tiroient avec la plus

grande vivacité, mais encore ils étoient tellement abbatus par la chaleur du climat, qu'ils ne pouvoient ſupporter la fatigue. Les Négres, ſur qui l'on croyoit pouvoir compter pour ce travail, étoient ſi épouvantés par le feu de Boca-Chica, qu'ils jettoient leur charge & prenoient la fuite à chaque coup de canon qu'ils entendoient.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Par toutes ces raiſons, l'Ingénieur repréſenta au conſeil de guerre que l'ouvrage ne pouvoit être bien fait ſi l'on n'ajoûtoit un renfort de ſeize cents hommes aux troupes déja débarquées. Il reſtoit un grand nombre de ſoldats à bord de la flotte, & le Général demanda ce ſecours, mais l'Amiral le refuſa, ſous prétexte qu'il n'étoit nullement néceſſaire.

Le 28 de Mars, lorſque le parquet de la batterie fut élevé preſque à la hauteur des embraſures, les Officiers de terre aſſemblés en conſeil de guerre, réſolurent de demander que l'Amiral les aidât à détruire une batterie de faſcines, nommée la Barradera qui étoit de l'autre côté du port, & qui leur cauſoit beaucoup de dommage en interrompant leurs travaux.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

En conſéquence de cette demande, un détachement de trois cents matelots ſoutenu par un corps des ſoldats qui demeuroient toujours ſur la flotte, furent envoyés la nuit dans des chaloupes, ſous les ordres des Capitaines Boſcawen, Watſon, Coats, Washington, de M. Murray & du Lieutenant Forêt : ils attaquerent la batterie avec le plus grand courage, repouſſerent les ennemis & encloüerent le Canon.

Le 30 on éleva un épaulement à gauche de la grande batterie de canon, pour la couvrir du feu des vaiſſeaux de guerre ennemis, qui étoient poſtés entre les forts de Boca-Chica & de Saint Joſeph, enſorte qu'ils tenoient l'entrée du port entiérement bloquée. Le même jour, on vit que les ennemis réparoient la batterie de Barradera, qui n'avoit été démolie qu'imparfaitement. Ils furent bientôt en état de renouveller leur feu, & de nuire beaucoup aux troupes Angloiſes : l'Amiral donna ordre à un vaiſſeau de ſoixante canons de tirer ſur cette batterie, mais ce fut avec très peu d'effet.

Feu terrible qui ne fait preſque aucun effet.

Le 2 d'Avril, la batterie Angloiſe

étant finie, elle commença de grand matin à tirer ſur le fort de Boca-chica (*a*) avec vingt-quatre gros canons & quarante petits mortiers, & Coëhorns, qui firent un très grand effet en tirant alternativement. Les ennemis répondirent à ce feu avec autant de vigueur, tant du château que de la batterie de faſcines du côté de Barradera & de leurs vaiſſeaux.

Siege de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

Le lendemain, le chef d'Eſcadre Leſtock, qui étoit demeuré avec ſa diviſion au-deſſus du vent de toute la flotte, arbora une grande banderolle rouge, leva l'ancre dans le navire le Boyne, & avec la Princeſſe Amelie, le Prince Frédéric, le Hamptoncourt, le Suffolk & le Tilbury, il s'avança pour cannoner les Forts de Boca-chica & Saint Joſeph, le vaiſ-

(*a*) Les ennemis ayant négligé d'éclaircir les bois dans le voiſinage de Boca-chica, l'Ingénieur Anglois profita de cette faute, pour mettre à couvert les travailleurs, employés à élever la batterie; les Eſpagnols ne pouvoient les voir; ce qui les obligeoit de diriger leur feu au hazard. Auſſitôt que la batterie fut finie, les arbres furent renverſés, & elle parut tout-à-coup (dit l'auteur Anglois) comme par un effet de quelque art magique.

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

ſeau de guerre Eſpagnol & la batterie de Baradera. Lorſque ce chef d'eſcadre paſſa devant la ligne de la flotte, tous les vaiſſeaux manœuvrerent pour lui faire honneur, on le ſalua par trois cris d'acclamations, & toute la muſique joua l'air Anglois *Britons Strike Home.* Cette Eſcadre s'étant avancée le plus près des forts qu'il fut poſſible, chaque vaiſſeau s'étant mis ſur ſes cables, on commença une canonade furieuſe, dont le lecteur peut ſe former une idée en ſe repréſentant le feu de plus de cinq cents pieces de gros canon, outre un très grand nombre de mortiers & de coëhorns, qui ne ceſſerent de tirer pendant la plus grande partie du jour. Le ſoir les vaiſſeaux Anglois ſe retirerent, après avoir ſouffert un dommage conſidérable, & le lendemain matin ils renouvellerent leur feu avec autant de vivacité que le jour précédent, mais il ne fit que très peu d'effet contre les ennemis, & aucun ſur la face du baſtion occidental, qui étoit battu en breche par la batterie de terre. Dans cette journée le Lord Aubrey Beauclerc qui commandoit le Prince Frédéric perdit la

vie, & fut généralement regretté : M. Moor, premier Ingénieur fut auſſi tué ſur la batterie de terre, ce qui fut une très grande perte pour le ſuccès de l'expédition. Le ſoir un nouveau détachement de matelots & de ſoldats, commandés par le Capitaine Watſon fut tranſporté dans des chaloupes ſur le rivage de la Barradera : ils brûlerent la batterie ſans oppoſition, ainſi qu'une chaloupe qui étoit de l'autre côté d'une langue de terre & qui fourniſſoit des munitions à cette batterie.

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

Cependant la batterie Angloiſe tira jour & nuit ſans intermiſſion, juſqu'au 5 que la breche fut jugée praticable par un Ingénieur qu'on avoit envoyé pour reconnoître. Alors on réſolut en conſeil de guerre de faire l'attaque le ſoir même : on fit auſſitôt les diſpoſitions, & on les communiqua à l'Amiral, qui pour faire une diverſion favorable convint d'envoyer ſes chaloupes bien équippées & bien armées ſous les ordres du Capitaine Knowles, contre le fort Saint Joſeph, & les vaiſſeaux Eſpagnols, pendant que les troupes de terre ſeroient occuppées à donner l'aſſaut à

Diſpoſitions pour l'attaque de Bocachica.

Siége de Carthagene. Chap II.

An. 1741.

la breche de Boca-chica. Quand on eut pris ces précautions, les troupes s'avancerent pour l'aſſaut vers cinq heures après midi. Le corps des enfants perdus fut compoſé d'un ſergent, de douze grenadiers & de trente volontaires, qui furent ſuivis de deux cents ſoixante grenadiers, commandés par le Lieutenant-Colonel Macleod. Après eux marchoit le Colonel Daniel à la tête de cinq cents hommes & de quelques petits corps, qui portoient des échelles, des haches & d'autres inſtruments, pour qu'on put en faire uſage, s'ils étoient jugés néceſſaires. Ils furent encore ſoutenus par cinq cents hommes, ſous les ordres du Lieutenant-Colonel Cochrane, & M. Blakeney, brigadier du jour, eut la direction de l'attaque.

Les Anglois s'en rendent les maîtres.

Trois bombes jettées de la batterie donnerent le ſignal pour que les troupes ſe miſſent en mouvement: on commença par tirer une volée à boulet dans la breche, ſuivie d'une autre vollée de grapes de raiſin, ce qui obligea les ſentinelles du rempart à ſe mettre à couvert & les empêcha de remarquer les troupes quand elles

ſe mirent en marche pour l'attaque. Cependant avant que les Anglois euſſent gagné le pied des remparts, ils entendirent les tambours des Eſpagnols qui battoient aux armes, le ſommet de la brêche fut garni de troupes, & les vaiſſeaux de l'ennemi ainſi que le fort Saint Joſeph commencerent à tirer à grapes de raiſin ſur les aſſaillants, mais ils ne firent que peu d'effet. Malheureuſement pour les Eſpagnols le commandant Dom-Blas étoit à bord d'un des vaiſſeaux, la garniſon fut ſaiſie d'une terreur panique, & prit la fuite avec la plus grande précipitation par une des portes, d'abord que les grenadiers eurent commencé à monter à la breche.

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

Auſſi-tôt après que les troupes Angloiſes eurent pris poſſeſſion du fort, l'Africa & le San-Carlos deux vaiſſeaux de guerre Eſpagnols furent coulés à fond par leurs ennemis. Le feu prit au Saint Philippe, bâtiment de la même nation, ſoit par les boulets rouges qui venoient de la batterie de terre, ſoit que les Eſpagnols l'euſſent mis eux-mêmes. Il brûla juſqu'à ce que la flâme eut gagné la Sainte-Bar-

Perte de trois navires Eſpagnols.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Suite des succès des Anglois.

be, & alors il ſauta en l'air avec une exploſion furieuſe.

Pendant tous ces événements, les chaloupes armées de la flotte, commandées par le Capitaine Knowles, s'avancerent à force de rames du côté de la Barradera, les ſoldats & les matelots deſcendirent, & eſſayerent de ſurprendre le fort Saint Joſeph; mais ayant été découverts ils ſe trouverent tellement expoſés à l'artillerie de ce fort, qu'ils furent obligés de ſe retirer ſous le couvert des buiſſons juſqu'à ce qu'il eut été évacué par les ennemis, qui jugerent impoſſible de conſerver ce poſte après la priſe de Boca-chica. En même-temps l'Amiral avoit donné ordre à ſon détachement de l'attaquer avec les chaloupes, mais les Anglois y entrerent ſans trouver aucune oppoſition. Ils borderent enſuite le Galicia, commandé par Dom-Blas, où ils trouverent deux Officiers & ſoixante hommes, qui n'avoient pas eu le temps de s'échapper : Enfin ils démolirent une forte barre qui traverſoit l'entrée du port, & dont une des extrêmités avoit déja été coupée par un déta-

chement de troupes de terre que commandoit un Ingénieur, nommé M. Blane, & le Lieutenant Bennet, qui avoit entré le premier dans la breche. Ainſi les Anglois ſe trouverent les maîtres de tous les forts & de toutes les défenſes du port de Boca-chica, en quoi les ennemis mettoient leur principale confiance. Il eſt vrai que les ſuccès de cette après-midi & de cette ſoirée furent étonnants, relativement à la ſituation de l'entrée du port & à la maniere dont il étoit fortifié.

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

Cet endroit eſt nommé Boca-chica, ou petite bouche, parce que le canal en eſt très étroit, & qu'il eſt diſpoſé de façon par rapport au rivage, que le vent aliſé, qui vient toujours de l'Eſt, ne peut jamais être aſſez favorable pour y faire entrer de force une Eſcadre de vaiſſeaux de guerre. A l'un des côtés de cet étroit canal, près du rivage, les Eſpagnols ont élevé le fort de Boca-Chica, qui eſt un quarré régulier, avec quatre baſtions montés de quatre-vingt-quatre pieces de gros canon, outre un mortier très grand, & pluſieurs coëhorns. De l'autre côté eſt le fort

Deſcription de Boca-chica.

Siége de Carthagene. Chap. An. 1741.

Saint-Joſeph, dans une petite iſle ; ſéparée du continent de la Barradera par une gorge étroite. Ce fort étoit monté de trente-ſix canons, dont la plus grande partie étoient au niveau de l'eau : entre ces deux forts, on avoit conſtruit une barre très forte, compoſée de cables, de chaînes & de poulies, qui occupoit toute l'entrée du port, & au-dedans étoient quatre vaiſſeaux de guerre, montés chacun de ſoixante & quatre pieces de canon, qui étoient amarrés en ligne pour défendre le paſſage. Outre ces fortifications, il y avoit la batterie de faſcines dont nous avons déja parlé ſur le rivage de Barradera : elle incommoda beaucoup les Anglois dans leurs approches, ainſi que les petits forts de Saint-Philippe & de Saint Jago, mais les vaiſſeaux les démolirent avant que leurs troupes deſcendiſſent.

Immédiatement après la réduction de Boca-chica, on prit des meſures pour rembarquer les troupes, l'artillerie & les munitions. Le Chef d'Eſcadre Leſtock fut chargé de demeurer avec ſa diviſion à l'entrée du port, & le reſte de la flotte entra dans le

port extérieur, auſſi-tôt que le canal eut été nétoyé des débris des vaiſſeaux qu'on y avoit coulés à fond.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Le vendredi 7, le Griffin & l'Orford eurent ordre de s'avancer, & de prendre poſte à l'entrée du port intérieur, nommé Surgidero : le Weymouth & la Chaloupe le Corſaire furent détachés de l'autre côté du port, pour démolir deux petites batteries de chaque côté du Paſſo-Cavallos ou paſſage des chevaux, petite crique par où les proviſions étoient portées dans la Lagune, d'où elles paſſoient dans la ville. Ce ſervice fut rempli ſans aucune oppoſition, ſous les ordres du Capitaine Knowles, qui en même-temps prit quelques ourques & quelques barques, dont on fit un grand uſage pour fournir la flotte d'eau, qu'elles alloient prendre à un quai voiſin d'une excellente ſource.

Les Anglois entrent dans le port.

Cette fontaine fut une découverte très favorable aux gens de la flotte, qui juſqu'alors avoient été reduits à une très petite quantité d'eau, puiſqu'on n'en donnoit qu'une pinte & demie à chaque homme par jour. Rien n'eſt plus néceſſaire que l'eau, ſur-

Les gens ſont à bord dans la diſette d'eau.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

tout dans un climat où le fluide animal s'évapore avec tant de force, qu'il en auroit fallu autant de doubles pots, nommés en Angleterre gallons, pour réparer la diſſipation de vingt-quatre heures, chez des hommes que le ſoleil mettoit continuellement en ſueur, par l'ardeur de ſes rayons perpendiculaires, & qui n'étoient nourris que de bœuf gâté, de porc rance, & de pain fourmillant de vers. Cette réſerve ne venoit certainement pas de diſette, car outre tous les tonneaux qu'on avoit remplis d'eau fraîche à Hiſpaniola, il n'étoit pas reſté un ſeul poinçon vuide, un ſeul baril à mettre du bœuf ou du porc qui n'eut été employé à cet uſage : mais dans pluſieurs bâtiments on avoit eu ſi peu de ſoin à nétoyer ces vaſes, que l'eau s'y étoit corrompue & avoit pris une odeur abominable ; ce qui obligeoit les hommes à ſe tenir le nez d'une main pendant que de l'autre ils portoient le pot à la bouche.

Si l'on avoit jetté alors tous ces poinçons de mauvaiſe eau en mer, il eſt évident qu'on auroit pu les remplir aiſément par un moyen qu'on

pratique ſouvent, & que les troupes de terre mirent alors en uſage : c'eſt d'enfoncer des baquets percés ſur le rivage, où ils ſont bien-tôt remplis d'une eau potable qui ſe filtre d'elle-même à travers le ſable.

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

A l'égard de la portion de brandevin donnée à chaque homme, l'Amiral par un grand effet de ſa ſagacité naturelle, ordonna de la mêler avec une portion d'eau, ſans qu'elle fut adoucie ni corrigée; ce qui formoit une boiſſon ſi déſagréable qu'aucun homme ne la pouvoit avaller ſans le plus grand dégoût.

Le 10, il fut réſolu dans un conſeil de guerre général, tenu à bord du vaiſſeau Amiral, de débarquer les ſoldats, l'artillerie & les munitions dans un endroit nommé la Quinta, du côté de terre de Carthagène, au-dedans du ſurgidero, ou embouchure intérieure de l'ancrage qui étoit défendu d'un côté par un Château nommé Caſtel-grande, & de l'autre par un petit fort, nommé Manzanillo, entre leſquels les ennemis avoient coulé à fond ſept Gallions & deux gros vaiſſeaux de guerre, pour embaraſſer le canal : en même-temps on

On fait un ſecond débarquement.

Siége de Carthagene Chap. II.

An. 1741.

convint que l'armée de terre seroit renforcée par des détachements des regiments demeurés à bord des vaisseaux de guerre.

L'objet de ce second débarquement étoit de couper toute communication entre la ville & la campagne, & d'assieger le fort Lazare, situé sur le sommet d'une hauteur qui commande la ville de Carthagène: on ne doutoit pas aussi que l'Amiral ne coopérât avec l'armée de terre, en envoyant quelques-uns de ses plus gros vaisseaux pour battre la ville.

Les Espagnols se croyent perdus.

Le Capitaine Knowles eut ordre de disposer ses canons pour battre Castel-Grande, qui fut abandonné, ainsi que le fort du côté opposé; il prit immédiatement possession du château, où il y avoit soixante & quatre piéces de canon, & il en fut nommé Gouverneur. Pendant tous ces mouvements M. Renton, Capitaine de l'Expérience, alla reconnoître le canal où les gallions & les vaisseaux de guerre avoient été coulés à fond: il trouva que l'arriere du Conquerant étoit demeuré à flot, ce qui donna le moyen de faire retourner ce bâtiment, & d'ouvrir un passage dans le

Surgidero pour deux galliotes à bombes. Elles furent couvertes par deux autres vaiſſeaux, chacun de 20 canons & commencerent à agir contre la ville, mais on les avoit amarées à une trop grande diſtance pour qu'elles puſſent faire beaucoup d'effet. Cependant quelques-unes des bombes trouverent leur place, & mirent le feu à pluſieurs maiſons, ce qui parut jetter les ennemis dans une eſpece de déſeſpoir; ils brûlerent eux-mêmes un vaiſſeau de guerre François, qui étoit à l'ancre près des murs de la ville; quoiqu'ils ne puſſent croire que ce bâtiment fut en danger d'être pris des Anglois, à moins qu'ils ne jugeaſſent que la ville étoit prête de tomber entre leurs mains.

Siège de Carthagene, Chap. II.

An. 1741.

L'Amiral ayant jetté l'ancre avec ſon Eſcadre près de Caſtel-Grande, on ne perdit pas de temps pour faire le ſecond débarquement à la Quinta: les bâtiments de tranſport avec les troupes, les munitions & l'artillerie mirent à la voile de Boca-chica pour entrer dans le port: on fit les diſpoſitions pour la deſcente le matin du 16. Le Weymouth, la chaloupe le Cor-

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

faire, & deux ou trois brulots qui avoient paſſé par le canal, ayant eu ordre de tirer à grapes de raiſin toute la nuit précédente, pour nétoyer les bois & le rivage voiſins de l'endroit où l'on vouloit débarquer.

Le 16 d'Avril la premiere diviſion desſoldats, montant à quatorze cents hommes, commandés par le Brigadier Blakeney, ſe rendirent au rendez-vous ſous le bord du Weymouth. A cinq heures du matin, le Colonel Grant, à la tête des grenadiers, deſcendit ſans oppoſition : il fut ſuivi par le reſte, & tous ſe formerent en ordre de bataille, pour marcher contre les ennemis. Ils furent joints par deux cents Américains, pour ſervir de pionniers, par les négres, & par un parti de mulâtres, avec huit piéces de campagne. Ils commencerent à s'avancer dans le bois, & ayant atteint la tête du défilé, après avoir eu un homme tué par le feu d'un parti, ils apperçurent les Eſpagnols, au nombre de ſept cents, rangés ſur le rivage, de façon qu'ils couvroient le chemin qui conduit à la ville. Ils faiſoient une bonne contenance, & paroiſſoient déterminés à diſputer le ter-

rein, d'où le Général donna ordre aux grenadiers de les déloger : mais comme ils étoient obligés de passer par un défilé étroit bordé à gauche pas des lagunes, & à droite par un épais hallier, on envoya un parti de soldats Américains dans le dernier, pour tomber sur l'arriere-garde de quelques petits partis qu'on avoit placés dans les buissons, afin qu'ils battissent en flanc les Anglois à mesure qu'ils avanceroient.

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

Les grenadiers marcherent avec beaucoup d'ardeur & fort peu de perte, malgré les deux feux de l'ennemi : le pelotton du front fit sa décharge à la distance d'une demi portée de fusil, fit demi tour à droit & à gauche pour reprendre la queue, & laisser à ceux qui les suivoient la liberté d'avancer. Les Espagnols sur ce mouvement crurent que tout le corps se débandoit, & marquerent leur joie par de grands cris ; mais ils furent bientôt convaincus du contraire par l'activité du feu des autres pelottons. Eux-mêmes tournerent le dos, & prirent la fuite dans la plus grande confusion vers la ville ; on ne crut pas devoir les poursuivre, parce qu'on

Ruze infructueuse des Espagnols.

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

jugea que ce parti n'avoit été envoyé que pour attirer les Anglois dans une embuſcade, ou à la portée du canon de la place & du fort San-Lazaro.

Quand on eut poſté les gardes néceſſaires, & que les troupes eurent été miſes à couvert au moyen de quelques maiſons & huttes qui joignoient la Quinta, on envoya un parti prendre poſſeſſion d'un couvent ſitué ſur le ſommet d'une hauteur, nommée la Popa, où l'on fit quelques priſonniers & qu'on laiſſa à la garde d'un Officier. Le lendemain le Général, accompagné du Brigadier Guiſe, alla de cet endroit reconnoître la ville, & il fut diſcuté dans un conſeil de guerre ſi l'on attaqueroit ou ſi l'on n'attaqueroit pas le fort la nuit ſuivante, avant que les ennemis euſſent eu le temps de finir ſur la hauteur quelques ouvrages auxquels ils travailloient avec la plus grande diligence : mais cette entrepriſe fut differée, parce qu'on n'avoit pas encore débarqué les munitions néceſſaires des vaiſſeaux d'ordonnance. Cependant le même ſoir, on débarqua cinq pieces de canon avec de la poudre & des boulets ; un nombre d'Américains

étant auſſi deſcendus avec les outils néceſſaires, ils commencerent à nétoyer le terrein pour former un camp, quoique les Européens ſouffriſſent exceſſivement de la chaleur, ce qui retarda beaucoup le travail.

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

CHAPITRE III.

Les troupes de terre demandent à être ſoutenues par les vaiſſeaux : mauvaiſe conduite de l'Amiral Vernon : méſintelligence entre les Officiers de terre & ceux de mer : vigoureuſe défenſe des Eſpagnols : les maladies ſe mettent parmi les Anglois : foibleſſes du Commandant des troupes de terre : mauvais ſuccès d'une attaque mal concertée : les Anglois ſont répouſſés : miſere exceſſive des malades & des bleſſés : elle eſt la ſuite funeſte de la diſcorde entre les chefs : entêtement de l'Amiral : On ſe diſpoſe à rembarquer les troupes : épreuve imprudente de l'Amiral : les Anglois levent le ſiége : Ils remettent à la voile.

Siége de Carthagene. Ch. III. An. 1741.

LE 18 d'Avril, le conſeil de guerre s'étant raſſemblé, on examina le rapport fait par le premier Ingénieur, & l'on prit en conſidération tout ce qu'on avoit appris des déſerteurs. Les membres furent unanimement d'avis qu'avant

Les troupes de terre demandent à être ſoutenues par les vaiſſeaux.

qu'avant d'attaquer le Fort il étoit néceſſaire d'élever une batterie, & l'Ingénieur eut ordre de mettre ſon plan devant le conſeil avec la plus grande diligence. Cette réſolution fut auſſi-tôt communiquée à l'Amiral, & l'on y joignit le ſentiment des membres, portant que le ſuccès de l'entrepriſe ſeroit beaucoup facilité ſi l'Amiral donnoit ordre aux galiotes à bombes de tirer ſur le Fort San-Lazaro qui pourroit auſſi être battu par un des gros vaiſſeaux de guerre qui étoient actuellement dans l'inaction.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

L'Amiral traita avec le plus grand mépris le projet d'élever une batterie, & dit qu'on n'avoit nullement beſoin de canon pour ſe rendre maître d'un Fort d'auſſi peu de défenſe, qui ſeroit certainement abandonné auſſi-tôt que les Anglois paroîtroient y vouloir donner l'aſſaut. A l'égard des galiotes à bombes & du projet de battre San-Lazaro, il ne fit aucune réponſe poſitive.

Mauvaiſe conduite de l'Amiral Vernon.

Quelque fâcheuſe que ſoit une vérité, nous ne pouvons la paſſer ſous ſilence : il s'éleva entre les Officiers de terre & de mer une jalouſie auſſi

Méſintelligence entre les officiers de terre & ceux de mer.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

baſſe que ridicule & pernicieuſe; qui dura pendant tout le cours de cette expédition. Les Chefs de l'un & de l'autre côté, ſoit par foibleſſe, ſoit par méchanceté, ſaiſiſſoient toutes les occaſions de ſe traverſer réciproquement, & de marquer le mépris qu'ils faiſoient les uns des autres, dans le temps où la vie de tant de braves ſujets, l'intérêt & l'honneur de leur patrie auroient demandé qu'ils euſſent agi avec autant de zéle que d'unanimité. Au lieu de conférer les uns avec les autres, & de coopérer à leurs opérations mutuelles, avec vigueur & avec cordialité, ils commencerent à tenir des conſeils ſéparés, dreſſerent d'injurieuſes remontrances & s'envoyerent de part & d'autre des meſſages propres à irriter de plus en plus les eſprits; & pendant que chacun s'attachoit uniquement à ne point s'expoſer à être cité dans la cour martiale, tous paroiſſoient contents des fautes ou des négligences qu'ils remarquoient les uns dans les autres. Le corps des marins & celui des Officiers de terre ſembloient attendre avec une maligne joie que l'expédition manquât, dans l'eſpéran-

ce où chacun étoit de voir que ſon antagoniſte en ſeroit noté d'infamie. D'un côté l'Amiral étoit un homme d'une intelligence très bornée, plein de préjugés, d'une arrogance inſupportable, & qui ſe laiſſoit entraîner par l'impétuoſité de ſes paſſions; de l'autre, le Général, quoiqu'il eut quelques bonnes qualités, manquoit totalement d'expérience, de conſidération & de fermeté.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

Les Eſpagnols jugeant par la vigueur avec laquelle on avoit pouſſé les premieres opérations, qu'ils ne pouvoient être trop attentifs à faire les préparatifs néceſſaires pour bien recevoir un ennemi qui leur paroiſſoit ſi entreprenant, employerent tous leurs efforts, & donnerent toute leur attention à augmenter les défenſes de San-Lazaro, en montant un nombre prodigieux de pieces de canon ſur les remparts, & en faiſant de nouveaux ouvrages ſur la hauteur pour retarder les opérations du ſiége. En même-temps ils firent avancer quelques pièces d'artillerie, pour battre les gardes avancées des Anglois & leur quartier général; mais elles ne firent que très peu d'effet.

Vigoureuſe défenſe des Eſpagnols.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

Les maladies ſe mettent parmi les Anglois.

La ſaiſon pluvieuſe commença alors avec tant de violence, qu'il étoit à peine praticable de tenir la campagne : depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil on étoit inondé d'un déluge continuel, & pendant la nuit les éclairs faiſoient une lumiere ſi brillante & ſi peu interrompue, qu'on pouvoit lire aiſément dans les plus petites impreſſions. De tels changements dans l'atmoſphère ſont toujours accompagnés de maladies épidémiques, & tant d'hommes en furent attaqués, qu'il en reſtoit à peine un nombre ſuffiſant pour monter les gardes dans le camp ; à plus forte raiſon en manquoit-il pour couper le bois & pour élever une batterie avec laquelle on put attaquer en forme le Fort de San-Lazaro.

Sur cet état fâcheux, il fut réſolu dans le conſeil de guerre de faire une entrepriſe pour ſurprendre ce Fort, & l'on prépara auſſi-tôt les échelles & tous les autres inſtruments néceſſaires. Cette réſolution paroît avoir été le réſultat d'un rapport de quelques Ingénieurs qui avoient été reconnoître la place, & qui aſſurerent que le rempart n'étoit pas élevé ni

garanti par aucun foſſé, mais qu'il y avoit un chemin large d'une petite pente douce qui conduiſoit à la hauteur, & une porte de bois ſur la gauche qu'on pouvoit forcer ſans beaucoup de difficulté. Quoique ce rapport ſoutenu par celui du déſerteur qui s'offroit à ſervir de guide, put être de quelque poids auprès du Général, il paroît qu'il fut particuliérement excité à expoſer la vie de tant de braves Anglois dans une entrepriſe auſſi téméraire, uniquement pour céder aux importunités de l'Amiral qui le preſſoit par des meſſages réitérés & par des lettres piquantes de former une attaque qui, diſoit-il, ne pouvoit manquer de réuſſir. Il eſt vraiſemblable qu'en cette occaſion M. Wentworth craignit s'il ſe refuſoit à cette entrepriſe qu'on n'alléguât & peut-être qu'on ne fut perſuadé en Angleterre que la ville auroit été réduite s'il l'avoit tentée.

Siege de Carthagene. Chap III. An. 1741.

Au lieu de ſacrifier ſes propres connoiſſances & tant de bons ſoldats à d'auſſi foibles conſidérations, le Général auroit dû ſe conduire par les lumieres de ſon propre jugement, & dire de ſon côté que pour mettre

Foibleſſes du Commandant des troupes de terre.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

l'armée de terre en état d'agir avec quelque eſpérance de ſuccès, il falloit que l'Amiral attaquât la ville avec ſes gros vaiſſeaux qui demeuroient dans l'inaction, quoique les hommes ne demandaſſent que cette occaſion de ſignaler leur courage. On répandit alors artificieuſement le bruit qu'il n'y avoit pas ſuffiſamment d'eau pour que les vaiſſeaux puſſent approcher d'aſſez près & battre en bréche, & l'on ajoûta que l'Amiral méritoit des louanges de ne pas expoſer les navires de Sa Majeſté dans cette incertitude. Il eſt évident au contraire par les atteſtations des meilleurs pilotes, & par les profondeurs des différents endroits du port marqués dans une carte authentique; qu'on auroit pu amarrer en ligne quatre ou cinq vaiſſeaux de quatre-vingt canons près des murs de Carthagène; & ſi l'on avoit fait cette démarche, il eſt probable que la ville ſe ſeroit rendue auſſi-tôt, puiſque les habitants n'avoient pas d'autre attente & qu'ils avoient envoyé dans l'intérieur du pays leurs femmes & leurs enfants avec leurs effets les plus précieux. A l'égard de ce qu'on diſoit que M.

Vernon ne devoit pas riſquer les navires de Sa Majeſté dans l'incertitude, il ſuffit d'obſerver que cette maxime ſouvent adoptée par d'autres Commandants, eſt très mal fondée ſur des précautions auſſi mal entendues : que les vaiſſeaux de Sa Majeſté ſont deſtinés à faire le ſervice, & qu'ils n'agiroient preſque jamais s'ils ne s'engageoient avec quelque incertitude ; mais il eſt temps de revenir aux troupes de terre.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

Quand on eut fait les diſpoſitions pour l'attaque de San-Lazaro, & qu'on eut préparé tout ce qui étoit néceſſaire, le 19 d'Avril, les troupes deſtinées pour ce ſervice eurent ordre de monter la parade à deux heures du matin ſur le rivage : elles s'y formerent, s'avancerent vers le Fort, & un peu avant le point du jour elles commencerent à monter la hauteur, les grenadiers étant commandés par le Colonel Grant, quoique le brigadier Guiſe fut chargé du commandement de toute l'attaque. La diviſion qui avoit ordre de ſuivre le chemin acceſſible à la droite du Fort, fut conduite dans les ténébres vers le centre par une erreur

Mauvais ſuccès d'une attaque mal concertée.

Siege de Carthagene. Chap III. An. 1741.

du guide, où elle trouva la montagne très rude & le chemin rompu. Malgré ces obſtacles, un nombre de ſoldats gagnerent le ſommet & ſe jetterent dans les retranchements des ennemis où la plus grande partie furent tués, faute d'être ſoutenus immédiatement par les autres pelottons qui ne pouvoient avancer que lentement à cauſe de l'inégalité du terrein. Le Colonel Grant monta à la gauche avec le plus grand courage, mais il reçut une bleſſure mortelle avant qu'on eut pu retirer aucun avantage de ſon ſuccès: en même-temps le guide fut tué, & il périt beaucoup des aſſaillants, en ſorte que l'Officier à qui paſſoit le commandement ne fit plus aucuns progrès, mais il demeura ſur le penchant du côteau expoſé à un feu très vif tant de la ville que du château, qui fit périr beaucoup de troupes.

Les échelles, les ſacs de laine, ni les grenades ne purent être d'aucun uſage en cette occaſion: les Américains qui les portoient à l'arriére-garde voyant que les troupes tomboient par pelottons, refuſerent d'avancer avec leur charge; mais quoi-

qu'ils ne vouluſſent pas marcher comme pionniers, un grand nombre d'entr'eux prirent les fuſils qu'ils trouverent dans la campagne, ſe mêlerent avec les troupes, & ſe conduiſirent avec la plus grande bravoure.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

On doit auſſi remarquer pour l'honneur de l'armée en général que tous les Officiers & tous les ſoldats ſe comporterent avec le courage, l'ardeur & la perſévérance la plus étonnante dans cette malheureuſe circonſtance, quoique le plus grand nombre n'euſſent jamais vu d'ennemi en face avant cette périlleuſe conjoncture.

Auſſi-tôt que le jour eut mis le Général en état de connoître la poſition de ſes troupes, il envoya dire au Brigadier Guiſe que s'il pouvoit aller en avant, il ſeroit ſoutenu par un corps de cinq cents hommes qui eurent ordre de s'avancer auſſi-tôt : mais les ſoldats étoient totalement découragés, & le nombre des ennemis augmentoit à chaque inſtant par les renforts de troupes fraîches qui venoient de la ville, & qui égaloient, ſi elles ne ſurpaſſoient, celui des aſ-

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

saillants qu'ils attendoient ſur la hauteur ſans s'ébranler.

Les Anglois ſont répouſſés.

On jugea alors qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de la retraite, & elle fut ſoutenue par les cinq cents hommes qui étoient à l'arriere-garde ; mais ce ne fut qu'après une perte de deux cents hommes tués du côté des Anglois, & de quatre cents bleſſés dont la plus grande partie ne purent jamais ſe rétablir. Il y en eut ſeize de pris par les Eſpagnols qui les traiterent avec beaucoup d'humanité, & qui firent les plus grands éloges de la valeur des aſſiégeants. On convint d'une ſuſpenſion d'armes de quelques heures, pour enterrer les morts ; enſuite on éleva un parapet devant la garde avancée pour mettre les hommes à couvert, & l'on élargit les travaux pour y placer deux mortiers qui commencerent à tirer deux jours après avec beaucoup d'effet ſur San-Lazaro.

Miſere exceſſive des malades & des bleſſés.

Les malades & les bleſſés furent mis le lendemain ſur les bâtiments de tranſport & ſur les vaiſſeaux qu'on nomme d'hôpital où ils tomberent

dans un état de langueur, faute des secours & des soins nécessaires. On les laissa manquer de chirurgiens, de gardes, de cuisiniers & de provisions: ils furent mis entre les ponts dans de petits navires où ils ne pouvoient se tenir debout, roulant pour ainsi dire dans l'ordure; des milliers de vers s'engendroient dans leurs plaies qui n'avoient d'autre pansement que celui qu'ils se faisoient eux-mêmes, en les lavant avec leur portion d'eau-de-vie. On n'entendoit que des gémissements, des lamentations & les cris du désespoir de ceux qui appelloient la mort, pour être délivrés de tant de miseres. L'horreur de leur situation étoit encore augmentée aux yeux de ceux qui avoient assez de force pour regarder autour d'eux, par la vue insupportable des corps dépouillés de leurs malheureux compatriotes qui flottoient dans le port où ils servoient de nourriture aux Sharks & aux Corbeaux qui les déchiroient en piéces, & dont l'infection servoit à étendre la mortalité qui se répandoit dans toutes les troupes.

Siége de Carthagene. Chap. III. An 1741.

Ce tableau doit faire frémir tous ceux qui ont quelque sentiment d'hu-

Elle est la suite funeste de la discorde entre les chefs

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

manité, particuliérement ſi l'on conſidére que dans le même temps où tant de braves gens imploroient en vain du ſecours, & périſſoient faute d'aſſiſtance; il y avoit ſur chaque vaiſſeau de guerre deux chirurgiens de relais à pouvoir leur envoyer, & que beaucoup de jeunes gens du même état ſollicitoient inutilement leurs Capitaines, pour avoir la permiſſion d'aller ſoulager les malades & les bleſſés. On connoiſſoit les beſoins de ces infortunés, on avoit tous les remédes qu'il étoit facile de leur adminiſtrer; mais la diſcorde entre les chefs étoit montée, dit l'Auteur Anglois, à une haine ſi diabolique, que d'un côté on préféroit de voir ainſi périr des hommes, plutôt que de demander du ſecours à l'autre, & que ces derniers ne vouloient point en offrir ſans être requis, quoiqu'ils euſſent pu ſauver la vie à un grand nombre de leurs compatriotes, ſi l'on ne ſe fut arrêté à ces vaines formalités.

Entêtement de l'Amiral.

Si l'Amiral, quand les troupes s'étoient miſes en mouvement pour l'attaque du Fort San-Lazaro, avoit envoyé quelques vaiſſeaux contre la ville, pour faire une diverſion en

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

leur faveur ; l'attention des ennemis auroit été partagée ainſi que leur feu, en ſorte que les troupes de terre, ni les vaiſſeaux de guerre n'auroient pas ſouffert un grand dommage, & il eſt probable que la ville ſe ſeroit rendue à diſcrétion ; ſans faire même cette diverſion, ſi les ſoldats avoient été joints par un corps de gens de mer quand ils avoient marché à l'aſſaut, l'entrepriſe auroit peut-être réuſſi. Pendant que les troupes, par des décharges régulieres auroient nétoyé le parapet d'ennemis, les matelots accoutumés à grimper & à border dans les bâtiments, auroient appliqué les échelles, ſeroient montés ſur les murs, auroient forcé la porte & donné entrée aux ſoldats.

Les maladies augmentant leurs ravages entre les troupes, & l'Amiral refuſant de faire débarquer un renfort, pour réparer la perte que l'armée avoit ſoufferte, il fut réſolu dans un conſeil de guerre de lui demander qu'il donnât des ordres pour rembarquer le canon, puiſque ſon ſilence ſur la demande qu'on lui faiſoit d'un renfort paroiſſoit équivalent à un refus.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

On ſe diſpoſe a rembarquer les troupes.

Après quelques meſſages remplis d'aigreur entre les Chefs à ce ſujet, les Officiers de terre demanderent un conſeil général de guerre, & il fut tenu le 25 d'Avril, à bord du vaiſſeau Amiral. Quand on eut pris en conſidération l'état de l'armée & la ſituation des affaires, on convint que les troupes étant conſidérablement diminuées, affoiblies & fatiguées, & que les proviſions d'eau étant preſque totalement épuiſées; le ſiége d'une place auſſi forte que Carthagène ne pouvoit être entrepris avec quelque apparence de ſuccès, ce qui fit décider que l'artillerie & les troupes feroient rembarquées avec la plus grande diligence.

On fit auſſi-tôt toutes les diſpoſitions pour la retraite, & le lendemain les canons, les équipages & les gros bagages furent mis à bord. Cependant le Capitaine Knowles commença à jetter des bombes contre le Fort San-Lazaro, de deux petits mortiers placés dans une batterie qu'il avoit élevée ſous le couvert de ſon vaiſſeau, avec beaucoup de jugement, à la diſtance de treize cents toiſes du château. Il ne put être arrêté

par les remontrances de M. Lewis, Colonel d'artillerie, qui lui repréſenta inutilement que c'étoit le plus grand éloignement où put porter un mortier quand la chambre ſeroit entiérement remplie de poudre, ce qu'on ne pratiquoit jamais. Le Capitaine perſuadé qu'il étoit lui-même un très habile Ingénieur, & plein de confiance en ſa propre capacité, envoya de cette batterie un grand nombre de bombes qui n'eurent d'autre effet que celui d'amuſer la vue des ennemis.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

Le 27 d'Avril, le Gallicia, l'un des vaiſſeaux de guerre Eſpagnols pris à Bocca-Chica ayant été par les ordres de l'Amiral équippé pour une batterie flottante, montée ſeulement de ſeize canons, on le fit manœuvrer par des détachements de marine, ſous le commandement du Capitaine Hoare. Ce bâtiment fut toué dans le port avant le jour & amarré à quelque diſtance de la ville qu'il commença à battre avec beaucoup de vivacité & aſſez de ſuccès. Après qu'il fut demeuré plus de cinq heures expoſé à tout le feu de Carthagène & du Fort San-Lazaro, le Capitaine eut or-

Epreuve imprudente de l'Amiral.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

dre de couper les cables & de le laiſſer dériver ſuivant le mouvement de la briſe ; mais ayant touché la terre dans un bas-fond, on deſcendit les hommes & les munitions dans des chaloupes, & l'on mit le feu au vaiſſeau par ordre de l'Amiral.

Les Anglois levent le ſiége.

Cette épreuve ſinguliere d'envoyer une batterie de ſeize canons contre tout le feu de Carthagène, parut avoir été imaginée par M. Vernon, pour faire voir qu'il étoit impraticable d'attaquer cette ville ſeulement avec des vaiſſeaux ; mais à ſon deſhonneur elle eut un effet totalement différent. Si ce ſeul bâtiment avec une ſi foible artillerie put ſoutenir le feu pendant cinq heures, que n'auroit-on pas dû attendre de cinq ou ſix gros vaiſſeaux de guerre bien amarrés en ligne, qui auroient tiré continuellement contre les murs de la ville? Si les partiſans de l'Amiral prétendent ſoutenir qu'il n'y avoit pas d'eau ſuffiſamment pour de tels vaiſſeaux, on peut les renvoyer aux cartes des profondeurs du port, aux galions qui ſe tiennent dans un baſſin près des murs de la ville, à la précaution que les Eſpagnols avoient priſe depuis peu d'élever une

batterie de quarante piéces de canon, pour la défenſe de la place du côté du port, dépenſe très peu néceſſaire, ſi l'eau avoit eu trop peu de profondeur pour que les vaiſſeaux approchaſſent ; enfin à l'exemple de M. de Pointis qui entr'autres gros vaiſſeaux fit avancer le Sceptre de quatre-vingt-quatre canons, pour battre la place, ce qui la força de ſe rendre. Le même jour que le Gallicia tira ſur la ville, on abattit les tentes à ſept heures du matin ; à huit heures, les troupes commencerent à marcher, & s'embarquerent ſur trois diviſions, dans les chaloupes préparées pour les recevoir. Le Général en perſonne conduiſit l'arrière-garde, & voyant qu'il étoit reſté ſur le terrein cinq tentes qui appartenoient aux Américains, avec quelques uſtenciles, il ordonna à un Sergent de garde ſoutenu de quelques matelots commandés par le Lieutenant Forrez, de les apporter, en ſorte qu'on ne laiſſa rien qui put ſervir de trophée aux ennemis, leſquels ne firent aucun mouvement pour troubler les Anglois dans leur retraite.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

Les maladies augmentoient de jour

Ils remettent à la voile.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

en jour parmi les troupes: (a) elles s'étendirent auſſi ſur les matelots dont il périt un grand nombre, & tous en général tomberent dans le plus grand découragement. Pour prévenir la ruine totale de l'armée & de la flotte, on fit tous les préparatifs néceſſaires, afin qu'elle quittât ſans délai ce climat pernicieux. On démantela, & l'on fit ſauter tous les Forts Eſpagnols que les Anglois avoient pris: la flotte ſe munit d'eau

(a) Les maladies qui ſe répandirent alors parmi les Anglois, étoient des fiévres bilieuſes, accompagnées d'une ſi horrible putréfaction des fluides, que la peau après avoir commencé par devenir jaune, prenoit une couleur de ſuie dans le progrès de la maladie, & qu'on mouroit ordinairement en trois jours dans de violentes évacuations haut & bas. Rien n'étoit plus efficace pour prévenir ou arrêter cette putréfaction que de faire uſage de beaucoup d'eau douce, de proviſions fraîches, & d'une grande quantité de végétaux acides, tels que des citrons, des limons, des oranges, des ananas & d'autres fruits naturels aux Indes Occidentales. Tous ces ſecours manquerent aux Anglois, quoique l'armée & la flotte euſſent pu en être abondamment fournies, ſi l'on avoit employé quelques-uns des bâtiments de tranſport qui demeurerent dans l'inaction, à apporter des tortues, des beſtiaux vivants, & des fruits des Iſles voiſines.

& de bois pour le voyage, regagna Bocca-Chica, & remit à la voile pour la Jamaïque.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

Ce fut ainſi que ſe termina par des pertes & par le deshonneur, la mémorable expédition de Carthagène, entrepriſe avec un armement ſi formidable que s'il avoit été bien conduit, non-ſeulement il auroit pu ruiner les établiſſements Eſpagnols en Amérique, mais réduire même toutes les Indes Occidentales ſous la domination de la Grande-Bretagne. Tel eſt au moins le ſentiment de l'Auteur Anglois dont nous copions les expreſſions quelqu'outrées qu'elles puiſſent être ; cependant l'exemple des infortunes de l'Amiral Anſon & de pluſieurs autres expéditions également infructueuſes auroit dû le rendre plus circonſpect à porter ſon jugement.

VOYAGE
DE M. ELLIS,

Pour découvrir au Nord-Oüeſt un paſſage qui pût conduire dans la mer du Sud.

CHAPITRE PREMIER.

Encouragements accordés pour la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt: on équippe deux vaiſſeaux: M. Ellis eſt nommé Agent des intéreſſés: inſtructions données aux Capitaines: le Dobbs eſt en danger de périr par le feu: les Anglois gagnent le détroit d'Hudſon: commerce qu'ils font avec les Eskimaux: deſcription de ces peuples: leurs habillements: ce qu'on appelle yeux de neige: de leurs Canots: les Anglois arrivent à l'Iſle de Marbre: deſcription de cette Iſle: ils entrent dans la riviere de Haies.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

Encouragements accordés pour la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt.

DEPUIS très long-temps on a regardé la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt comme un objet d'une ſi grande importance pour la Grande-Bretagne, qu'on a fait diverſes expéditions dans la vue d'exécuter un projet auſſi utile. Les malheurs tombés ſur le Capitaine James & ſur ſes gens, tels que nous les avons rapportés dans le tome cinquiéme de cet ouvrage affecterent tellement la nation, que pendant plus de trente ans on ne forma aucune entrepriſe de ce côté, & quelques tentatives qu'on fit depuis ne furent pas ſuivies d'un plus heureux ſuccès. Cependant il s'éleva une diſpute entre le Chevalier Arthur-Dobbs & le Capitaine Midleton au ſujet d'un voyage que le dernier avoit fait en ſuivant les mêmes vues, ce qui donna lieu à pluſieurs généreux Anglois animés d'un eſprit patriotique à ouvrir une ſouſcription pour une nouvelle entrepriſe. Ils raſſemblerent une ſomme de dix mille livres ſterling, & le gouvernement conſentit à envoyer les entrepreneurs, en promettant une récompenſe de vingt-mille ſi la découverte pouvoit être faite.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

On équippa pour cette expédition le Dobbs, galere de cent quatre-vingt tonneaux, commandée par M. William Moor, & la Californie de cent cinquante tonneaux, aux ordres de M. François Smith. On les munit d'une quantité ſuffiſante de proviſions, de munitions de guerre & d'équipages de Marine ; on donna de très gros gages à tous ceux qui s'y engagerent, & pour qu'il ne manquât rien de tout ce qui pouvoit ſervir d'encouragement, on promit en cas de ſuccès une récompenſe de cinq cents livres ſterling à chacun des Capitaines, deux cents livres aux Contre-maitres, & à chaque Officier une ſomme proportionnée au rang qu'il tenoit dans l'armement.

On équipe deux vaiſſeaux.

M. Ellis eſt nommé Agent des intéreſſés.

Dans le temps où cette expédition fut réſolue, j'étois (dit M. Ellis) en Italie, & à mon retour en Angleterre je n'en eus aucune connoiſſance juſqu'à Hertford où je l'appris par haſard. Le chagrin que je fis paroître de ne pas en avoir été inſtruit, & l'ardent deſir que je marquai d'avoir occaſion de concourir à une entrepriſe auſſi glorieuſe parvinrent à la connoiſſance de quelques-uns des

principaux intéreſſés. Ils me manderent, & l'on convint que je ferois le voyage en qualité d'agent du Committé, ſans être ſous le commandement d'aucun Officier à bord. Je fus chargé de deſſiner exactement tous les pays dont on feroit la découverte, de marquer les ſondes, d'examiner la ſalûre de la mer, d'obſerver les variations du compas, & de faire des collections des métaux, des mineraux & de toutes les autres eſpéces de curioſités naturelles. Je m'engageai dans cette expédition avec tant d'ardeur, qu'en dix-huit heures toutes mes affaires furent réglées, & que je m'embarquai à Graveſande.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

Entre les inſtructions données par le Committé, il fut expreſſément recommandé de ne donner aucun chagrin aux Naturels, & de n'en point emmener de force : mais que ſi quelques-uns conſentoient volontairement à venir en laiſſant des gens de l'équipage dans le pays, on les amenât en Angleterre : qu'on laiſſât à ceux qui demeureroient des bagatelles pour en faire préſent aux gens du pays, & pour gagner leur eſtime; & qu'on leur donnât auſſi des grai-

Inſtructions données aux Capitaines.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

nes de légumes & d'arbriſſeaux qui ne ſe trouveroient pas dans l'endroit où on les laiſſeroit ; ainſi que du papier, des plumes & de l'encre, pour faire des obſervations ſur tout ce qu'ils pourroient remarquer.

Le Dobbs eſt en danger de périr par le feu.

Les vaiſſeaux mirent à la voile de Graveſande le 31 de Mai 1746, ſuivirent la côte orientale de l'Angleterre, & paſſerent entre les Iſles qui ſont au Nord de l'Ecoſſe. Ils n'eurent que les variétés ordinaires du vent & du temps juſqu'à la nuit du 2 de Juillet, qu'il s'alluma un feu terrible dans la chambre de poupe du Dobbs ; l'incendie fit en peu de temps de ſi grands progrès qu'il gagnoit la ſainte-Barbe, ſituée directement au-deſſous, & où il y avoit trente ou quarante barils de poudre, avec des chandelles, des liqueurs ſpiritueuſes, des mêches & d'autres matieres combuſtibles. On ne peut exprimer la conſternation & la confuſion qui ſe répandit dans tout l'équipage, chacun attendant que le moment actuel ou celui qui alloit ſuivre, ſeroit le dernier de ſa vie. On entendit en cette occaſion toute la variété de l'éloquence marine ; des cris, des prieres, des malédictions,

malédictions, des imprécations, toutes proférées en même-temps ; mais ce bruit n'empêchoit pas qu'on ne ſongeât aux meſures qu'il falloit prendre pour ſauver le vaiſſeau & nos propres vies. On jettoit de l'eau avec la plus grande profuſion ; & ceux qui avoient conſervé leur raiſon, employoient tous les moyens poſſibles. Pour les gens d'équipage en général, la crainte leur ſuggéroit une multitude d'expédients qu'ils commençoient à exécuter, & qu'ils abandonnoient l'inſtant d'après, tant ils étoient diſtraits par la crainte & par le déſeſpoir. Quelques-uns voulurent mettre en mer les chaloupes, & l'on en coupa auſſi-tôt les liens, mais perſonne n'eut la patience néceſſaire pour les deſcendre : d'autres crierent qu'il falloit mettre plus de voiles pour gagner la Californie qui étoit à une grande diſtance devant nous, afin que ſi quelqu'un pouvoit ſauver ſa vie quand le vaiſſeau ſauteroit, il lui reſtât l'eſpérance de gagner le rivage. Quelque chimérique que put être cette idée, on appareilla ſur le champ les voiles de hune qu'on ne put enlever qu'avec beaucoup de difficultés.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

Au milieu de tout ce tumulte, celui qui étoit au gouvernail faiſant tout à coup réflexion que le feu & la poudre étoient directement au-deſſous de lui, abandonna à l'inſtant le ſoin dont il étoit chargé, & l'imagination ne peut ſe repréſenter rien de plus affreux que ce que nous vîmes & entendîmes alors. Le vaiſſeau portoit au plus près; les voiles faiſoient des roulements ſemblables à ceux du tonnerre : il revira de lui-même & courut devant le vent, faiſant des roulis continuels, pendant que tout l'équipage attendoit dans une eſpéce d'agonie l'étincelle qui termineroit toutes les craintes & toutes les inquiétudes ; enfin par le plus grand bonheur, le feu fut éteint, à la joie inexprimable de tous ceux qui étoient à bord.

Ils gagnent le détroit d'Hudſon.

Le 8, nous tombâmes dans une grande quantité de glaces minces, & quelque temps après nous paſſâmes au milieu de bois flottants dont nous trouvâmes un nombre étonnant de groſſes piéces. Le 17, nous rencontrâmes ces montagnes de glace qu'on trouve toujours près du détroit d'Hudſon, & nous en vîmes d'une ſi prodigieuſe hauteur, que je ſuis certain

de ne pas exagérer en assurant qu'il y en a de quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur. Le 19 de Juillet, nous gagnâmes les Isles de la Résolution, à l'embouchure du détroit : par un heureux effet du hazard le brouillard s'éclaircit tout-à-coup, ce qui nous empêcha de donner sur les rochers où notre bâtiment auroit été sûrement brisé en piéces.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

Il vint de ces Isles trois grands canots & vingt-six petits remplis d'Eskimaux, qui nous aborderent pour trafiquer avec nous : ils nous apporterent des nerfs ou filets de baleines, & des peaux de veaux marins, en échange desquels nous leur donnâmes des haches, des scies, des perçoirs & d'autres instruments. Nous fimes par ce trafic un profit considérable, & ils en furent de leur côté si contents, que les hommes & les femmes se dépouilloient presque nuds, afin de nous vendre leurs habillements pour des couteaux & des morceaux de fer.

Commerce qu'ils font avec les Eskimaux.

Les Eskimaux tirent leur nom d'un mot Indien auquel on a donné une terminaison Françoise, & qui signifie mangeurs de viande crue. C'est aussi la seule nation connue qui

Description de ces peuples.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

mange les animaux abſolument cruds, & comme les Eskimaux ont de la barbe, en quoi ils different des autres Indiens, on a lieu de croire que ces peuples ſont les mêmes que les Groenlandois. Ils ſont de moyenne taille, robuſtes & naturellement gras: ils ont la tête large, le viſage rond, plein & baſanné, les yeux noirs, petits & étincellants, le nez plat, les lévres épaiſſes, les cheveux noirs & déliés, les épaules larges, & les membres bien proportionnés, mais les pieds exceſſivement petits. Ils paroiſſent gais & ſpirituels, mais ſubtils, ruſés & trompeurs, grands flatteurs & très enclins à voler les étrangers: ils deviennent hardis quand on les encourage, mais enſuite ils s'effrayent aiſément. Ils ſont fort attachés à leurs uſages; quelques-uns qui avoient été faits priſonniers par les Indiens méridionaux quand ils ne faiſoient preſque que ſortir de l'enfance, avoient été conduits aux factories où pendant pluſieurs années ils avoient marqué beaucoup de regret d'être abſents de leur pays natal. Un d'entr'eux qu'on avoit accoutumé aux nourritures Angloiſes, ſe trouva pré-

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

ſent quand un Anglois coupoit un veau marin d'où il couloit beaucoup d'huile. Il en lécha tout ce qu'il en put prendre avec ſa main, & s'écria ah que ne ſuis-je dans ma chere patrie où je pourrois me raſſaſier de ce mets!

Leurs habillements.

Les habillements des hommes ſont de peau de veaux marins & quelquefois de peaux d'oiſeaux de terre & de mer couſues enſemble : chacun de ces habits a un capuchon comme celui d'un capucin : ils ſont fermés par-devant depuis l'eſtomach comme une chemiſe, & ne leur deſcendent qu'au milieu des cuiſſes. Leurs culottes ſont fermées par-devant, & ſe ſerrent comme une bourſe avec une corde qu'ils nouent autour de leur ceinture. Ils ont pluſieurs paires de bottes & de ſocques qu'ils portent les unes par deſſus les autres, pour ſe garantir du froid & de l'humidité. La différence entre les habits des hommes & ceux des femmes, eſt que les derniers ont par-derrière à leur jacquette une eſpéce de bande qui leur tombe juſqu'aux talons; leurs chaperons ſont auſſi plus larges & plus ouverts aux épaules, parce qu'ils leur ſervent à porter leurs enfants ſur leur dos.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

Leurs bottes ſont de même beaucoup plus larges & ordinairement attachées avec des filets de baleines : elles y mettent leurs enfants quand elles ne peuvent les tenir dans leurs bras, & elles les y laiſſent juſqu'à ce qu'elles puiſſent les reprendre. Quelques-unes, mais en petit nombre, portent des chemiſes de pluſieurs veſſies de veaux marins, couſues enſemble, preſque de la même forme que les chemiſes des Européens. En général leurs habits ſont couſus très proprement, ce qu'ils font avec des aiguilles d'ivoire, & au lieu de fil, ils ſe ſervent de nerfs de daims ou de cerfs fendus très fins. Ils font paroître aſſez de goût en les ornant de peaux rayées de diverſes couleurs, couſues comme des bordures, ils mettent auſſi des manchettes & des tours de cols par-deſſus leurs habits ; ce qui leur donne un air de propreté & de décence.

Ce qu'on appelle yeux de neige.

Leurs yeux de neige, comme ils les appellent avec raiſon, ſont deux morceaux de bois ou d'ivoire de forme égale, proprement faits, dont ils ſe couvrent les organes de la vue, & qu'ils attachent derière la tête. Il y a à chacun deux fentes de la longueur de l'œil, mais étroites, par leſquelles

ils voyent très distinctement. Cette invention les préserve de l'aveuglement de neige, maladie très grave & douloureuse, qui est occasionnée par l'éclat de la lumiere que reflechit la neige, dont la glace est couverte, particulierement pendant le printemps. Ces instruments augmentent considérablement la force de la vue, & leur deviennent si habituels que quand ils veulent regarder quelque objet éloigné, ils s'en servent pour le mieux voir, comme nous ferions de nos téleſcopes.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

De leurs canots.

On trouve le même esprit d'invention dans ceux dont ils font usage pour la pêche & pour la chasse aux oiseaux. Leurs dards & leurs harpons sont très bien faits, ainsi que leurs arcs & leurs flêches. Ils sont aussi très adroits à la conduite de leurs canots, dont la construction est très propre à leurs usages, d'un port commode, & d'un mouvement très léger. Le corps du bâtiment est de bois, ou d'os de poisson entierement couvert de peau de veau marin, excepté un trou au milieu où ils pratiquent une espece d'anneau de même matiere que le canot, & qui sert à empêcher

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

l'eau d'y entrer. Cet anneau contient ſeulement la place d'un homme qui y eſt aſſis, avec les pieds en dedans du canot, & ſouvent il attache la peau qui environne l'anneau autour de ſon corps, de façon que l'eau ne peut entrer dedans. Ils frottent les coutures avec une eſpèce de glu ou de poix faite d'huile de veau marin. Ils portent dans ces canots tout ce qui leur eſt néceſſaire, comme leurs inſtruments pour tuer les baleines, les chevaux marins, les licornes de mer, les veaux marins, & les autres uſtenciles propres à la pêche. Ils ont auſſi des frondes & des pierres dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe & qu'ils lancent à une grande diſtance. Leurs harpons ſont garnis à la tête & à la pointe de dents de chevaux marins. Ils en enfoncent l'extrêmité ſupérieure dans le corps des baleines ou des autres gros animaux quand ils ont deja été frappés, pour les achever plus promptement : la partie inférieure ſert à percer le poiſſon & lui faire entrer dans le corps une pointe barbue garnie de fer, qui y demeure, au lieu que l'autre partie du harpon en ſort facilement. A

cette pointe eſt attachée une corde de peau de veau marin, avec une peau enflée du même animal, ce qui ſert de bouée pour montrer où eſt la baleine, qui prend la fuite, & ſe fatigue exceſſivement en nageant. Auſſi-tôt qu'elle eſt morte ils la conduiſent à terre avec leurs canots & en coupent la graiſſe, qui leur ſert à manger & à brûler dans leurs lampes pendant l'hiver.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

Outre ces canots qui ſont en pointe à chaque bout, d'environ vingt pieds de long, de deux pieds de large, & qui ne ſervent que pour les hommes, ils ont des barques beaucoup plus grandes, qui ſont découvertes & conduites à la rame par des femmes; quoiqu'elles ſoient de la même matiere que les autres, elles contiennent cependant plus de vingt perſonnes.

Les Anglois arrivent à l'iſle de Mars

Le 28, la glace étant très épaiſſe autour de nous, nous amarrâmes notre bâtiment à la plus groſſe piéce que nous pûmes trouver, avec des ancres & des cordes garnies pour la glace: l'équipage de la Californie, & la gallere le Dobbs dans laquelle j'étois remplirent les tonneaux vuides de l'eau fraîche, tirée des eſpeces de puits qu'on trouve ordinairement

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

dans ces glaçons. Deux jours après, les glaces s'étant ouvertes, nous laiſſerent un paſſage facile, nous en traverſames une grande quantité, & nous arrivâmes à l'Iſle de Marbre, d'où l'on envoya les grandes chaloupes de chaque vaiſſeau, commandées par les premiers contre-maîtres, avec leſquelles j'allai, pour obſerver tout ce qui pouvoit être relatif aux marées, & tout ce qui pouvoit donner quelques lumieres pour la découverte du paſſage. Nous remarquâmes pluſieurs grandes ouvertures à l'Oueſt de cette Iſle, & nous trouvâmes que le flot de la marée venoit du Nord-Eſt où couroit la côte. Nous revînmes faire notre rapport le 27 d'Août ; on tint un conſeil, & il fut réſolu de remettre à l'été ſuivant à faire de nouvelles tentatives pour les découvertes. On décida auſſi de s'arrêter au port Nelſon, qu'on jugea préférable à tout autre endroit de la Baye d'Hudſon, parce que ce port eſt le premier débarraſſé des glaces, & qu'on y trouve beaucoup de bois, de venaiſon & de gibier.

Deſcription de cette Iſle.

Le centre de l'Iſle de Marbre eſt à la latitude Septentrionale de 62 de-

grés 55 minutes, & à 92 degrés de longitude en comptant de Londres. Elle eſt ſituée près de la côte Orientale de la Baye d'Hudſon, à l'entrée de la partie nommé le Welcome : la plus grande longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt de ſix lieues & elle a deux ou trois milles de largeur. Cette Iſle eſt élevée dans la partie Occidentale, & baſſe dans la partie Orientale. Le terrein n'eſt qu'un rocher continuel d'une eſpèce de marbre blanc très dur, & coupé en quelques endroits par des veines de pierres diverſement colorées, noires, bleues & vertes. Les ſommets des hauteurs ſont très rompus & fort aigus ; il ſemble que ce ſoit une multitude de rochers confus entaſſés les uns ſur les autres, & au-deſſous on trouve de profondes cavernes, d'où il ſort un grand bruit ſemblable au roulement des vagues agitées. Par la nature des eaux qui tombent des crevaſſes, il paroît que ces rochers contiennent des mines de cuivre & d'autres métaux, d'autant qu'en quelques endroits ces eaux ſont vertes & ont un goût de verd de gris, en d'autres elles ſont parfaitement rouges, & en général

M. ELLIS. Chap. 1. An. 1746.

M. ELLIS. Chap. I An. 1746.

elles teignent des mêmes couleurs les pierres ſur leſquelles elles paſſent. Dans les vallées, on trouve une couche mince de gazon, & quelques herbes courtes, avec pluſieurs étangs d'eau douce, où l'on voit des cignes & des canards, & un très petit nombre de daims aux environs. Il n'y a qu'un ſeul port qui eſt dans la partie Méridionale de l'Iſle; l'entrée en eſt étroite & pleine de bas fonds, mais l'intérieur eſt aſſez grand pour contenir cent vaiſſeaux.

Ils entrent dans la riviere de Haies.

Dans notre paſſage de cette Iſle au port de Nelſon, nous eûmes un temps orageux, accompagné de neiges, de pluie & d'épais brouillards. Nous arrivâmes le 25 d'Août à la vue de la riviere de même nom, que les bas fonds rendent très dangereuſe: le lendemain, voyant le temps très beau & moderé, on envoya les chaloupes de chaque vaiſſeau pour ſonder, & pour planter un drapeau, afin de marquer qu'il falloit paſſer ſur les bas fonds à l'embouchure de la branche Méridionale, autrement nommée riviere de Haies. La Californie jetta l'ancre ſans accident, mais le Dobbs toucha ſur le ſable,

& ſi le vent eut ſoufflé avec violence, ce bâtiment auroit été perdu ſans reſſource. Le Gouverneur pour la compagnie de la Baye d'Hudſon eut la cruauté en cette occaſion d'augmenter notre infortune, & il envoya une chaloupe avec des gens couper le ſignal, qui étoit l'unique marque pour nous conduire à un lieu de ſureté, ſi nous avions le bonheur de remettre notre bâtiment à flot. Nous y réuſſimes le lendemain, & nous allâmes jetter l'ancre près de la Californie.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

Comme notre deſſein étoit de paſſer l'hyver au port Nelſon, on envoya les chaloupes de chaque vaiſſeau examiner cette riviere qui eſt la plus conſidérable de toute la baye d'Hudſon. Elle eſt navigable dans une grande étendue de ſon cours, & communique avec les grands lacs qui ſont derrière le Canada ; en ſorte qu'on pourroit faire un commerce très avantageux par cette riviere, pourvû qu'on fondât des établiſſements à trente lieues de ſon embouchure où le climat eſt très tempéré. Cette riviere eſt ſituée à 57 dégrés 30 minutes de latitude : elle a environ deux lieues de largeur à ſon embou-

M. Ellis. Chap. I. An. 1746.

chure, avec un très bon canal de près d'un mille de large. Les rivages ſont bas & couverts de grands bois, particuliérement de ſapins, de peupliers, de bouleaux, de larix & de ſaules. On y trouve une grande quantité de Cerfs, de Liévres, de Lapins, d'Oyes, de Canards, de Cignes, de Perdrix, de Phaiſans, de Pluviers & beaucoup d'autres oiſeaux dans la ſaiſon qui leur eſt propre, avec une grande abondance de poiſſons de diverſes eſpéces. Tous ces avantages ne purent engager les Capitaines à repaſſer les bas-fonds & à expoſer les vaiſſeaux à quelque danger, en prenant le vrai canal. Nous remontâmes trois milles dans la riviere de Haies, nous déchargeâmes quelques-uns de nos équipages pour alléger les bâtiments, & nous nous amarrâmes dans une anſe-ſûre, à cinq milles au-deſſus du Fort d'York.

CHAPITRE II.

Les Anglois font des huttes pour paſſer l'hiver : Habitation des Officiers : habits que les Anglois mirent pour l'hiver : neiges très dangereuſes : uſage des chiens dans ce pays : on ajoute une chaloupe pour les découvertes : Deſcription de celui ou les Anglois hivernerent : Mineraux qu'il produit : phænomenes qu'on y remarque : effets d'un froid exceſſif : les animaux y deviennent blancs en hiver : effet de la gelée ſur les liqueurs : deſcription des habitants : leurs habitations : leur nourriture : poiſſons de cette riviere : coutume barbare de faire mourir les vieillards : leur religion : leur peu de prévoyance : brutalité d'un Gouverneur Anglois.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Les Anglois font des huttes pour paſſer l'hiver.

APRÈS nous être ainſi fixés, nous tournâmes toutes nos penſées aux meſures que nous devions prendre pour notre conſervation. Nous ſavions que la rigueur du froid ne nous permettroit pas de demeurer à bord

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

de nos vaiſſeaux, & quelques-uns de nos gens furent employés à couper du bois de chauffage & d'autre bois propre à nous conſtruire des logements dont je crois qu'on prit le modéle ſur les naturels du pays. On les fit avec des arbres d'environ ſeize pieds de long, qu'on éleva très ſerrés les uns près des autres, c'eſt-à-dire qu'au ſommet ces piéces de bois ſe réuniſſoient toutes, & qu'elles s'écartoient au pied à peu près comme font les toîts des maiſons dans nos campagnes. Les intervalles furent remplis de mouſſe, on fit par deſſus un enduit de terre glaiſe, & le tout forma des huttes très chaudes. On tint les portes baſſes & petites, on fit une place au milieu de chaque hutte, pour ſervir de foyer, & on laiſſa un trou au-deſſus pour évaporer la fumée.

Le plus grand ouvrage étoit de bâtir une cabane pour les Officiers, & nous fîmes choix d'un endroit dont la ſituation étoit auſſi commode qu'agréable, ſur une éminence entourée d'arbres. La principale riviere étoit environ à un demi mille du côté du Nord-Oueſt, à la même diſtance

étoit l'anſe où nous avions amarré nos vaiſſeaux ; environ ſoixante-quinze toiſes, devant notre front étoit un grand baſſin nommé la Crique du Caſtor, qui à la vue paroiſſoit comme un beau canal, & nous étions à l'abri des vents de Nord & de Nord-Eſt, par des bois épais & fort élevés. M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Habitation des Officiers.

Quand on eut fait choix du terrein, je dreſſai pour notre habitation un plan qui fut approuvé. La maiſon étoit marquée de vingt-huit pieds de long & de dix-huit de large : elle ne devoit avoir qu'un étage avec des chambres baſſes de ſix pieds de hauteur, & les piéces au-deſſus, de ſept. Le Capitaine, & quelques-uns des principaux Officiers devoient loger dans le haut & les autres dans le bas, ainſi que les ſubalternes & les domeſtiques. La porte devoit être au milieu du front, de cinq pieds de hauteur & de trois de large, avec quatre petites fenêtres au-deſſus de l'eſcalier, & le poële devoit être placé au centre, pour que la chaleur fut également partagée. Tout étant ainſi projetté, chacun mit la main à l'ouvrage : on abattit & l'on équarrit les bois,

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

on ſcia les planches, & l'on commença les murs en plaçant chaque piéce l'une à côté de l'autre, avec de la mouſſe entre deux.

Habits que mirent les Anglois pour l'hiver.

Le temps étoit devenu exceſſivement froid ; la riviere de Haies étoit glacée très profondément, & nous commençâmes à pouvoir juger de ce que nous aurions à ſouffrir en hivernant dans la baye d'Hudſon. Le 13 de Novembre il ne nous fut pas poſſible d'empêcher notre encre de geler au-près du feu : le lendemain toutes nos bouteilles de bierre ne furent plus remplies que d'un glaçon ſolide, quoiqu'elles fuſſent enveloppées d'étoupes, & que nous les tinſſions près d'un grand feu. Le 17, le froid devint inſupportable au dehors ; les matelots furent diſtribués dans les huttes qu'on avoit placées dans les bois, les Capitaines, les Officiers & les gens de leur ſuite furent logés dans la nouvelle maiſon. On la baptiſa ſuivant l'uſage de la mer, & elle fut nommée maiſon de Montagu, en l'honneur du Duc de même nom qui étoit un des ſouſcripteurs pour cette expédition.

Vers le même temps nous mîmes

nos habits d'hiver compoſés d'une robe de peau de caſtor qui nous deſcendoit juſqu'aux talons, avec deux veſtes deſſous, des bonnets & des mitaines ou gants fourés de la même peau, & le deſſus de flanelle ; par deſſus nos bas de laine nous mîmes des bottines à l'indienne, faites de gros drap ou de cuir, qui nous montoient juſqu'au milieu des cuiſſes, avec des ſouliers de peau de Mooſe (*a*) ou de peau d'Elan, dans leſquels nous portions deux ou trois paires de ſocques ou chauſſons de blanquette ou d'autre étoffe groſſiere. Enfin, pour completter notre ajuſtement, nous avions des ſouliers à neige, d'environ cinq pieds de long & de dix-huit pouces de large, pour ne point enfoncer en marchant. Ce ſont les Indiens qui ont appris aux Anglois à ſe ſervir de ces habillements ; ils ſont excellents pour la commodité & pour le pays, puiſqu'avec cet équipage nous fûmes en état de ſoutenir la plus grande rigueur du froid durant l'hiver que nous y paſſâmes.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Nous employâmes toute notre in-

(*a*) Eſpèce de daim ou de cerf plus gros que ceux d'Europe.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

duſtrie à former des piéges pour prendre des lapins, & à tirer des perdrix qui étoient en ſi grand nombre, qu'un bon chaſſeur en pouvoit tuer ſoixante ou quatre-vingt en une journée. On prend les animaux dont on recherche les fourrures, dans des trapes de différentes ſortes, ou dans des filets, & c'eſt ainſi qu'on ſe rend ordinairement maître des Caſtors. Les naturels en étendent & font ſécher la peau au ſoleil, & ils en mangent la chair qui eſt graſſe & délicieuſe.

Neiges très dangereuſes.

La gelée fut très rude pendant tout le mois de Novembre; quand le vent venoit de l'Oueſt ou du Sud-Eſt, le froid étoit très ſupportable, mais quand il ſe trouvoit au Nord-Oueſt ou au Nord-Eſt, il devenoit exceſſivement piquant, & il étoit ſouvent accompagné d'une eſpéce de neige fine comme des grains de ſable, que le vent chaſſoit en nuages de chaque plaine. Il étoit alors très-dangereux de ſe trouver ſur la riviere ou dans quelqu'endroit plat que ce fut, parce que ces nuées de neige ſont ordinairement ſi épaiſſes qu'on a peine à diſtinguer à dix toiſes de diſtance, & qu'on ne découvre plus aucun ſentier,

Quelques Anglois ſe trouverent ainſi égarés dans le plus grand danger de mourir de froid, étant demeurés pluſieurs heures ſur la glace de la riviere, environ à un mille de l'habitation, ſans pouvoir retrouver leur chemin. M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Le plus grand froid ne duroit ordinairement que quatre ou cinq jours de chaque mois, ce qui arrivoit particuliérement dans le temps de la nouvelle & de la pleine lune qui influe beaucoup en ce pays ſur la température de l'air. Dans les autres temps, quoique le froid fut toujours très rude, nous trouvions notre ſéjour aſſez agréable.

Les hommes commençerent alors toutes les ſemaines à apporter des proviſions des vaiſſeaux, mais ils en firent peu d'uſage dans le commencement de la ſaiſon, parce qu'ils prirent un grand nombre de lapins, & nous ne vêcumes preſque d'aucune autre nourriture dans la maiſon de Montagu. Ce que les hommes vouloient apporter ou remporter, ils le tiroient après eux ſur de petits traîneaux formés d'une douzaine de bâtons minces joints enſemble par rangs de quatre, & un peu élevés à l'une des ex- Uſage des chiens dans ce pays.

M. ELLIS. Chap. 11. An. 1746.

trêmités, pour gliſſer plus aiſément ſur la neige. Sur un de ces traîneaux, un homme pouvoit aiſément conduire une charge de cent livres l'eſpace de quinze ou ſeize mille en un jour. Les chiens de ce pays ſont de la groſſeur de nos mâtins ordinaires. Jamais ils n'aboyent, mais ils grondent quand ils ſont excités. Ce ſont les ſeules bêtes de charge dont ſe ſervent les Anglois & les naturels, & ils tirent beaucoup plus & à plus grande diſtance que les hommes. Dans les longs voyages, les hommes marchent ordinairement devant eux pour leur battre un chemin avec les ſouliers à neige : on les accoutume aiſément à tout ce qu'on veut leur apprendre, & comme ils ſont très dociles, on en fait beaucoup d'uſage.

Outre les petits traîneaux, nous en avions de plus grands & de plus forts, pour porter des fardeaux plus conſidérables. Ils étoient de la même forme que ceux dont je viens de parler, mais ils avoient dix ou douze pieds de long, ſur trois de large, & il falloit vingt ou trente hommes pour les tirer.

On ajuſte une chaloupe pour les découvertes.

Dans la ſemaine de Noël que nous paſſâmes fort gayement, le Capitaine

Moor propoſa d'allonger & d'élever notre grande chaloupe, & d'y ajoûter un pont, pour s'en ſervir aux découvertes; après quelques délibérations, ſon avis paſſa à la pluralité des voix. Ce moyen étoit excellent, & ſi on ne l'eut employé, il auroit été très dangereux d'entreprendre de faire des recherches auſſi près du rivage qu'il étoit néceſſaire. Avec un ſemblable bâtiment, nous pouvions aller entre les rochers & paſſer par deſſus des bas-fonds où tout vaiſſeau de quelque tirant d'eau qu'il fut, auroit néceſſairement touché. S'il arrivoit qu'il rencontrât le ſable, on pouvoit aiſément l'en dégager, & s'il ſe perdoit, la chaloupe du vaiſſeau nous donnoit une retraite ſûre.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Pour mettre ce projet à exécution, on tira la chaloupe à terre ſur un terrein élevé, près de l'Anſe, à l'abri des arbres; on éleva une tente avec des piéces de bois par deſſus; on la couvrit de voiles, & l'on fit un foyer au milieu, pour que les charpentiers puſſent y travailler tout l'hiver.

La côte de ce pays court par la latitude depuis 51 dégrés Nord juſqu'à

Deſcription du pays où les Anglois hivernerent.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

58, la baye d'Hudſon eſt à l'Eſt, & le Canada au Sud, mais on n'en a pas encore découvert les limites à l'Oueſt & au Nord. Dans les parties méridionales & dans l'endroit où les Anglois hivernerent, le terrein eſt très fertile, la ſurface eſt une terre brune & légere, ſous laquelle ſont pluſieurs couches de glaiſes de diverſes couleurs. Près du rivage la terre eſt baſſe & marécageuſe, couverte d'arbres de différentes eſpéces; mais dans l'intérieur des terres on trouve de grandes plaines qui ont très peu d'herbe excepté de la mouſſe, & d'endroits en endroits on y rencontre des touffes d'arbres & quelques lacs. Il y a dans les campagnes une grande variété d'arbriſſeaux & de plantes, dont la plus grande partie ſont connus en Europe, tels que des groſeillers, des raiſins de Corinthe & des becs de grue. Il y a auſſi d'autres arbriſſeaux qui portent des groſeilles rouges & blanches, dont les perdrix ſe nourriſſent. La plante que les Indiens nomment Wizzekapukka eſt miſe en uſage tant par eux que par les Anglois, contre les maladies qui attaquent les nerfs & contre le ſcorbut.

but. On y trouve auſſi des fraizes, de l'angélique, des aliſes, des oreilles d'ours ſauvages; de la ſabine, pluſieurs plantes de laponie, & d'autres qui nous ſont inconnues. Les bords des lacs & des rivieres produiſent beaucoup de riz ſauvage, de longues herbes & de fort bons pâturages. Dans les habitations des Européens on voit d'aſſez jolis jardins, particuliérement au Fort d'York, à Albanie, & ſur la riviere Mooſe où la plus grande partie de nos légumes viennent très bien, principalement les féves, les pois, les choux, les panais & pluſieurs eſpéces de ſalades. Plus avant dans le pays le terroir eſt plus fertile, parce que les étés y ſont plus chauds & les hivers plus courts & moins rigoureux.

M. ELLIS. Chap II. An. 1746.

On ne peut douter qu'il n'y ait des mines de diverſes ſortes; j'y ai vu de la pierre de mine de fer; on m'a dit qu'on en trouvoit de celle de plomb en grande quantité ſur la ſurface de la terre a Churchill, & les Indiens ſeptentrionaux apportent fréquemment des morceaux de cuivre aux habitations. On y voit encore quantité de Talcs, de Spar qui

Mineraux qu'il produit.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

eſt une eſpéce de verre commun en Moſcovie, & de cryſtal de roche de diverſes couleurs, particuliérement du rouge & du blanc ; le premier reſſemble au rubi, le dernier eſt fort tranſparent & ſe caſſe en priſmes pentagonaux. Dans les parties ſeptentrionales on trouve une ſubſtance qui reſſemble à des charbons & qui brûle de même. L'Arbeſtus ou Lin de pierre y eſt très commun, de même qu'une pierre dont la ſurface eſt noire, unie & brillante, qui ſe ſépare aiſément en feuilles minces & tranſparentes, dont les naturels ſe ſervent pour faire des miroirs. Le pays abonde encore en différentes ſortes de marbres, ſoit parfaitement blanc, ſoit veiné de rouge, de verd & de bleu.

Phœnomènes qu'on y remarque.

On y remarque fréquemment des Parhelies ou faux ſoleils, & au tour de cet aſtre ainſi que de la lune, on voit des cercles très lumineux qui ſont ornés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. J'ai vu en même-temps ſix de ces Parhelies. Le véritable ſoleil éléve auſſi & forme au-deſſus de lui un large cône d'une lumiere jaune qui lui eſt perpendiculaire : auſſi-tôt

qu'il diſparoît, une aurore boréale répand une infinité de différentes lumieres & de diverſes couléurs ſur la concavité de l'athmoſphère, avec une telle ſplendeur, que la lune même dans ſon plein ne peut en effacer l'éclat, quoiqu'il ſoit encore plus brillant quand cet aſtre ne paroît pas. On peut lire diſtinctement à cette lumiere, & l'on remarque ſur la neige que les ombres des objets ſont tournées au Sud-Eſt. Les étoiles paroiſſent d'un rouge de feu, particuliérement celles qu'on voit près de l'horizon.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Pour revenir au climat & aux moyens dont nous nous ſervîmes pour nous garantir du froid : nous mettions ordinairement du bois au moins la charge d'un cheval dans notre poële qui étoit bâti de briques, de ſix pieds de long, de deux de large, & de trois d'épaiſſeur. Quand le bois étoit preſque conſommé, nous retirions les cendres, nous écartions le braſier, & nous fermions le ſommet de la cheminée, ce qui occaſionnoit une odeur ſulphureuſe & pour ainſi dire ſuffocante, avec une ſi grande chaleur, que malgré la ri-

Effets du froid exceſſif.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

gueur de la saison il nous arrivoit fort souvent de suer. La différence entre le froid extérieur & la chaleur intérieure étoit si grande que nos gens tomboient souvent en foiblesse quand ils entroient dans la maison, & qu'ils demeuroient quelque temps sans connoissance. Quand on ouvroit la porte ou une fenêtre, l'air froid entroit avec une espece de fureur & changeoit tout à coup les vapeurs de l'appartement en une neige fine. Cependant toute cette chaleur ne pouvoit empêcher que les fenêtres, les murs & les plafonds ne fussent couverts de glace. Ceux dont les lits touchoient aux murs y trouvoient ordinairement de la glace le matin, & notre haleine formoit comme une gelée blanche sur nos couvertures. Tout ceci arrivoit peu de temps après que le feu étoit éteint; la chambre se refroidissoit, la séve du bois qui s'étoit dégélée par le chaud se geloit de nouveau, & les poteaux se fendoient avec un bruit semblable à celui d'un coup de fusil.

Aucun liquide ne put résister au froid; de forte saumure, de l'eau-de-vie & même de l'esprit de vin se gelerent, mais cette derniere liqueur

prit seulement une consistance comme de l'huile : toutes les autres liqueurs d'une force ordinaire devinrent parfaitement solides & rompirent les vases qui les contenoient, soit qu'ils fussent de bois ou d'étaim ou même de cuivre. Dans la riviere la glace avoit plus de huit pieds d'épaisseur, nous pouvions conserver nos provisions fraîches aussi longtemps que nous le désirions, sans le secours du sel : notre gibier se geloit aussi-tôt qu'il étoit tué, & nous en conservâmes ainsi depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril où le temps commença à devenir humide. M. Ellis. Chap. II. An. 1746.

Les liévres, les lapins, & les perdrix qui dans l'été sont de couleur brune ou grise, deviennent tous blancs en hiver. La nature a fourni à chaque animal une épaisse fourure pour résister au froid, & elle tombe d'elle-même quand le chaud revient ; ce qui arrive même aux chiens & aux chats qu'on y apporte d'Europe. Les animaux y deviennent blancs en hiver.

Quand il nous arrivoit pendant l'hiver de toucher du fer, ou quelque autre surface solide & unie, nos doigts s'y attachoient aussi-tôt par la

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

force de la gelée. Si en buvant de l'eau-de-vie dans un verre, notre langue ou nos lévres y touchoient, nous ne pouvions les en détacher ſans que la peau n'y demeurât. Un de nos gens portant une bouteille de liqueur ſpiritueuſe de la maiſon à ſa hute, & n'ayant pas de bouchon, la ferma avec ſon doigt; mais il ſe gela tout-à-coup ſi fortement, qu'il fut obligé d'en perdre une partie pour conſerver le reſte. Tous les corps ſolides, comme le fer, le verre & autres ſemblables, acqueroient une telle intenſité de froid, qu'ils réſiſtoient long-temps à une chaleur très forte. J'apportai une hache qui étoit reſtée expoſée à la gelée hors de la porte, & je la tins à la diſtance de moins d'un demi-pied d'un feu très ardent; cependant en jettant de l'eau deſſus, elle forma auſſi-tôt comme un gâteau de glace qui demeura quelque temps dans la même conſiſtance.

Effet de la gelée ſur les liqueurs.

Nous enterâmes notre bierre à douze pieds de profondeur, dans un lit de ſaules & d'autres herbes dont nous avions mis une épaiſſeur aſſez conſidérable deſſous & deſſus; & nous la couvrîmes enſuite de douze

pieds d'une terre graſſe : malgré ces précautions quelques tonneaux de petite biere furent gelés autour des poinçons, & la forte biere rompit des futailles cerclées de fer : la partie ſpiritueuſe demeura fluide au cœur de la glace, & conſerva beaucoup de force ; mais la glace étant fondue, la liqueur qui en ſortit ne conſerva qu'un goût d'aigre ; d'autres futailles ne s'étant pas rompues nous ne trouvâmes la liqueur que demi-gélée, la partie aqueuſe ayant eu le temps de ſe fondre & de ſe rejoindre à la partie ſpiritueuſe, la biere en fut excellente, & nous la jugeâmes meilleure que ſi elle n'avoit pas été gelée.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Par le recit que je viens de faire de la rigueur de l'hiver en ce pays, on pourroit croire qu'il eſt le plus triſte de l'Univers, & que les habitants ſont les plus malheureux de ceux qui vivent ſur la ſurface de la terre : cependant il s'en manque de beaucoup qu'ils ſoient ſi miſérables ; quoique le temps ſoit très froid, ils ont des fourures en abondance pour ſe faire des habillements & pluſieurs autres avantages qui les mettent en

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

quelque façon de niveau avec ceux qui vivent ſous un ciel plus doux ; mais ce qui doit paroître plus extraordinaire, il y a des Européens qui y ſont demeurés pluſieurs années, & qui en préferent le ſéjour à celui de tout autre pays.

Deſcription des habitants.

Les Naturels ſont de moyenne taille, & de couleur de cuivre : ils ont les yeux noirs, & de longs cheveux déliés de la même couleur, mais leurs traits varient comme ceux des Européens. Ils ſont d'un caractère gai, d'un bon naturel, affables, bons amis, & d'une conduite pleine de droiture.

Les hommes portent en été un habit large d'une étoffe ſemblable à celles de nos couvertures de lit, qu'ils achetent des François ou des Anglois établis dans le voiſinage. Ils ont des botines de cuir ſi longues qu'elles leur ſervent de culottes, avec des ſouliers de la même matiere. L'habillement des femmes ne differe de celui des hommes qu'en ce qu'elles portent ordinairement un jupon, qui en hiver leur deſcend un peu au-deſſous des genoux. Leurs vêtements ordinaires ſont de peaux de cerfs, de

loutres ou de caſtors, avec la fourure en deſſous; les manches de leur habillement de deſſus ſont ordinairement attachées ſur les épaules avec des cordons, en ſorte que leurs aiſſelles ſont expoſées à la rigueur de l'air, même dans le plus grand froid de l'hiver, ce qu'ils croient propre à entretenir leur bonne ſanté. Il eſt vrai qu'ils ont très peu de maladies, & elles ne viennent même que des froids auxquels ils ſe trouvent quelquefois expoſés, après avoir bû des liqueurs ſpiritueuſes que leur vendent les Anglois ; mais les François ont la prudence de ne leur en vendre aucune. Ceux de ces Indiens qui habitent les endroits contigus aux établiſſements de la Compagnie Angloiſe de la Baye d'Hudſon, deviennent maigres, foibles & indolents par la boiſſon, qui les met preſque hors d'état de ſupporter quelque fatigue, au lieu que ceux qui vivent près des établiſſements François, ſont hardis, vigoureux & actifs : auſſi n'y a-t-il pas de comparaiſon à faire de la quantité de fourures que les uns ou les autres apportent dans le commerce.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746

Leurs habitations.

Ces Naturels vivent ſous des tentes, couvertes de peaux de Mooſes & de cerfs couſues enſemble. Ils les font de forme circulaire, vraiſemblablement parce qu'elle contient le plus d'eſpace, & leur donne la facilité de s'aſſeoir en rond, autour du feu qui eſt au milieu. Elles ſont faites de perches, appuyées les unes contre les autres par le haut, & qui s'écartent par le bas; ils laiſſent une ouverture au ſommet pour donner entrée au jour, & pour laiſſer évaporer la fumée. Ils couvrent le plancher de têtes de pins ſur leſquelles ils s'aſſeoient, les pieds tournés au feu, & la tête vers les côtés de la tente. On y entre ordinairement du côté du Sud-Oueſt, en levant une peau à laquelle eſt attachée une piéce de bois deſtinée à tenir cette ouverture bien cloſe. Ils dreſſent ces tentes preſque toujours dans des fonds, près de quelque anſe ou de quelque riviere; & comme ils emploient la plus grande partie de leur temps, ſoit à chaſſer les groſſes bêtes ou les oiſeaux, ſoit à la pêche, ils changent de demeure ſuivant l'abondance ou la rareté de leur proie. La même raiſon les em-

pêche de vivre en grandes ſociétés. Ils ſont guidés dans leur conduite par une droiture naturelle, qui les empêche de commettre aucun acte de violence ou d'injuſtice, auſſi efficacement que s'ils étoient retenus par les Loix les plus rigoureuſes. Ils choiſiſſent ordinairement les Chefs de chaque famille ou tribu entre les plus anciens du Peuple, & donnent la préférence à ceux qui ſe ſont diſtingués par leur habileté à la chaſſe, par leur expérience dans le commerce, & par leur valeur dans les guerres fréquentes qu'ils ont avec les Eſkimaux. Ces Chefs conduiſent dans leurs différentes occupations ceux qui habitent avec eux; mais il paroît que ces derniers ſuivent leurs avis plutôt par déférence que par aucune obligation.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Ils ne comptent pas ſur les fruits de la terre pour leur ſubſiſtance, mais ils ſe nourriſſent des animaux qu'ils prennent à la chaſſe ou au piége, en quoi ils ſont très adroits. En chaque ſaiſon ils tuent une quantité prodigieuſe de cerfs, dans l'opinion abſurde que plus ils en détruiſent, & plus ils en auront par la ſuite. Quelque-

Leur nourriture.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

tois ils en laiſſent trois ou quatre cents de morts dans la plaine, n'en prennent que les langues, & laiſſent les corps pourir ſur la terre, à moins qu'ils ne ſoient dévorés par les bêtes ſauvages. En d'autres temps, ils les attaquent dans l'eau, & en tuent un grand nombre, qu'ils apportent ſur des radeaux aux établiſſements des Européens.

Les Indiens vivent auſſi d'oiſeaux de paſſage, tels que des pluviers, des cignes, des oyes & des canards ſauvages, & de pluſieurs autres eſpéces qui volent le printemps au Nord pour y chercher leur nourriture, & reviennent en automne dans les pays plus méridionaux. Ces Indiens mangent auſſi des aigles, des faucons, des perdrix, des phaiſans, des corneilles & des chouettes qui y demeurent durant l'hiver. En général ils en font bouillir la chair, la mangent ſans aucun aſſaiſonnement, & boivent l'eau dans laquelle elle a cuit, ce qu'ils eſtiment très ſain. Ils préparent de même leur poiſſon, qui eſt très bon.

Poiſſons de cette riviere.

Dans les rivières & dans les lacs ils ont de très gros eſturgeons, des

brochets, des truites, & deux eſpèces de poiſſons d'un goût excellent. L'un eſt nommé Titymag, l'autre que les Naturels appellent Muthoy, reſſemble à l'anguille, & eſt marqueté de jaune & de blanc. C'eſt en hiver qu'ils ſont les plus gras : on les prend en faiſant dans la glace des trous par leſquels on paſſe des hameçons, dont ils dévorent l'appât avec la plus grande avidité. Aux embouchures des rivieres, particuliérement de celles qui ſont le plus au nord, on trouve une grande quantité de très bons ſaumons, des truites, & d'un poiſſon d'aſſez bon goût, qu'ils nomment ſucker, & qui reſſemble beaucoup à la carpe. La marée y amene un grand nombre de baleines blanches qui ſont très faciles à prendre ; & les veaux marins fréquentent auſſi les mêmes côtes.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1748.

Pour revenir aux Indiens, ils regardent comme une action très criminelle dans une femme, de paſſer par deſſus les jambes d'un homme, aſſis à terre : & les hommes regardent comme au-deſſous de leur dignité de boire dans les mêmes vaſes que les femmes. Ils ont un uſage qui

Coutume barbare de faire mourir les vieillards.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

doit révolter tous ceux qui ont quelques ſentiments d'humanité : quand les pères deviennent ſi vieux qu'ils ne peuvent plus pourvoir à leur ſubſiſtance de leur propre travail, ils demandent à leurs enfants de les étrangler, & cette action eſt regardée parmi eux comme un acte de devoir. Voici comment ils le rempliſſent : quand on a creuſé la foſſe du vieillard, il ſe met dedans, converſe avec ſes enfants, fume une pipe, boit quelquefois deux ou trois coups, & leur dit enſuite qu'il eſt prêt : alors ils lui paſſent une corde autour du col, ſe mettent un d'un côté, l'autre vis-à-vis, & tirent avec violence juſqu'à ce qu'il ſoit étranglé, après quoi ils le couvrent de terre, & élevent au-deſſus de la foſſe une eſpèce de monument groſſier fait de pierres. Quand ces vieillards n'ont pas d'enfants, ils prient leurs amis de leur rendre le même ſervice ; mais alors ils ne ſont pas toujours exaucés (*a*). Ils ont une

(*a*) Les Hottentots expoſent cruellement leurs peres quand l'âge les a rendus impotents, à mourir de faim, ou à être devorés par les bêtes ſauvages. Ils expoſent également leurs enfants. C'eſt ce qu'on peut voir dans le voyage de M. Kolbe au Cap de bonne Eſpérance, Chap. IV.

étrange maxime de politique, qui eſt d'obliger ſouvent leurs femmes à ſe faire avorter par l'uſage d'une plante commune dans ce pays, & ils diſent que c'eſt pour ne pas être chargés du lourd fardeau d'une famille ſans ſecours. Quelque dénaturée que ſoit cette coutume, elle eſt encore moins barbare que celle des Chinois, qui expoſent leurs enfants.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Ils reconnoiſſent un Etre d'une bonté infinie, qu'ils appellent Ukkewma, ce qui dans leur langue ſignifie le Grand-Chef : ils le regardent comme l'auteur de tous les biens dont ils jouiſſent, & n'en parlent qu'avec reſpect. En ſon honneur ils chantent des eſpèces d'hymnes, d'un ton grave & ſolemnel, qui eſt aſſez agréable ; mais du reſte leurs ſentiments de Religion ſont aſſez confus. Ils reconnoiſſent auſſi un autre Etre nommé Wittikka, qu'ils regardent comme l'auteur de tous les maux, & dont ils ont une grande crainte ; mais je n'ai pas remarqué qu'ils pratiquaſſent aucun culte pour l'appaiſer.

Leur religion.

On peut dire en général que ces Peuples ſont dans un état très malheureux, mais ils n'y paroiſſent pas

Leur peu de prévoyance.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

fort ſenſibles. Quoique la plus grande partie de leur vie ſoit employée à ſe procurer leurs beſoins, ils n'ont pas la prévoyance de ſe précautionner contre la miſere à laquelle ils ſont ſûrs d'être expoſés pendant l'hiver. Par leur généroſité naturelle, ils donnent aiſément de leurs proviſions quand ils en ont en abondance, & à l'exception d'un peu de poiſſon & de venaiſon qu'ils font ſécher, ils ne prennent aucunes précautions pour les temps de diſette. Les Indiens qui vont en été trafiquer aux établiſſements Européens, ſe trouvent quelquefois privés des ſecours qu'ils attendent : alors ils ſont réduits à flamber les fourures de pluſieurs milliers de caſtors, pour ſe nourrir de leurs peaux : mais quand ils ſe trouvent ainſi réduits aux plus cruelles extrêmités, ils les ſupportent avec une fermeté & une patience qu'il eſt plus facile d'admirer que d'imiter. Il leur eſt très ordinaire de parcourir deux ou trois cents milles, dans le cœur même de l'hiver, par un pays découvert, ſans trouver aucunes maiſons pour les recevoir, & ſans élever aucunes tentes pour ſe mettre à l'abri.

Quand la nuit approche, ils font un petit enclos de brouſſailles, dans lequel ils allument du feu, nétoyent le terrein de la neige qui le couvre, & dorment entre le feu & les brouſſailles. S'il arrive qu'ils ſe trouvent obligés de paſſer la nuit dans une plaine ſtérile où ils ne trouvent point de bois, ils ſe couchent dans une ouverture qu'ils font au milieu de la neige, qui les garentit du vent. Le même uſage eſt ſuivi par les Peuples qui habitent les extrêmités de la Sibérie. M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

La fatigue qu'ils ſouffrent dans ces longs voyages, par la difficulté de ſe procurer des proviſions, eſt quelquefois beaucoup plus grande que celle qui leur eſt occaſionnée uniquement par le froid. On en voit une preuve effrayante dans une hiſtoire bien connue de tous les établiſſements Européens, & dont la vérité eſt bien confirmée. Un Indien, allant avec ſa famille pour trafiquer à un endroit fort éloigné, eut le malheur de ne trouver que très peu de gibier en route, ce qui le réduiſit bien-tôt à la derniere extrêmité, ainſi que ſa femme & ſes enfans. Ils arracherent la Brutalité d'un Gouverneur Anglois.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

fourure des peaux qu'ils portoient pour commercer, & auſſi long-temps qu'ils purent, ils ſe nourrirent de ces peaux, & mangerent même celles qui leur ſervoient d'habits. Enfin cette triſte reſſource leur manquant, ils eurent recours pour vivre à manger la chair de deux de leurs malheureux enfants. Quand ils furent arrivés à l'établiſſement Européen, le malheureux Indien, dont le cœur étoit pénétré de douleur, raconta ſa lamentable hiſtoire avec toutes les circonſtances les plus touchantes au Gouverneur Anglois; mais cet Officier, à la honte de notre nation, dit M. Ellis, & même à la honte de la nature humaine, l'écouta avec un grand éclat de rire. Le triſte pere jettant un regard détonnement ſur l'Anglois, s'écria en ſon langage corrompu: « Eſt-» ce donc là un diſcours à faire rire »? & ſe retira auſſi-tôt, ſans doute peu édifié de trouver des mœurs auſſi brutales dans un homme qui portoit le nom de Chrétien.

CHAPITRE III.

Funeſtes effets de l'eau-de-vie : retour du printemps : les Anglois remontent dans leurs vaiſſeaux : deſcription du fort d'York : ils mettent à la voile : M. Ellis va à l'Iſle du Chevalier : les aiguilles aimantées perdent leur vertu : caractere humain des Eskimaux : leur adreſſe : leur goût pour l'huile de poiſſon : les Anglois jettent l'ancre à l'Iſle du Cheval marin : M. Ellis rejoint les vaiſſeaux : recherches infructueuſes pour le paſſage : grande quantité de baleines : deſcription du détroit de Wager : on continue les recherches : caſcade naturelle : petite taille des habitants : probabilité du paſſage ſuivant M. Ellis : les Anglois retournent en Angleterre.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747. Funeſtes effets de l'eau-de-vie. An. 1747.

REVENONS, dit M. Ellis, à ce qui nous concerne. Le deux barils d'eau-de-vie que nous primes pour paſſer plus gayement la fête de Noël, eurent pour nous des ſuites facheuſes.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Les hommes, qui avant ce temps de réjouiſſance, jouiſſoient d'une très bonne ſanté, ſe livrerent à un uſage trop fréquent des liqueurs ſpiritueuſes & furent bien-tôt infectés du ſcorbut. Les médicaments, dont on fait uſage dans les autres pays, & qui réuſſiſſent avec ſuccès pour cette fatale & dégoutante maladie, furent alors abſolument infructueux : l'eau de goudron fut le ſeul remede efficace de tous ceux qu'on employa ; & par l'uſage conſtant qu'on en fit, on ſauva la vie à un grand nombre, lors même que la maladie avoit déja fait de grands progrès. Il eſt très rare, & il n'arrive peut-être même jamais que les Anglois qui font leur réſidence habituelle dans ce pays, ſoient attaqués de cette cruelle infirmité ; ce qu'ils attribuent à l'uſage habituel qu'ils font de la bierre de Pruſſe : les habitants des quatre établiſſements de Churchill, du fort d'York, d'Albany & de la riviere Mooſe, jouiſſent d'une ſi bonne ſanté, en buvant abondamment de cette bierre, que quoiqu'ils ſoient plus de cent, il ſe paſſe ſouvent juſqu'à ſept ans ſans qu'on y enterre un ſeul homme.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Retour du printemps.

Pendant tout le mois de Janvier, nous éprouvâmes la plus grande rigueur de l'hiver; les perdrix & les lapins que nous avions juſqu'alors trouvés en abondance, commencerent à devenir très rares. A la fin de Février, le temps devint un peu plus doux, & vers le milieu de Mars, on donna ordre de couper la glace autour des vaiſſeaux, avec des haches & des cognées, à quoi les hommes travaillerent tous les jours. On débarqua les canons, & tous les autres fardeaux peſants, afin que les vaiſſeaux fuſſent plus légers quand les glaces viendroient à ſe rompre. A la fin de Mars nous eûmes un peu de toutes ſortes de temps: la neige commença à ſe fondre dans les endroits expoſés au ſoleil, & vers le mois d'Avril quelques herbages parurent ſur le rivage expoſé au midi. Les rivieres furent enflées par les eaux, & les plaines en furent couvertes, ce qui nous fit craindre que la glace ne ſe rompit tout-à-coup avec violence. Pour prévenir les conſéquences funeſtes qui auroient pu en arriver, on donna ordre que tout fut mis bien en état dans les vaiſſeaux: on les échauffa

M. ELLIS, Chap. III. An. 1747.

avec de grands feux, & l'on fit monter à bord un nombre ſuffiſant d'hommes, ainſi que pluſieurs Officiers. Vers le milieu d'Avril nous fûmes délivrés en grande partie des terreurs que nous avions eues, par la crainte de voir briſer ſubitement les glaces, & qu'elles ne ſe jettaſſent avec violence ſur nos bâtiments. Au commencement de Mai, les oiſeaux particuliers au pays, commencerent à nous viſiter, & ils furent accompagnés de beaucoup d'autres oiſeaux ſauvages, de toutes les eſpèces communes dans les parties Septentrionales de l'Europe. Nous eûmes auſſi de nombreuſes volées de petits oiſeaux, dont la plus grande partie étoit d'un brun obſcur aſſez vilain; mais la douceur de leur chant dédommageoit amplement de ce que leur plumage pouvoit avoir de déſagréable à la vue.

Les Anglois remontent dans leurs vaiſſeaux.

Nous eumes enſuite un court retour d'hiver accompagné de vents très froids, de rudes gelées, de beaucoup de neiges, & d'un temps très orageux, ce qui dura juſques vers le milieu de Mai. Alors le temps doux revint, l'Anſe où étoient les vaiſſeaux ſe dégagea inſenſiblement

de glaces : mais la riviere étant toujours gelée, le poiſſon vint dans cette Anſe où nous en prîmes une grande quantité avec nos filets. La longue chaloupe à laquelle on donna le nom de la Réſolution, étant bientôt totalement finie elle fut lancée à l'eau, & le 20 de Juin les vaiſſeaux deſcendirent la riviere juſqu'à l'établiſſement du Fort d'York. Nous y reprîmes nos munitions navales ainſi que nos proviſions de bouche, afin de nous remettre en mer & de pourſuivre nos découvertes.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Le Fort d'York eſt ſitué ſur la branche méridionale de la riviere de Port-Nelſon qu'on appelle riviere de Hayes, environ à cinq milles de ſon embouchure. Ce fort eſt à 57 dégrés 20 minutes de latitude ſeptentrionale, & à 93 dégrés 58 minutes de longitude occidentale à compter du meridien de Londres. Le Fort & l'établiſſement ſont ſitués dans une eſpace qu'on a nétoyé. Il eſt entouré par des bois de trois côtés, & celui de l'eau préſente un front découvert. Au Sud-Oueſt il y a un chantier pour conſtruire ou réparer les chaloupes & les barques : entre ce chantier &

Deſcription du fort d'York.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

la batterie eſt une piéce de terre qu'on nomme la plantation, où les Indiens qui vont à l'établiſſement placent leurs tentes : il y a auſſi ordinairement une tente ou deux d'Indiens vieux ou infirmes, tant hommes que femmes qui ſont entretenus aux dépens de l'établiſſement dont ils ſont ſéparés par deux rangs de paliſſades très élevées. Entre ces paliſſades ſont les magaſins, les cuiſines & quelques boutiques d'ouvriers dont les bâtiments ſont très bas. Au dedans de la plus intérieure il y a de petits cantons ſemés de panais, de choux verts, de ſalades & d'autres potages pour le Gouverneur & pour les Officiers. Depuis l'entrée des paliſſades eſt une plate-forme en bois qui s'étend juſqu'à l'établiſſement. Le Fort eſt quarré, conſtruit en bois, & flanqué de quatre petits baſtions, avec une place ſpacieuſe devant. Dans la partie la plus élevée du baſtion du Sud-Eſt, on voit le logement du Gouverneur, d'où l'on deſcend dans la place par un très bel eſcalier. Cet appartement eſt compoſé de quatre piéces, avec un foyer dans la plus grande ; toutes ſont boiſées & très

très proprement ornées, ſous cet appartement eſt une chambre commune pour le Lieutenant du Gouverneur, le charpentier de vaiſſeau & de bâtiment, & les autres perſonnes qui mangent à ſa table. Il y a dans ce logement inférieur un grôs poële de brique qui ſert à l'échauffer, & dont la chaleur ſe communique auſſi à l'appartement du Gouverneur. A côté ſont pluſieurs petits logements. Dans la partie la plus baſſe du baſtion du Nord-Eſt, il y a une chambre commune, avec un poële de brique pour échauffer les appartements; c'eſt dans ce baſtion que ſont logés les gardes magaſin, le cuiſinier & tous les autres qui ne ſont pas de la table du Gouverneur, à l'exception du chirurgien. Les deux autres baſtions & les courtines ſont partagés en magaſins, en chambres pour le trafic, & en diverſes autres piéces. Tous ces bâtiments n'ont que très peu d'apparence au dehors, mais ils ſont chauds & bien diſpoſés: de la plate-forme, la vue ſe porte par deſſus les bois qui couvrent les hauteurs au Sud-Eſt juſqu'à l'étendue d'environ vingt milles. On a placé trois petits pierriers

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

sur chacune des courtines ; la batterie compoſée de très gros canons commande la riviere, & eſt défendue par un petit parapet en temps de guerre ; il y a dans cet établiſſement trente-trois perſonnes ou environ. Ainſi quelque formidable que puiſſe paroître le Fort d'York aux ſauvages, il n'eſt pas en état de ſe défendre, s'il étoit attaqué par quelque Puiſſance Européenne.

Ils mettent à la voile.

Le 5 de Juillet, nous levâmes l'ancre, & nous paſſâmes les bas-fonds avec un bon vent de Nord. Le lendemain nous fimes voile au travers de beaucoup de glaces rompues, mais nous évitâmes les plus épaiſſes en ne nous éloignant pas du rivage. Nous continuâmes à en voir une grande quantité juſqu'à ce que nous fuſſions au Nord du Cap Churchill, où nous eûmes une mer nette, & nous avançâmes ſans difficulté juſqu'à l'Iſle de Centry, à 61 degrés 40 minutes de latitude ſeptentrionale.

Le 7, la Réſolution vint côtoyer le Dobbs, & y prit des proviſions & des munitions de mer en quantité ſuffiſante pour dix hommes pendant deux mois : je m'embarquai dans cette chaloupe avec le Capitaine Moor & huit hom-

mes, pour examiner les côtes. Il ordonna au Dobbs de gagner l'Isle de marbre, & d'y rester jusqu'à ce que nous allassions l'y rejoindre : les vaisseaux firent voile au Nord, & nous demeurâmes près du rivage où nous restâmes cette nuit sur un grapin. Le lendemain nous continuâmes à faire voile en suivant la côte au Nord, à travers beaucoup de glaces brisées. Les Eskimaux qui habitent les côtes au Nord des établissements de la compagnie parurent en petits corps sur les hauteurs, & nous firent des signaux pour nous engager à approcher ; mais nous continuâmes notre cours sans nous y arrêter, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'Isle du Chevalier, qui est à la latitude de 62 dégrés deux minutes Nord, & nous y jettâmes l'ancre.

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

Nous n'y demeurâmes pas longtemps, & nous fimes nos efforts pour gagner la côte occidentale où nous voyions une large ouverture ; mais le ciel étant devenu fort orageux, & les glaces tombant sur nous en fortes piéces, nous jugeâmes à propos de retourner à l'Isle du Chevalier où nous demeurâmes à l'abri

M. Ellis va à l'isle du Chevalier.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

jusqu'au 16 de Juillet que la mer nous parut beaucoup plus nette. Deux canots d'Eskimaux vinrent nous joindre de la côte occidentale ; nous leur fimes connoître que nous avions besoin de ce que l'on appelle de la baleine ; ils nous quitterent & revinrent peu de temps après avec une grande quantité de cette substance, & beaucoup de vessies remplies d'huile. Nous achetâmes la baleine pour de petites haches, des couteaux, des morceaux de cercles de fer, & d'autres bagatelles ; mais nous ne voulumes pas nous embarrasser d'huile. Cependant il est vraisemblable que nous aurions pu faire avec eux un très bon commerce, car ils nous presserent fortement d'aller à quelques Isles que nous voyions à l'Ouest où ils nous faisoient connoître qu'il y avoit beaucoup de ces marchandises ; mais comme notre objet n'étoit pas le trafic, nous refusâmes de nous rendre à leurs instances ; nous vîmes en cet endroit un grand nombre de veaux marins & de baleines blanches.

Les aiguilles aimantées perdent leur vertu.

Il nous arriva alors un événement qui nous jetta dans la plus grande surprise : en voguant au milieu de ces

glaces & entre ces Iſles, les aiguilles de nos compas de mer perdirent leur vertu magnétique. Nous voulumes remédier à cet inconvénient en les touchant ſur un aiman artificiel; mais nous n'en retirâmes aucun avantage, & ſi elles recouvrerent leur vertu pour quelques inſtants, elles la perdirent auſſitôt. Cet accident nous jetta dans de profondes ſpéculations, pour chercher la cauſe de ce phénomène, mais nous trouvâmes qu'en mettant les compas dans un endroit chaud, les aiguilles reprirent leur premiere activité, & tournerent leur pointe ſuivant leur direction ordinaire.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Le 16, nous gagnâmes le côté méridional de l'Iſle de Sir Bibi, dans l'eſpérance de pouvoir entrer dans l'ouverture que nous n'avions pu gagner la premiere fois; mais les glaces alloient de côté & d'autres en ſi grandes piéces, que nous fûmes encore obligés d'y renoncer.

Six canots remplis d'Eskimaux, vinrent nous aborder avec une grande quantité de baleine que nous achetâmes autant à leur ſatisfaction qu'à notre profit. Nous dirigeâmes alors notre cours au Nord-Oueſt;

Caractere humain des Eskimaux.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

nous passâmes par dessus plusieurs bas-fonds & entre diverses Isles, ce qui nous conduisit dans la baye de Névil, la même que nous avions essayé de gagner par la côte méridionale de l'Isle de Biby qui la couvre en partie, & qui en est éloignée d'environ cinq lieues au Sud-Est. Quand nous y fumes arrivés, elle nous parut comme un port très vaste, bien à couvert des dangers de la mer, & nous vimes au fond une grande riviere qui court à l'Oueſt. Le terrein des environs n'est autre chose qu'un roc uni couvert de mousse, avec quelques petites plantes dispersées. Nous repassâmes les bas-fonds, dans l'intention de suivre la côte au Nord, mais la marée nous jetta sur une chaîne de rochers où notre bâtiment fut en grand danger d'être brisé. Pendant que nous étions dans cette situation périlleuse, nous fûmes joints par six canots remplis d'Esquimaux, qui nous apportoient de la baleine que nous achetâmes. Ils parurent connoître notre embarras, mais bien loin d'en tirer quelqu'avantage contre nous, ils nous marquerent beaucoup de politesse, & nous firent

d'un très grand ſervice ; quand la marée nous eut mis à flot, un vieillard qui paroiſſoit mieux connoître la mer que les autres, rama devant nous, en nous montrant les bas-fonds, & nous conduiſit dans une mer plus profonde. Ce fut en grande partie par ſon ſecours que la Réſolution fut ſauvée & même qu'elle ne ſouffrit aucun dommage. Malgré tout ce que d'autres Auteurs ont dit de ces peuples, la juſtice m'oblige à reconnoître qu'ils ſe conduiſirent envers nous, non-ſeulement avec humanité, mais même avec bonté & avec des marques d'amitié.

M. ELLIS. Chap. III. An 1747.

Je ne puis paſſer ſous ſilence l'induſtrie & l'adreſſe admirable de ces Eskimaux, qui faute de fer ſont obligés de ſe ſervir de pierres, de dents de chevaux marins & de licornes de mer, non-ſeulement pour les pointes de leurs harpons, mais encore pour leurs haches & leurs couteaux. Il eſt difficile de concevoir la dextérité avec laquelle ils employent des matieres qui paroiſſent ſi peu propres à ces uſages. Ils s'en ſervent également pour ſe faire des aiguilles, & cependant leurs habits ſont très bien

Leur adreſſe.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

couſus, de même que ceux des peuples que nous vîmes dans le détroit d'Hudſon. Tant par cette raiſon que par la conformité que nous remarquâmes entre leur langage, leur figure & leurs uſages, nous conclûmes que c'étoit originairement un même peuple, mais les Eskimaux ſont plus affables & meilleurs artiſtes. Leurs habits ſont ordinairement bordés de bandes de cuir, & ornés de dents de jeunes faons. Leurs femmes n'attachent pas les côtés de leurs bottines avec de la baleine, comme celles des autres Eskimaux, & elles différent auſſi de celles dont nous avons parlé, en ce qu'elles portent une eſpéce de capot fait avec des peaux de queue de Buffle, ce qui les rend affreuſes à voir; mais elles en retirent beaucoup d'utilité contre les couſins qui ſont exceſſivement incommodes en ce pays. Les poils de ces capots qui leur tombent ſur le viſage leur cachent ſouvent la vue, mais elles les écartent avec les mains, & ſans cette défenſe, à peine pourroient-elles ſupporter les piqûures de ces inſectes. Les enfants en portent auſſi de ſemblables ſur le dos de leurs me-

res, ce qui leur donne une figure horrible, & à ne juger que par l'apparence on croiroit qu'il n'y a pas de peuples plus barbares, quoique dans la vérité ils ſoient très doux & ſans méchanceté. M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Quand ces peuples ſe mettent en mer pour la pêche, ils prennent ordinairement dans leurs canots une veſſie pleine d'huile de poiſſon, comme nos gens prennent une bouteille d'autre liqueur. Ils paroiſſent la boire avec autant de délices, & même nous avons vu pluſieurs fois quand elles étoient vuides qu'ils ſuçoient la veſſie, & la preſſoient entre leurs dents avec la plus grande ſatisfaction. Sans doute que l'expérience leur a appris les effets ſalutaires de cette eſpéce d'huile groſſiere dans ces climats rigoureux, puiſqu'ils paroiſſent y prendre tant de goût. C'eſt ainſi que les habitants de Saint-Kilda boivent avec autant de plaiſir l'huile qu'ils tirent de la graiſſe des oyes ſauvages qui doit avoir une odeur très forte & un goût très rance. Les Eskimaux ſe ſervent de la même huîle pour leurs lampes qui ſont faites de pierres creuſées auſſi artiſtement qu'il eſt poſſible avec

Leur goût pour l'huile de poiſſon.

M. ELLIS. chap. III. An. 1747.

des inſtruments tels qu'ils en ont ; mais au lieu de coton, ils y mettent de la fiente d'oye deſſéchée.

Leur maniere d'allumer du feu nous parut aſſez ſinguliere ; ils préparent deux morceaux de bois ſec, font un trou dans chacun, & y font entrer un autre morceau de bois fait en cylindre autour duquel eſt attaché une corde ; en tirant le bout de cette corde ils font tourner le cylindre avec tant de viteſſe que le mouvement met le feu au bois ; ils y allument de la mouſſe deſſéchée qui leur ſert de mèche, & s'en ſervent enſuite pour faire un auſſi grand feu qu'ils peuvent en avoir beſoin ; mais comme ils n'ont d'autre bois que celui qu'ils trouvent flottant ſur les eaux, ce ſecours leur manque en hiver, & ils ſont obligés alors de ſe ſervir de leurs lampes pour les beſoins de leurs habitations.

On ne doit point paſſer ſous ſilence que ces malheureux Eskimaux, bien loin d'être jaloux de leurs femmes, nous les auroient volontiers proſtituées, dans la penſée que les enfants qu'ils auroient eu de nous, auroient été à tous égards auſſi ſupérieurs à

ceux de leur nation, qu'ils nous jugeoient au deſſus d'eux, parce qu'ils s'imaginent dans le ſens le plus littéral que tout homme produit ſon ſemblable, & que le fils d'un Capitaine doit être néceſſairement un capitaine. M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Les Anglois jettent l'ancre à l'Iſle du Cheval marin.

Le 20 de Juillet, nous jettâmes l'ancre à l'Iſle du Cheval-marin qui eſt ainſi nommée à cauſe du nombre prodigieux qu'on y trouve de ces animaux. Nous étions dans la ſaiſon où ils s'accouplent, ce qui les rend furieux, & nous les entendions rugir d'une maniere terrible. Un grand nombre venoient plonger ſur les bords du rivage, & encore plus à quelque diſtance de la côte. On voit auſſi dans cette Iſle une grande quantité d'oiſeaux de mer.

Le lendemain nous côtoyâmes le rivage entre pluſieurs petites Iſles & piéces de glace flottante, juſqu'à ce que nous arrivâmes à Whale-Cove, ſitué à 62 dégrés 30 minutes de latitude ſeptentrionale. A l'Oueſt de cet endroit nous découvrîmes une baye où il y a pluſieurs Iſles; & nous y fumes viſités par quelques ſauvages qui en été s'établiſſent toujours dans les Iſles les

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

plus ſtériles, pour la commodité de la pêche. Le Capitaine Moor jugea à propos de deſcendre dans une petite chaloupe qui nous ſervoit à cet uſage, & je l'y accompagnai avec deux des hommes. Auſſi-tôt que nous fumes à terre, environ vingt Eskimaux vinrent à nous, mais il n'y avoit preſque que des femmes & des enfants, parce que les hommes étoient occupés à pêcher. Nous les quittâmes pour aller à la découverte, nous gagnâmes la plus haute partie de l'Iſle, & nous regardâmes de toutes parts pour chercher quelqu'ouverture conſidérable, mais ce fut inutilement. Par cette raiſon, & parce que nous obſervâmes que la marée venoit de l'Eſt, nous retournâmes à bord de la Réſolution.

M. Ellis rejoint les vaiſſeaux.

Le lendemain nous arrivâmes à une pointe d'où nous découvrîmes une large ouverture qui couroit à l'Oueſt, & nous lui donnâmes le nom de paſſage de Corbet, mais nous n'y entrâmes point, parce que la marée y portoit de l'Eſt, & que le Capitaine Moor penſa qu'il en voyoit le fond. Après être demeurés fort peu de temps avec les Eskimaux qui

y étoient en grand nombre, & qui nous fournirent de l'eau fraîche dont ils trouvoient abondamment dans les cavités des rochers où elle ſe raſſembloit à la fonte des neiges; nous réſolumes de retourner à nos vaiſſeaux que nous trouvâmes à l'ancre dans une aſſez bonne rade entre l'Iſle de Marbre & la Terre-ferme.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

En notre abſence, la gallere le Dobbs avoit été expoſée à un grand danger par les glaces qui étoient tombées ſur ce bâtiment du paſſage de Rankin, ſitué environ quatre lieues à l'Oueſt où ces glaces s'étoient rompues alors. Le Capitaine Smith avoit envoyé ſon premier & ſon ſecond contre-maître, pour examiner ce paſſage, mais après avoir fait environ trente lieues en ſuivant différents cours, ils reconnurent qu'il ſe terminoit par une baye. Suivant le rapport du ſecond contre-maître avant cette recherche, il y avoit quelque probabilité de trouver un paſſage, ce qui avoit engagé le Capitaine Smith à eſſayer d'y entrer avec ſon vaiſſeau, mais il fut tellement embarraſſé par les rochers & par les bas-

M. ELLIS. Chap III. fonds, qu'il y renonça & revint à l'Isle de Marbre.

An. 1747. Le même-jour que nous revînmes à bord de la gallere le Dobbs, M. Smith, Capitaine de la Californie avoit envoyé le matin sa grande chaloupe, avec son second contre-maître, pour examiner la côte entre le cap Jalaber & le cap Fullerton. Pendant que nous y demeurâmes, il nous vint six Eskimaux de qui nous achetâmes la chair de quatre veaux marins, pour en faire de l'huile. Quand nous les renvoyâmes, nous mîmes le feu à un de nos gros canons, mais le son répété par tous les rochers voisins fit un bruit si terrible, qu'ils en furent excessivement effrayés, & ne revinrent plus vers nous.

Recherches infructueuses pour le passage. Le 25 nous remîmes à la voile, accompagnés de la Californie; nous fîmes cours au Nord, & l'on envoya la Résolution sous le commandement du premier contre-maître, pour faire le même tour qu'on avoit eu dessein de faire faire par la grande chaloupe de la Californie, & on lui donna des instructions pour qu'il nous rejoignit

vers le cap Fullerton. Le lendemain nous voguâmes tout le jour entre des glaçons très épais qui enfin nous boucherent le paſſage, enſorte que nous fumes obligés ainſi que la Californie de nous attacher à un fort large champ de cette glace, comme les marins les appellent dans cette partie du monde, juſqu'à ce qu'en ſe ſéparant elle nous ouvrit un paſſage ſûr. Pendant que nous y demeurâmes, nous vîmes une grande quantité de veaux & de chevaux marins qui ſe chauffoient au ſoleil ſur le champ de glace, mais nous ne leur cauſâmes aucun trouble.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Deux jours après les glaces ſe ſéparerent, & nous bordâmes le rivage où nous en fûmes bientôt entiérement délivrés. Les chaloupes ne nous ayant pas joint auſſi promptement que nous l'avions eſpéré, nous commençâmes à tomber dans l'impatience & dans l'inquiétude, & il fut enfin réſolu que les vaiſſeaux ſe ſépareroient pour aller à leur recherche. En conſéquence la Californie dirigea ſon cours au Sud, & nous tournâmes du côté du Nord. En même temps je deſcendis à terre

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

avec la pinaſſe ſur une pointe, à la latitude de 64 dégrés 32 minutes, & nous lui donnâmes le nom de cap Fry, en l'honneur de M. Rowland Fry, Ecuyer, qui étoit du Committé. Dans notre paſſage nous vîmes pluſieurs baleines qui jouoient près du rivage, & examinant la marée, nous trouvâmes qu'elle venoit du Nord. Il étoit très facile de deſcendre ſur cette côte, mais elle s'élevoit enſuite fort haut. A quelque diſtance du rivage, les montagnes étoient d'un roc rouge fort uni & entiérement ſtériles. Dans les vallées le terrein étoit couvert d'une eſpéce de gazon avec de l'herbe très longue, & d'endroits en endroits on trouvoit quelques plantes qui portoient des fleurs jaunes. Nous y vîmes auſſi une eſpéce de veſſe dont les fleurs étoient bleues & rouges. Il y en avoit en grande quantité près des étangs qui étoient très nombreux dans cette Iſle. Nous vîmes encore pluſieurs troupeaux de bêtes fauves qui paiſſoient ſur les côteaux, mais nous ne pumes en chaſſer, parce que la gallere le Dobbs nous attendoit au largue. Les rozeaux de mer ſont très gros près du rivage, & quelques-uns montent

à la hauteur de trente pieds, ce qui paroît d'autant plus étonnant, qu'il y a peu de végétaux sur cette côte, à cause de la sévérité du climat. M. ELLIS. chap. III. An. 1747.

Le premier d'Août nous mîmes à la voile pour chercher nos chaloupes, & le lendemain nous nous retrouvâmes avec la Californie : mais après de mûres réflexions, il fut résolu que nous n'attendrions que jusqu'au 8 ; que la Californie demeureroit à la latitude de 64 dégrés, & le Dobbs à celle de 65. Nous prîmes aussi les précautions nécessaires pour prévenir l'inconvénient qui auroit pu arriver si les chaloupes passoient pendant que nous occuperions ces stations. On éleva une perche avec un pavillon au Cap Fry, & l'on entera au pied une lettre, pour servir d'instruction aux gens de ces chaloupes, & pour leur indiquer où nous allions. Crainte qu'ils ne remarquassent pas cette banderolle, on amara un gros tonneau environ à un mille du rivage, où nous jugeâmes qu'elles devoient passer, & on y joignit un avis d'aller au Cap Fry pour y recevoir de plus amples instructions.

Nous fîmes ensuite voile au Nord, Grande quantité de baleines.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

& quand nous eûmes atteint la latitude de 65 dégrés 5 minutes, j'entrai dans la Pinaſſe avec le ſecond contre-maître & ſix hommes, ſur la côte occidentale du Welcome, pour obſerver la marée, & nous trouvâmes que le flot venoit toujours du Nord. Ce pays nous parut différer très peu des environs du Cap Fry, excepté qu'il paroît un peu plus élevé, & nous y vîmes auſſi de grands troupeaux de bêtes fauves qui paiſſoient. Nous remarquâmes dans notre paſſage pluſieurs baleines noires, & en conſidérant combien nous en trouvions ſur cette côte, nous jugeâmes que des établiſſements Européens, on pourroit vraiſemblablement y faire une pêche très avantageuſe.

Le 6, nous retournâmes au Cap Fry, où nous eûmes la ſatisfaction de rencontrer la Californie avec les deux chaloupes. Les Officiers qui les montoient rapporterent qu'ils avoient trouvé une ouverture à la latitude de 64 dégrés, qu'elle avoit trois ou quatre lieues de largeur à l'entrée; mais qu'après y être entrés l'eſpace de huit lieues, ils l'avoient trouvée

de ſix à ſept lieues de large : que dix lieues plus loin, elle ſe retréciſſoit peu à peu & n'en avoit plus que quatre : qu'ils avoient remarqué que les rivages s'écartoient de plus en plus, mais qu'ils avoient été découragés de s'engager plus avant, parce qu'ils avoient trouvé l'eau moins fluide, plus froide & moins profonde. Ils avoient été joints dans ce voyage par pluſieurs Eskimaux, qui pour très peu de choſe leur avoient fourni en abondance de la venaiſon fraîche, & qui leur en auroient donné encore davantage, ainſi que de l'huile s'ils avoient voulu s'arrêter avec eux. Il eſt très probable que cette ouverture communique avec le grand lac dans l'intérieur des terres, & ce lac a peut-être une autre communication dans l'Océan occidental. Cette conjecture peut être appuyée ſur ce que le courant de la marée va plus vîte de moitié que dans la Tamiſe, pendant dix heures ſur douze, quoique la largeur ſoit d'environ douze milles. Il paroît d'abord que l'eau étant plus douce, c'eſt une raiſon contre la probabilité du paſſage ; mais quand même on la trouveroit entiérement fraîche à la

M. ELLIS. chap. III. An. 1747.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

surface, ce ne seroit pas une raison suffisante pour en tirer cette conclusion, d'autant que nous étions dans la saison où les neiges se fondent & coulent de la terre; par conséquent on ne trouvoit que ce qu'on devoit attendre; & ce qu'on remarque de même dans la mer Baltique & sur la côte occidentale d'Afrique, après les mois pluvieux. Il est encore à propos de remarquer qu'il est bien vrai que si l'on voyoit venir le flot de l'Oueſt, ce seroit une preuve qu'il y a un passage; mais de ce qu'il vient de l'Est, on ne peut en conclure le contraire. Il est très connu que dans le détroit de Magellan, les marées des deux Océans se rencontrent, & il est vraisemblable que si l'on découvre un passage au Nord-oueſt, on y trouvera la même chose.

Comme nous étions près du détroit de Wager, & très assurés que dans le Welcome le flot de la marée vient du Nord, les Capitaines furent d'avis, que par rapport à la vive dispute qui s'étoit élevée entre M. Arthur-Dobbs-, Ecuyer, & le Capitaine Middleton, & par rapport aux grandes espérances que cette dispute

avoit fait naître, il étoit néceſſaire de bien examiner s'il y avoit réellement un détroit qui conduisît dans l'Océan occidental, comme le prétendoit ce Gentilhomme ſur des raiſons très probables, ou s'il y avoit ſeulement une riviere d'eau douce, ſuivant le ſentiment du Capitaine.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Le détroit de Wager eſt à 65 dégrés 33 minutes de latitude ſeptentrionale, & à 88 dégrés de longitude occidentale, en comptant de Londres. Le Cap Montagu eſt au Nord, & le Cap Dobbs eſt au Sud : l'endroit le plus étroit eſt environ cinq lieues à l'oueſt du dernier Cap, au plus, & le flot y court comme dans une écluſe, puiſque les marées du printemps parcourent environ huit ou neuf milles par heure. Pendant que nos vaiſſeaux y demeuroient, il fut très difficile de les gouverner, & la rapidité du courant fit revirer quatre ou cinq fois la Californie, malgré tous les efforts de l'équipage. Il n'y a peut-être pas de ſpectacle plus ſurprenant que la vue d'une mer furieuſe, fumante, bouillante, & tournant en rond comme un torrent impétueux briſé par une multitude de rochers,

Deſcription du détroit de Wager.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

ce qui paroît cependant n'avoir d'autre cauſe que l'étréciſſement du canal, à proportion de la maſſe prodigieuſe d'eau qui y paſſe. Pluſieurs glaces courantes tomberent ſur nous du Welcome, & quoique nous euſſions déja fait beaucoup de chemin, la force & la rapidité du courant les emportoit quelquefois à notre proue, & les ramenoit enſuite à la poupe. Nous fûmes environ trois heures dans cette ſituation, mais quand nous eûmes paſſé le détroit qu'on appelle des Sauvages, où le canal eſt plus large, & la marée moins rapide, nous nous trouvâmes beaucoup plus à l'aiſe & plus en ſûreté. Ce détroit ou ſond eſt formé par une chaîne de petites Iſles, qui s'étendent à quelque diſtance le long de la côte ſeptentrionnale : c'eſt derriere cette chaîne que s'arrêta le Capitaine Middleton quand il alla dans cette mer. Le 30, nous paſſâmes le détroit des Daims, qui eſt huit ou dix lieues plus avant, & nous découvrîmes bientôt un endroit très favorable pour mettre les vaiſſeaux en ſûreté; étant preſque totalement environné d'Iſles très élevées formées par des rochers, qui le met-

tent à couvert de presque tous les vents. Nous lui donnâmes le nom de port de Douglas, en l'honneur des Européens Jacques & Henri Douglas. Après avoir amarré nos vaisseaux, il fut tenu un conseil à bord de la gallère le Dobbs, où l'on convint unanimement que les bâtiments demeureroient dans leur station actuelle, pendant que les chaloupes de chacun s'avanceroient dans le détroit, aussi loin qu'il seroit possible, pour déterminer s'il y a, ou s'il n'y a pas un passage qui conduise dans l'Océan occidental de l'Amérique. Il fut aussi résolu pour que les vaisseaux ne demeurassent pas inutilement à attendre les chaloupes, que si elles n'étoient pas de retour le 5 de Septembre, ils remettroient à la voile pour l'Angleterre.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

En conséquence de ces résolutions les Capitaines avec les Officiers convenables, & un nombre d'hommes suffisant mirent à la voile dans les chaloupes de leurs vaisseaux respectifs le dernier jour du mois, avec un bon vent, & nous continuâmes à courir à l'oüest jusqu'à ce que le détroit qui alloit toujours en diminuant

On continue les recherches.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

ne fût que d'une lieue de largeur, aît lieu de dix qu'il avoit avant. Il étoit preſque nuit quand nous fûmes allarmés par un très grand bruit qui paroiſſoit comme celui d'une grande cataracte : mais comme nous ne pouvions diſcerner d'où il venoit, il fut reſolu de ſe mettre immédiatement à l'ancre, pendant que quelqu'un de nous iroit à terre pour faire quelque découverte. On exécuta auſſi-tôt cette réſolution, mais le rivage étoit ſi eſcarpé & tellement coupé de rochers, que la nuit ſurvint avant que nous en euſſions pu gagner le haut, & nous fûmes obligés de retourner à nos chaloupes très fatigués, & ſans avoir rien découvert. En montant ces hauteurs ſi remplies de rochers, nous eûmes quelques inſtants le coup d'œil le plus majeſtueux, le plus terrible & le plus effrayant dont aucun mortel ait peut-être jamais été frappé. Pendant que nous cotoyions le rivage, des rochers aigus ſembloient prêts à ſe détacher & à tomber ſur nos têtes : en quelques endroits nous appercevions des caſcades qui rouloient de précipices en précipices, d'énormes glaçons ſuſpendus les uns derriere

riere les autres, préſentoient comme des orgues d'une grandeur prodigieuſe : mais le plus effrayant ſur ce théâtre des débris de la nature, étoit des pièces de rochers que nous voyions à nos pieds; nous ne pouvions douter qu'ils n'euſſent été arrachés du ſommet des montagnes par la force irréſiſtible d'une gelée rigoureuſe, & qu'ils n'euſſent roulé de côteaux en côteaux juſqu'à l'endroit où ils s'étoient arrêtés. M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Le Lecteur doit juger que nous paſſâmes la nuit dans une terrible inquiétude. Le lendemain, de grand matin, nous deſcendîmes à terre, & nous découvrîmes bientôt que le bruit étonnant dont nos oreilles avoient été frappées, venoit de ce que le flot de la marée ſe trouvoit reſſerré dans un paſſage qui n'avoit pas plus de trente toiſes de large : la maſſe de l'eau & la rapidité avec laquelle elle couloit, étoient également frappantes, & quoique nous fuſſions à plus de cent cinquante milles de l'entrée du détroit, l'eau paroiſſoit toujours très claire, d'un goût fort ſalé, & la marée montoit communément de quatorze pieds & demi à la pleine Caſcade naturelle.

lune, ainſi qu'à ſon renouvellement.

M. ELLIS, Chap. III. An. 1747.

Nous obſervâmes qu'au de-là de cette chute d'eau, le détroit s'ouvroit de la largeur de cinq à ſix milles, & qu'il s'étendoit de pluſieurs milles à l'Oueſt, ce qui renouvella nos eſpérances de trouver un paſſage : notre plus grande difficulté étoit de traverſer cette eſpèce de cataracte, mais nous y réuſsîmes beaucoup plus aiſement que nous ne l'avions penſé. Je la paſſai avec une petite chaloupe, lorſqu'elle étoit dans ſa plus grande fureur, & nous trouvâmes bien-tôt qu'on pouvoit la franchir ſans le moindre danger à demi-flot, quand l'eau de deſſous la chute ſe trouvoit de niveau avec celle qui eſt au-deſſus.

Petite taille des habitants.

Pendant que nous étions en cet endroit, trois Indiens vinrent à nous dans des canots, nous jugeâmes par leurs manieres que c'étoient les mêmes peuples que nous avions vûs dans les autres parties de cette côte, mais qu'ils étoient d'une taille beaucoup plus petite. Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'en faiſant cours au Nord, au-delà du Fort d'York, tout y diminue de grandeur; enſorte qu'à 61 degrés les arbres ne paroiſſent

que comme des arbuſtes, & qu'au de-là de 67 degrés, on ne rencontre plus aucune créature humaine. Ces Indiens parurent d'abord un peu craintifs, parce que nous étions vraiſemblablement les premiers Européens qu'ils euſſent jamais vûs : mais quand nous leur eûmes fait des ſignes d'amitié, ils devinrent plus hardis, & commencerent à converſer avec nous. Nous leur fîmes entendre que nous avions beſoin de Tuktoa ; ce qui dans leur langue ſignifie de la venaiſon : ils deſcendirent à terre & nous en apporterent promptement, qui étoit préparée ſuivant leurs uſages, c'eſt-à-dire, deſſéchée avec quelques morçeaux de chair de buffle qui paroiſſoit tuée depuis peu. Nous les achetâmes à très bon prix, & ils ſe retirerent fort ſatisfaits.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Ce fut le 13 d'Août que nous paſſâmes la chute, & nous remarquâmes qu'au-deſſus la marée ne montoit que de quatre pieds. Les deux rivages étoient également eſcarpés & nous ne trouvâmes point de fonds, quoique notre ſonde fut de cent quarante braſſes. Nous rencontrions toujours des veaux marins & des ba-

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

leines blanches, mais la plus grande partie de nos gens étoient très découragés, parce qu'ils trouvoient l'eau preſque entierement douce. Comme je penſois qu'elle ne l'étoit qu'à la ſurface, je laiſſai tomber une bouteille bien bouchée à la profondeur de trente braſſes, où le bouchon fut enlevé, & elle fut retirée pleine d'une eau auſſi ſalée que celle de l'Ocean atlantique. Cette expérience fit renaître nos eſpérances, mais cette lueur d'un heureux ſuccès fut bientôt évanouie, quand nous trouvâmes le ſoir du 14 d'Août que tout-à-coup nous étions ſur des bas-fonds, ce qui nous obligea de jetter l'ancre. Le lendemain, au point du jour, nous deſcendîmes à terre, nous montâmes ſur des hauteurs qui n'étoient pas éloignées de la côte, & nous eûmes le chagrin de voir que ce que nous avions pris juſqu'alors pour un détroit, ſe terminoit par deux petites rivieres, non navigables, dont l'une venoit d'un grand lac, que nous voyions au Sud-Oueſt à quelques milles de diſtance.

Pendant que nous demeurâmes en cet endroit, il nous vint ſix canots

d'Indiens, qui nous vendirent une petite quantité de chair de daim & de buffle, avec un peu de ſaumon deſſéché. Nous leur fîmes ſigne que nous en avions beſoin d'une plus grande quantité, ce qu'ils entendirent très bien, & ils ne furent pas long-temps ſans nous en apporter. Non-ſeulement nous achetâmes ces proviſions, mais nous échangeâmes auſſi de nos denrées pour quelques-uns de leurs habits, de leurs flêches & de tout ce qu'ils voulurent nous céder, uniquement pour ſatisfaire notre curioſité. Je fis mes efforts pour tirer de ces gens quelque éclairciſſement par rapport à l'autre mer, que je voulois leur faire entendre qui devoit être à l'oueſt, & pour leur faire comprendre ma penſée, je traçai un deſſein groſſier ſur la côte, dans l'eſpérance qu'ils le continueroient, mais il ne me fut pas poſſible de me faire entendre, ce qui augmenta beaucoup le découragement où nous étions tombés. Avec ces Indiens il vint un homme qui portoit le même habillement, & parloit la même langue; mais par ſon teint, qui étoit beaucoup plus clair que le leur, & par

M. ELLIS. Chap III. An. 1747.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

ſon peu d'uſage à conduire le canot; il nous parut évidemment qu'il étoit d'une autre nation, & qu'on l'avoit ſeulement amené pour nous voir. Notre Capitaine penſa que ce pouvoit être un eſclave, & remarquant combien ils étoient diſpoſés à vendre tout ce qu'ils poſſédoient, il crut qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de l'acheter. Dans cette penſée, il envoya à terre M. Thompſon, le Chirurgien, avec quelques marchandiſes pour tenter de faire ce marché; mais les Indiens rejetterent cette offre de maniere à faire connoître combien ils étoient éloignés d'y conſentir.

Le 15, nos deux chaloupes leverent l'ancre, & nous commençames à nous remettre en route pour rejoindre nos vaiſſeaux; mais le vent nous étant abſolument contraire, nous fûmes obligés le ſoir de nous mettre à couvert dans une anſe du côté du rivage méridional. Vers minuit le vent nous devint favorable, nous remîmes à la voile, & après avoir fait peu de chemin, nous fûmes appellés par les gens de l'autre chaloupe, pour nous apprendre qu'ils avoient eu le malheur de perdre un homme,

lequel avoit été jetté hors du bord par un mouvement de la grande voile d'un côté à l'autre : la nuit étoit très obſcure, & le bâtiment avançoit avec beaucoup de vîteſſe, enſorte qu'ils ne purent en faire aucune recherche. Le 17 nous repaſſâmes le ſaut, & nous jettâmes le grapin cette nuit près d'une Iſle qui étoit huit ou dix lieues plus bas. Le vent nous étoit favorable & très frais avec beaucoup de pluie & de neige, & nous arrivâmes promptement à nos vaiſſeaux.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Il fut tenu auſſi-tôt un conſeil pour écouter notre rapport. M. Thompſon le Chirurgien, propoſa quelques doutes. Il dit que la mer étant très haute, & courant avec violence, nous nous étions tenus en revenant à une diſtance conſidérable de la côte Septentrionale : qu'il étoit poſſible que nous euſſions paſſé quelque ouverture ſans l'avoir remarquée, qu'il étoit d'autant plus porté à le croire ; qu'il penſoit que la terre qu'on avoit vue très haute étoit double, avec de larges coupures entre les montagnes, ſur quoi il propoſa de faire une nouvelle recherche pour être ſurs de n'avoir rien négligé. Je ſecondai avec

Probabilité du paſſage ſelon M. Ellis.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

chaleur ſa propoſition ſur la conſidération des marées extraordinaires que nous avions remarquées au port de Douglas, où elles montent à ſeize pieds & demi de hauteur perpendiculaire : enfin il fut décidé que la Réſolution ſe remettroit immédiatement en route, pour avoir une plus ample ſatisfaction.

Nous partîmes pour cette expédition, M. Thompſon, le premier contre-maître & moi : dans notre paſſage nous trouvâmes beaucoup de baleines noires, & une quantité prodigieuſe de veaux marins, mais vers minuit voyant que nous étions renfermés entre la côte & les Iſles voiſines, nous jettâmes la ſonde, qui deſcendit à trente braſſes, & la profondeur diminuant de plus en plus, nous nous mîmes à l'ancre. Le matin nous deſcendîmes à terre, & nous reconnûmes d'une éminence que cette ouverture couroit pluſieurs lieues au Sud-Oueſt, mais qu'il étoit impoſſible de remonter beaucoup plus haut, à cauſe de pluſieurs chaînes de rochers qui la traverſoient preſque en entier, & qui étoient très viſibles dans le temps de la baſſe ma-

rée. A trois lieues au Nord de cette ouverture, nous en découvrîmes une autre, mais elle ſe terminoit de même, environ à trois lieues de ſon embouchure. Nayant plus aucune eſpérance de trouver un paſſage de ce côté, nous revînmes à nos vaiſſeaux le plus promptement qu'il nous fut poſſible, & nous y arrivâmes le 25, enſorte que nous ne fûmes abſents qu'un ſeul jour pour ce ſervice.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Le 26 d'Août, nous levâmes l'ancre du port de Douglas, ainſi que la Californie ; lorſque nous entrâmes dans le Wager nous trouvâmes le flot de la marée très rapide, ce qui nous arrêta pluſieurs heures. Le 28, le temps fut beau, moderé avec le ciel très ſerein : nous nous trouvâmes dans le Welcome, & il fut propoſé d'aller meſurer la marée ſur la baſſe-côte, dont nous n'étions qu'à trois ou quatre lieues. En conſéquence je me rendis ſur cette côte vers le ſoir avec notre ſecond contre-maître, mais avant que nous euſſions pu la gagner, la nuit ſurvint, le temps de la haute-mer ſe paſſa, & nous fûmes obligés de nous y arrêter juſqu'à la marée ſuivante, afin d'exécuter nos ordres

M. ELLIS. Ch. I. An. 1747

avec plus d'exactitude. Cependant le Dobbs étoit demeuré au largue, & tiroit le canon de demi-heure en demi-heure, mais ſoit que le vent ou la marée l'euſſent jetté à quelques lieues au Nord, il étoit trop éloigné pour que nous puſſions les entendre, & vers le matin il fut entierement hors de notre vue. Au point du jour nous finîmes notre opération par laquelle nous trouvâmes que le flot venoit du Nord, & que la mer montoit un peu plutôt que ſur la côte oppoſée. Nos affaires étant terminées, il fut queſtion de prendre les moyens de revenir à bord, ce qui nous étoit alors très-difficile, & il ſe prétentoit des circonſtances ſi effrayantes qu'elles ne pouvoient manquer de faire ſur nos eſprits la plus forte impreſſion de terreur. Le vaiſſeau, comme je l'ai déja dit, étoit hors de notre vue, & il nous étoit impoſſible de connoître de quel côté nous devions le ſuivre, le vent étoit très fort, & l'air épais avec beaucoup de neige. La chaloupe étoit petite & profonde, la plupart des hommes étoient des gens plus habitués à la terre qu'à la mer, & en mauvaiſe ſanté, enſorte que toutes

ces cauſes réunies nous mettoient dans une ſituation déplorable. Je fis mes efforts pour encourager les hommes, en leur repréſentant que quelques évenements qui puſſent arriver, il étoit plus avantageux pour nous d'aller en mer, à la recherche de notre vaiſſeau, que de demeurer ſur cette côte ſtérile, où nous ne voyions aucune trace d'hommes ni de bêtes, aucun abri, & pas une ſeule goute d'eau fraîche; enfin où il étoit impoſſible de pouvoir prolonger notre vie, puiſque nous avions à peine pour un jour de proviſions à bord. Animés par tous ces motifs, les gens conſentirent à ſe remettre en mer, ce que nous fîmes auſſi-tôt. Le vent s'étant augmenté, la mer devint très forte, nous prîmes beaucoup d'eau, la plus grande partie de notre temps & de notre travail fut employée à la vuider de notre bâtiment, enſorte qu'il étoit impoſſible que nous puſſions tenir fort long-temps; mais lorſque nous étions environ à douze lieues du rivage, nous revîmes nos vaiſſeaux avec une joie inexprimable: notre courage ſe ranima, nous redoublâmes nos efforts, & nous arri-

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

M. ELLIS. Chap III. An. 1747.

vâmes bien-tôt à bord ſans accident. Nous fûmes très heureux d'avoir eu cet événement favorable, ſans lequel nous aurions péri indubitablement, d'autant que le vent & la mer prirent une nouvelle fureur, & que l'air devint ſi chargé & ſi obſcur, qu'il nous auroit été impoſſible de découvrir, ni les vaiſſeaux ni le rivage.

Leur retour en Angleterre.

Le 30, le vent qui juſqu'alors avoit été Sud s'abattit, & nous en profitâmes pour mettre à la voile ; mais comme la Réſolution nous devenoit plus embarraſſante, on jugea à propos d'en ôter tout ce qui pouvoit ſervir, & de l'abandonner enſuite au gré des vents & des flots. Le temps étoit alors très inconſtant, & nous réſolumes de diriger notre cours vers l'Angleterre. Le 9 de Septembre nous entrâmes dans le détroit d'Hudſon ; nous eûmes un temps très chaud & très agréable juſqu'au 14 qu'il ſe chargea de nouveau. Le 16, nous rencontrâmes deux vaiſſeaux de la Compagnie de la baye d'Hudſon. Le mauvais temps que nous eûmes alors parut être principalement occaſionné par des brouillards très épais & très malſains, qui firent retomber plu-

sieurs de nos gens dans leur ancienne maladie du scorbut. Ces circonstances étoient d'autant plus fâcheuses, que nous étions alors dans l'endroit le plus dangereux de toutes ces mers pour la navigation, à cause du peu de largeur du détroit, du manque de fond quand on jettoit la sonde, des montagnes énormes de glace, qu'on pouvoit regarder comme des rochers flottants : enfin l'obscurité du temps augmentoit la difficulté de les éviter. Quelques effrayantes que fussent toutes ces circonstances, & quelques désagréables que pussent être ces obstacles, ils nous devinrent bientôt si familiers qu'ils ne nous affectoient presque plus. En effet le danger est tellement diminué par une vigilance continuelle & par une discipline exacte entre les gens de mer, qu'il est très rare qu'il y arrive quelqu'accident, & que les vaisseaux de la Compagnie y vont régulièrement tous les ans sans aucun inconvénient.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Le 20 de Septembre nous nous trouvâmes emportés par une force prodigieuse, la mer tombant sur nous de toutes parts, ce qui étoit occasionné par la marée qui portoit for-

M. ELLIS. Chap III. An. 1747

tement contre un vent très frais, d'où nous jugeâmes que nous n'étions pas éloignés des Iſles de la Réſolution. Nous voyions toujours de prodigieuſes montagnes de glace qui flottoient à notre vue, mais nous les laiſſâmes bientôt derriere nous, & nous commençâmes à entrer dans un climat plus chaud. La nuit du 23, nous eûmes un furieux ouragan qui endommagea beaucoup nos manœuvres; mais nos mâts, contre notre attente ne ſouffrirent aucun accident. Pendant la tempête la Californie fut ſéparée de nous; mais quand le ciel fut éclairci, nous eûmes un temps favorable pendant près de dix jours, & le 9 d'Octobre nous jettâmes l'ancre à Carſtown dans l'Iſle de Pomona. Le lendemain la Californie y arriva à notre grande ſatisfaction, après que nous en eûmes été ſéparés environ une ſemaine. Le 17 nous remîmes à la voile de Conſerve avec la Californie, & quatre vaiſſeaux de la Compagnie de la baye d'Hudſon, ſous l'eſcorte du vaiſſeau de guerre le Mercure, & nous arrivâmes le 25 du même mois ſans aucun accident dans la rade de Yarmouth après un an,

quatre mois & dix-ſept jours depuis que nous avions quitté la même rade. Ainſi finit un voyage qui avoit attiré l'attention de toutes les Puiſſances maritimes de l'Europe ; quoiqu'il n'ait pas eu le ſuccès qu'on en eſpéroit, on peut en regarder les événements comme des preuves plus claires & plus complettes que toutes celles qu'on avoit encore eues de la probabilité du paſſage cherché depuis ſi long-temps.

M. ELLIS. chap. III. An. 1747.

Fin du Voyage de M. ELLIS.

RELATION AUTHENTIQUE

De la perte du Dodington, vaiſſeau de la Compagnie des Indes Orientales : Hiſtoire de ceux qui ſurvécurent au naufrage, & qui après avoir demeuré ſept mois ſur un rocher ſtérile, arriverent à Madras.

Extrait du Journal de l'un des Officiers.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du Dodington : il ſe ſépare de ſes Conſorts : il fait naufrage : vingt-trois hommes ſe ſauvent ſur un rocher : la mer leur apporte quelques proviſions : ils forment le projet de con-

ſtruire une chaloupe : la mer leur apporte des outils : on trouve le corps de la femme d'un Officier : ils réuſſiſſent à faire une forge.

LE 23 d'Avril 1755, le Dodington commandé par le Capitaine Samſon mit à la voile des Dunes, de Conſerve, avec le Pelham, le Hongthon, le Streatham & le Hedgecourt tous vaiſſeaux au ſervice de la Compagnie des Indes orientales, & en ſept jours ou environ ils ſortirent du canal. Le Capitaine Samſon voyant que ſon bâtiment voguoit avec plus de légereté qu'aucun des autres, ne voulut pas perdre l'avantage qu'il pouvoit retirer de cette ſupériorité, & demeurer en leur compagnie. Il fit voile ſéparément, & les ayant bientôt perdus de vue il gagna Bonaviſta l'une des Iſles du cap Verd, ſituée à la latitude ſeptentrionnale de 16 dégrés. Il y arriva le 20 de Mai, & le 21 il jetta l'ancre dans la baye de Porte-prior. Il parut alors, ou qu'il s'étoit trompé en croyant ſon vaiſſeau meilleur voilier que les autres, ou qu'il avoit perdu du temps par la route qu'il avoit tenue, puiſqu'il trou-

Naufrage du Dodington, Chap. I.

An. 1755.

Départ du Dodington.

An. 1755.

Naufrage du Dodington. Chap. I.

An. 1755

va que le Pelham & le Streatham étoient entrés dans la baye deux heures avant lui ; le Hougthon les ſuivit de près, mais le Edgecourt n'arriva que le 26.

Il ſe ſépare de ſes Conſorts.

Le 27 de Mai, le Dodington, le Pelham, le Streatham & le Hougthon ayant leur fait proviſion d'eau continuerent enſemble leur voyage, & laiſſerent l'Edgecourt en rade. Ils voguerent de compagnie faiſant route au Sud-Eſt quart à l'Eſt, juſqu'au 28 ; mais le Capitaine Samſon jugeant qu'on alloit trop à l'Eſt, ordonna que le Dodingthon portât directement au Sud, ce qui le ſépara encore des autres, & après ſept ſemaines d'un temps favorable il reconnut la terre à la hauteur du cap de Bonne-Eſpérance. Quand il eut doublé le cap, il repartit des Agulhas le 8 de Juillet ; le bâtiment fit cours à l'Eſt pendant environ vingt-quatre heures, entre la latitude de 35 dégrés 30 minutes, & celle de 36 dégrés, après quoi le Capitaine donna ordre de faire voile Eſt-Nord-Eſt.

Il fait naufrage.

Il continua à ſuivre le même cours juſqu'au Jeudi 17 du même mois qu'il toucha à une heure moins un quart

du matin. L'Officier dont le journal a ſervi à former cette relation dormoit alors dans ſa chambre ; mais étant éveillé ſubitement par le choc, il ſauta hors du lit dans la plus grande conſternation, & fit toute la diligence qui lui fut poſſible pour ſe rendre ſur le pont où toutes les terreurs de ſa ſituation le frapperent en même-temps. Il vit les hommes renverſés de côté & d'autre par la violence de la mer qui tomboit ſur eux, & le vaiſſeau qui ſe briſoit en piéces à chaque houle dont il étoit frappé. Il ſe traîna en rampant avec la plus grande peine juſques ſur le bas-bord du demi-pont qui étoit le plus élevé au deſſus de la ſurface de la mer ; il y trouva le Capitaine qui ne lui dit preſqu'autre choſe, ſinon qu'il falloit tous périr : quelques minutes après, un coup de mer les ſépara, & il ceſſa de l'appercevoir. cet Officier voulut gagner l'autre côté du demi-pont, mais il avoit le corps trop briſé par la violence de la mer, & il eut encore le petit os du bras droit caſſé, pendant que toutes les parties du vaiſſeau étoient emportées ſous les eaux & miſes en piéces. Dans cette horrible ſituation, s'attendant

Naufrage du Dodington. Chap. I. An. 1755.

Naufrage de Dodington Chap. I

An. 1755.

à chaque instant d'être englouti par les vagues, il entendit quelqu'un crier, terre! Il jetta aussi-tôt la vue autour de lui; mais quoiqu'il vit quelque chose qu'il jugea qu'on avoit pris pour la terre, il crut que ce n'étoient que les vagues opposées aux brisans. En même temps la mer tomba sur lui avec tant de violence, que non-seulement elle l'arracha de son azile, mais encore qu'elle l'étourdit du coup violent dont il eut un œil frappé. Il demeura évanoui & dans un état d'insensibilité sur les débris, jusqu'à ce que le jour fut très avancé; mais en recouvrant l'usage des sens il se trouva attaché sur une planche par un clou qui s'étoit enfoncé dans son épaule. Outre la douleur qu'il ressentoit de ses blessures & du brisement qu'il avoit souffert, il étoit si engourdi par le froid qu'il pouvoit à peine remuer un pied ou une main : il cria le plus haut qu'il lui fut possible, & fut entendu des hommes qui étoient sur les rochers; mais ils ne purent lui donner de secours, & il se passa encore un temps très considérable avant qu'il pût se dégager & se traîner sur le rivage.

Vingt-trois hommes se sauvent sur un rocher.

Ce rivage étoit un rocher stérile

& inhabité, à la latitude méridionale de 33 dégrés 44 minutes, & à la distance d'environ deux cents cinquante lieues à l'Eſt du cap de Bonne-Eſpérance (*a*). L'Officier y rencontra. M. Evan-Jones, premier contre-maître ; M. Jean Collet, ſecond contre-maître, M. Guillaume Webb, troiſiéme contre-maître, M. S. Powell, cinquiéme contre-maître, Richard Topping, charpentier ; Noël Bothwell & Nathaniel Chisholm, quatriéme maîtres ; Daniel Ladova, maître d'hôtel du Capitaine ; Henri Sharp, domeſtique du Chirurgien, Thomas Arnold, Négre, & Jean Magdovel, domeſtiques du capitaine, Robert Beaſley, Jean Ding, Gilbert Chain, Térence Mole, Jonas Roſenbury, Jean Glaſſ-Taylor, & Hendrick Scautz, matelots, Jean Yets, compagnon, Jean Liſter, Ralph Smith, Edouard Diſoy, mouſſes. Ces hommes au nombre de vingt-trois, étoient les ſeuls qui reſtoient de deux

Naufrage du Dodington. Chap. I. An. 1755.

(*a*) Il ne paroît par aucune carte qu'à la latitude de 33 degrés 44 minutes, & à deux cents cinquante lieues eſt du Cap de Bonne-Eſpérance, où l'on ſuppoſe que ce roc eſt ſitué ; il put être à ſix lieues d'aucun endroit des continents : il faut donc qu'il y ait eu quelques erreurs dans leur calcul.

cents ſoixante-dix qu'il y avoit à bord du vaiſſeau quand il fit nauffrage.

Naufrage du Dodington. Chap. I.

Leur premier ſoin fut de chercher quelque choſe pour ſe couvrir dans ce que la mer avoit jetté des débris du vaiſſeau ſur le roc, & ils réuſſirent au-delà de leurs eſpérances. Ce qu'ils avoient enſuite le plus de beſoin étoit du feu, & ils ne pouvoient s'en procurer auſſi aiſément; quelques-uns eſſayerent d'en allumer en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, mais ce fut ſans aucun ſuccès : d'autres chercherent entre les rochers s'ils ne trouveroient pas quelque choſe qui pût leur ſervir de pierre & de briquet : enfin après avoir beaucoup cherché, ils trouverent une boëte qui contenoit deux pierres à fuſil & un morceau de lîme rompue, acquiſition qui leur donna beaucoup de joie; mais juſqu'à ce qu'ils euſſent quelque matiere que l'éteincelle allumât, & qui pût leur tenir lieu de mêche, la pierre & le morceau d'acier leur étoient inutiles. Ils recommencerent donc de nouvelles recherches avec autant d'inquiétude que d'activité, & ils rencontrerent un baril de poudre, mais à

An. 1755.

La mer leur apporte quelques proviſions.

leur grand chagrin ils virent qu'elle étoit mouillée; cependant après l'avoir bien examinée, ils en trouverent au fond du baril une petite quantite qui n'avoit ſouffert aucun dommage : ils la broyerent ſur un mauvais morceau de toile, ce qui leur ſervit très bien de mêche, & ils eurent promptement du feu; l'Officier bleſſé garda ces précieux matériaux, & ſes compagnons d'infortune allerent chercher les autres choſes néceſſaires, ſans leſquelles le roc n'auroit pu ſervir qu'à retarder pour fort peu de temps leur deſtruction. L'après-midi la mer leur apporta une caiſſe de bougies & un baril d'eau-de-vie, ce qui leur fut très agreable, particuliérement la liqueur dont ils burent chacun une petite ration. Quelque temps après, d'autres vinrent dire qu'ils avoient découvert un tonnneau preſqu'entiérement plein d'eau fraîche, ce qui leur étoit beaucoup plus utile que l'eau-de-vie : M. Jones apporta quelques piéces de porc ſalé, & enſuite arriverent quelques-uns des gens qui chaſſoient devant eux ſept cochons qui étoient abordés vivants. On vit auſſi de loin quelques futailles de

Naufrage du Dottington. Chap. I. An. 1755.

Naufrage du Dodington. Chap. I. An. 1755.

bierre, d'eau & de farine; mais il ne fut pas poſſible pour lors de les faire monter ſur le rocher. L'approche de la nuit les obligeoit de ſonger à ſe procurer quelque couvert, & ils s'occuperent tous à ſe faire une tente de quelques canevas jettés à terre; ils y réuſſirent avec aſſez de peine, mais faute d'une quantité ſuffiſante de toile à voiles, elle étoit ſi petite, que tous ne pouvoient y être contenus. Cette Iſle étoit très fréquentée par une eſpéce d'oiſeau de mer, nommé Gannet, un peu plus gros qu'un canard, & la plus haute partie étoit couverte de fientes de cet animal. Ce fut ſur cette partie que les gens éleverent leur tente dans la crainte d'être ſubmergés; ils placerent deſſous ceux qui ne pouvoient marcher, & allumerent du feu près d'eux, mais de même qu'ils avoient paſſé le jour ſans nourriture, ils paſſerent la nuit ſans repos. Ils étoient enfoncés d'un pied dans cette fiente, & de plus la nuit fut ſi orageuſe, que le vent écarta tout leur feu, & avant qu'ils euſſent pu ſe raſſembler, la pluie acheva de l'éteindre.

Le Vendredi 18 de Juillet, ceux qui pouvoient marcher allerent viſi-

ter les environs du rocher, pour voir ce que la mer y auroit apporté des débris de leur bâtiment, mais à leur grand chagrin ils trouverent que tous les tonneaux qu'on avoit vus le ſoir précédent s'étoient briſés en piéces contre le roc, excepté un de bierre & un de farine. Peu de temps après qu'ils les eurent mis en ſûreté, la marée monta & mit fin à leur travail de ce jour. Tous ſe raſſemblerent pour faire leur premier repas, & l'on fit griller quelques morceaux de porc ſur les charbons pour leur dîner.

Naufrage du Dodington. Chap. 1. An. 1755.

Quand ils s'aſſirent pour prendre ce repas qu'ils avoient coutume de faire dans la joye & la ſatisfaction qui vient naturellement de l'abondance où l'on ſçait qu'on eſt actuellement, & de l'eſpérance de celle à venir : la déſolation & l'éloignement de tout ſecours les frappa d'un ſentiment ſi vif ſur leur condition déplorable, qu'ils éclatterent en lamentations, tendant leurs mains & regardant autour d'eux avec l'air farouche du déſeſpoir. Dans une telle agitation de penſées, l'eſprit humain ſe jette rapidement d'un objet ſur un autre, pour ſe fixer s'il lui eſt poſſible à quelqu'un qui puiſſe le conſoler ;

Ils forment le projet de conſtruire une chaloupe.

Naufrage du Dodington. Chap. I.

An. 1755.

un des hommes dit que puiſque le charpentier étoit avec eux ils pourroient conſtruire une forte chaloupe, pourvû qu'ils euſſent les matériaux & les outils néceſſaires, ce qui à l'inſtant ranima l'eſpérance de tous les autres. Il n'y en eut pas un ſeul qui ne tournât les yeux ſur le charpentier, & il les aſſura qu'il ne faiſoit aucun doute de pouvoir conſtruire une chaloupe qui les conduiroit à un port sûr, ſi comme on le diſoit il pouvoit avoir des outils & des matériaux. Il n'y avoit à la vérité aucun lieu de croire qu'il fut poſſible de s'en procurer, non plus que tout ce qui étoit néceſſaire pour avitailler cette chaloupe, en ſuppoſant qu'on la fit conſtruire; cependant auſſi-tôt qu'ils eurent penſé que leur délivrance n'étoit pas totalement impoſſible, ils commencerent à s'imaginer qu'elle n'étoit ni hors de probabilité ni difficile. Dès ce moment ils mangerent ſans répugnance, & la chaloupe devint l'objet de toute leur converſation : non-ſeulement ils s'entretinrent de la grandeur de ce bâtiment, ainſi que de la maniere de le maneuvrer, mais ils diſputerent entr'eux à quel port on le conduiroit,

ſoit au cap, ſoit à celui de Delagoa.

Naufrage du Dodington. Chap I. An. 1755.

Auſſi-tôt qu'ils eurent fini leur repas, les uns allerent à la quête des outils, & les autres travaillerent à accommoder la tente ; mais on ne trouva rien ce jour qui put ſervir à la conſtruction de la chaloupe.

La mer leur apporte des outils.

Le ſamedi 19 de Juillet, ils retirerent quatre buſſes d'eau, un tonneau de farine, un muid d'eau-de-vie, & une de leurs petites chaloupes que le flot avoit jettée ſur le roc en très mauvais état, mais ils ne virent encore aucuns outils à l'exception d'une ratiſſoire.

Le Dimanche 20 de Juillet, ils eurent le bonheur de trouver un panier dans lequel il y avoit des limes, des aiguilles à voiles, des tarieres & une carte marine. Ils trouverent auſſi deux quarts de cercle, une doloire de charpentier, un cizeau, deux lames d'épée, & une caſſette du tréſor. Ils firent cette recherche de très grand matin, parce que la mer ayant été très forte le jour précédent, il y avoit lieu de croire qu'elle leur ameneroit quelques débris du vaiſſeau. A dix heures, ils s'aſſemblerent pour la priere, & ne ſortirent enſuite qu'après le dîner ; ils trouverent pluſieurs

Naufrage du Dodington Chap. I. An. 1755.

paquets de letrres qui appartenoient au Roi & à la Compagnie, les firent bien ſécher, & eurent ſoin de les mettre à part.

On trouve le corps de la femme d'un des Officiers.

Le même jour, en cherchant ſur le rivage ils trouverent le corps d'une femme qu'ils reconnurent pour celui de Miſtriſſ-Collet, femme du ſecond contre-maître qui étoit alors à peu de diſtance. La tendreſſe de ces deux époux étoit extrême ; M. Jones premier contre-maître, prit en particulier M. Collet, & trouva moyen de l'emmener de l'autre côté du rocher, pendant que les autres contre-maîtres, le charpentier & quelques autres hommes creuſerent une foſſe dans la fiente d'oiſeau, & y dépoſerent le corps en récitant la formule pour les enterrements, qu'ils lûrent dans un livre françois que la mer avoit apporté du vaiſſeau. Après avoir rempli ce devoir de l'humanité, & caché à M. Collet une vue qui l'auroit affecté trop ſenſiblement & lui auroit pu même être funeſte, ils trouverent moyen quelques jours après de lui découvrir peu à peu la conduite qu'ils avoient tenue, & de lui donner l'anneau de mariage qu'ils avoient ôté du doigt

de ſa femme. Il le reçut avec la plus grande émotion, paſſa enſuite pluſieurs jours à élever un monument ſur ſa ſépulture, en entaſſant toutes les pierres quarrées qu'il put trouver, & il mit ſur le ſommet une planche d'orme où il grava le nom & l'âge de ſa femme, le temps de ſa mort, & un abregé de l'accident funeſte qui en avoit été la cauſe.

Naufrage du Dodington. Chap. I. An. 1755.

Le Lundi 21 de Juillet, ils trouverent un peu d'eau fraîche, du porc, du bois des planches, des cordages & du canevas. Ils les raſſemblerent avec joie, pour la conſtruction de la chaloupe, quoique juſqu'alors ils manquaſſent de beaucoup d'outils ſans leſquels il étoit impoſſible que le charpentier put travailler. Il venoit de finir une ſcie, mais il n'avoit ni marteau, ni clous. Dans cette conjoncture, un des matelots, nommé Hendrick Scantz, qui étoit Suédois, trouva un vieux ſoufflet, l'apporta à ſes compagnons, leur dit qu'il avoit été forgeron, & qu'avec ce ſoufflet, & une forge qu'ils pourroient faire ſous ſa direction, il fourniroit au charpentier tous les outils qui lui ſeroient néceſſaires, ainſi que des clous, d'autant qu'il y avoit

Ils réuſſiſſent à faire une forge.

Naufrage du Dodington. Chap. I. An. 1755.

beaucoup de fer attaché au bois qu'on pouvoit brûler des débris du vaiſſeau. Cette offre fut reçue avec des tranſports de joie : le forgeron ſe mit auſſitôt à racommoder le ſoufflet, & les trois jours ſuivants furent employés à élever une tente & une forge. On raſſembla auſſi tous les bois & toutes les planches qui pouvoient ſervir au charpentier, qui s'occupa de ſon côté à mettre en état le peu d'outils qu'il avoit, afin de commencer la chaloupe le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible.

CHAPITRE II.

Le Charpentier & le forgeron travaillent avec la plus grande activité : grande diſette de proviſions : deux hommes manquent de périr ſur un radeau : ils manquent tous d'être empoiſonnés : quelques-uns vont au continent : ils reviennent épuiſés de fatigue : recit de leur voyage.

Naufrage du Dodington. Chap. II.

An. 1755.

Le Charpentier & le Forgeron travaillent avec la plus grande activité.

LE jeudi 24 de Juillet, le charpentier aidé du quartier-maître Chisholm, commença à travailler à la quille de la chaloupe, qu'on réſolut de faire de trente pieds de long & de douze de large. Le même jour le forgeron finit ſa forge & raſſembla beaucoup de ſapin pour le feu néceſſaire. Depuis ce jour, le charpentier & le forgeron travaillerent avec toute la diligence poſſible, excepté quand le mauvais temps les en empêcha. Le forgeron eut le bonheur de trouver l'anneau & la noix d'une ancre d'affourche, ce qui lui ſervit à faire une enclume; il fournit des cizeaux, des

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

haches, des marteaux, des clouds, & tout ce qui étoit néceſſaire au charpentier, qui de ſon côté s'en ſervit avec autant d'adreſſe que de diligence, ce qui dura juſqu'au 31 qu'il tomba malade.

La vie de tous les hommes dépendoit de celle du charpentier, auſſi attendirent-ils le retour de ſa ſanté avec autant d'inquiétude que d'impatience: mais à leur joie inexprimable il fut ſi promptement rétabli, que le 2 d'Août il put ſe remettre à l'ouvrage.

Grande diſette de proviſions.

Cependant les munitions qu'ils avoient ſauvées du naufrage étoient ſi près d'être épuiſées, qu'ils furent obligés de ſe réduire à deux onces de pain par jour pour chaque homme, & qu'il ne leur reſtoit de porc ſalé que la quantité néceſſaire pour avitailler la chaloupe: ils ſe trouvoient auſſi avec très peu d'eau. Dans cette diſette ils eurent recours à divers expédients: ils creuſerent un puits dans l'attente de trouver quelque ſource, mais ce fut inutilement: ils eſſayerent de tuer quelques-uns des Ganets qui venoient ſe percher ſur le haut du roc, ce qu'ils firent avec aſſez de ſuccès, mais ils en trouverent la chair rance,

d'un goût de poiſſon & noire comme des prunelles ſauvages : ils firent un radeau de ceux qu'on nomme Catamarans, dans l'intention de s'en ſervir pour aller à la pêche avec les hameçons & les lignes qui étoient venues à terre ; ils tuerent auſſi quelques veaux marins, mais tous ceux qui en mangerent tomberent malades.

Naufrage du Dodigton. Chap. II. An. 1755.

Réduits à cette extrêmité ils tuerent un cochon, & réuſſirent ſi bien à pêcher avec leur radeau qu'ils en mirent quelquefois deux en mer. Cependant M. Collet & M. Yets l'un des compagnons furent en grand danger d'être entraînés en haute mer ſur un de ces radeaux, & ils y auroient certainement péri. Le 20 d'Août, ils pêcherent l'après-midi juſqu'à quatre heures qu'ils voulurent regagner leur rocher, mais le vent s'étant élevé tout-à-coup très frais de l'Oueſt, au lieu d'approcher de leur rivage, ils furent repouſſés très loin en mer. Ceux qui étoient à terre voyoient leur détreſſe, mais ils ne ſavoient comment leur pouvoir donner du ſecours : cependant ils ſe haſarderent à envoyer un autre radeau avec des cordes, dans l'eſpérance qu'ils pourroient s'amarrer juſqu'à

Deux hommes manquent de périr ſur un radeau.

Naufrage du Dodington Chap. II. An. 1755.

ce que le vent fut plus modéré, mais la mer étoit ſi forte que ce dernier radeau fut renverſé par trois fois, & que les hommes furent obligés de revenir à la nage. Cependant ils voyoient que les vagues emportoient leurs compatriotes à une grande diſtance, & qu'ils n'avoient aucun moyen de les empêcher de périr, lorſque le charpentier leur dit qu'il alloit ſi bien ſerrer la petite chaloupe, qu'elle ne prendroit pas plus d'eau qu'un homme n'en pourroit vuider. Cette promeſſe renouvella leurs eſpérances, & il n'y en eut pas un qui ne fut diſpoſé à ſe mettre au haſard pour délivrer ſes amis. Le charpentier accommoda la chaloupe en un quart d'heure; elle joignit bientôt le radeau, & prit àbord Collet, & Yets. Ils trouverent que l'eau les gagnoit prodigieuſement malgré tous leurs efforts, & quand ils aborderent au rocher, la chaloupe étoit ſi pleine qu'en peu de minutes elle auroit été ſubmergée ſi elle fut reſtée en mer.

Ils manquent tous d'être empoiſonnés.

Perſonne n'oſoit plus ſe haſarder d'aller en mer ſur les radeaux; mais le charpentier s'occupa du ſoin de rétablir la petite chaloupe qu'il mit promptement en état de ſervice. Leur

ſuccès à la pêche étoit fort incertain, & ſouvent il leur arrivoit de ne rien prendre. Les ſecours qu'ils trouvoient à terre n'étoient pas moins incertains: Quelquefois les Gannets venoient en une quantité prodigieuſe comme un nuage, & d'autrefois il ſe paſſoit pluſieurs jours ſans qu'on en vit un ſeul. Les Anglois déſiroient beaucoup de trouver quelque moyen pour empêcher que ce qu'ils prenoient ne ſe corrompît, afin de conſerver le ſuperflu d'un jour heureux, pour s'en ſervir quand il leur arriveroit de ne prendre ni Ganets ni poiſſon. Ils firent pluſieurs épreuves pour conſerver les uns & les autres en les fumant, mais ce fut ſans aucun ſuccès. Ils voulurent eſſayer à faire du ſel, mais cette expérience fut bien près de leur devenir à tous fatale. Le forgeron accommoda un vaſe de cuivre pour cet uſage, & ils commencerent auſſi-tôt à s'en ſervir, ſans penſer que leur opération pour faire le ſel changeroit la ſurface du cuivre en verd de gris, & que cette ſolution ou rouille de cuivre étoit un poiſon. Ils firent cependant du ſel, mais la ſubſtance qui le rendoit nuiſible s'y répandit avec une telle force,

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

qu'il en devint d'un goût insupportable. On fut donc obligé de le jetter, mais ceux qui en avoient voulu goûter furent saisis de violentes coliques, de sueurs froides & de convulsions, ce qui leur fit bien connoître à tous le danger auquel ils avoient échappé.

Quelques-uns vont au continent.

Le mercredi 3 de Septembre, il y avoit déja près de sept semaines qu'ils habitoient ce rocher stérile où ils étoient depuis le 17 de Juillet, & pendant ce séjour ils avoient remarqué plusieurs fois une grande fumée du côté de la Terre-ferme, ce qui leur faisoit désirer ardemment d'y envoyer la chaloupe afin de connoître quel secours on en pourroit tirer. En conséquence Bothwel, Rosenbury & Taylor partirent ce jour, pour aller à la découverte, & pendant la nuit les autres firent un grand feu sur le plus haut du rocher, pour leur servir de signal.

Pendant qu'ils attendoient le retour de la chaloupe, ils tomberent tous dans la plus grande consternation par un accident qui arriva au charpentier : il eut le malheur de se couper la jambe avec un de ses outils, & il fut en grand danger de perdre son sang jus-

qu'à en mourir, n'ayant ni chirurgien pour le panſer, ni rien de ce qui pouvoit être néceſſaire pour appliquer à la bleſſure. Enfin après beaucoup de peines le ſang fut étanché, & la coupure ſe guérit peu-à-peu ſans aucun fâcheux ſymptôme.

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

Le ſamedi 6, le temps ayant été très beau pendant quarante-huit heures, ils attendoient le retour de leur chaloupe. A midi ils commencerent à être très inquiets de ne la pas voir, mais lorſqu'ils s'aſſeyoient pour dîner, ils furent agréablement ſurpris par les cris de deux des hommes qui couroient ſur les rochers en criant la chaloupe ! la chaloupe ! Ils ſe leverent tous très joyeux d'entendre ce cri, & coururent pour la voir arriver dans la plus grande eſpérance qu'elle auroit eu un heureux ſuccès, mais ils reconnurent bientôt qu'elle n'étoit conduite que par un ſeul homme qui faiſoit agir les deux rames, d'où ils conclurent que les deux autres étoient péris ou retenus. Ils eurent quelques moments après la ſatisfaction d'en voir un ſecond qui ſe levoit du fond de la chaloupe, & ils jugerent qu'il y avoit été pour quelque rafraîchiſſe-

Ils reviennent épuiſés de fatigue.

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

ment ; la chaloupe s'approcha un peu plus près quoiqu'elle n'avançât que très lentement. Le dîné fut entiérement oublié, & après qu'ils furent reſtés une heure ſur le rivage dans la plus grande impatience, la chaloupe vint enfin y aborder. Les deux hommes étoient Roſenbury & Taylor qui en mettant pied à terre ſe jetterent à genoux pour remercier Dieu par de courtes, mais très vives éjaculations, de ce qu'il leur avoit fait la grace d'aborder encore une fois en ſûreté ſur ce rocher qu'ils regardoient quoique nud & ſtérile comme un aſyle, après un état beaucoup plus fâcheux. Toutes leurs forces ayant été employées à ramener la chaloupe, elles les abandonnerent tout-à-coup, & ils ne purent ſe lever de terre ſans le ſecours de leurs compagnons.

Auſſi-tôt qu'ils eurent gagné la tente, chacun s'empreſſa à leur procurer quelque rafraîchiſſement, parce qu'on avoit remarqué que la chaloupe étoit également vuide de proviſions & d'eau. On leur prépara un peu de poiſſon avec la plus grande diligence, & voyant qu'ils étoient épuiſés de veille & de travail, on les

laiſſa ſans leur faire aucune queſtion, & après qu'ils eurent mangé, ils s'endormirent profondément. La conduite de ces honnêtes matelots envers leurs camarades eſt un exemple extraordinaire d'amitié & d'un généreux déſintéreſſement. Leur impatience & leur curioſité devoient naturellement augmenter, & étoient bien juſtes, dans l'attente d'un récit qui les intéreſſoit de ſi près; cependant ils eurent aſſez de tendreſſe pour leurs compatriotes, & de force ſur eux-mêmes pour réprimer cette curioſité plutôt que d'interrompre le repos de ceux qui pouvoient la ſatisfaire : enfin les deux hommes s'étant éveillés ils leur rapporterent ainſi tout ce qui leur étoit arrivé dans ce voyage.

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

Le même jour qu'ils étoient partis, ils avoient tourné vers trois heures après midi du côté d'une pointe, environ à ſix lieues à l'Eſt du rocher; à meſure qu'ils en approcherent, ils avoient remarqué que cette pointe paroiſſoit double, ce qui leur avoit fait eſpérer de trouver un port entre les deux; mais ils avoient été trompés dans leur attente, & n'avoient rencontré ſur toute la côte qu'un grand briſement de vagues. Vers cinq heures, n'ayant

Récit de leur voyage.

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

encore vu qu'un ſeul des naturels du pays, ils eſſayerent de gagner le rivage ; mais dans le moment qu'ils entrerent dans les lames, leur chaloupe fut renverſée, & ils eurent le malheur de perdre Dorthwel qui périt dans les flots. Les deux autres gagnerent le rivage dans un état de foibleſſe & d'épuiſement, n'ayant d'autres proviſions qu'un petit baril d'eau-de-vie. Auſſi-tôt qu'ils eurent un peu repris leurs forces, ils ſe traînerent le long de la côte pour avoir leur chaloupe, parce qu'ils ne pouvoient trouver aucun autre abri contre les bêtes féroces dont ils avoient lieu de craindre les approches pendant la nuit. Après l'avoir cherchée pendant quelque temps, ils la trouverent, mais ils étoient trop foibles pour la pouvoir relever ; l'obſcurité ſurvint, ils furent obligés de demeurer ſur le ſable, ſans autre couvert que celui de quelques branches d'arbre, & ils paſſerent ainſi la nuit. Auſſi-tôt que le jour commença à paroître, ils allerent chercher la chaloupe, mais les vagues l'avoient écartée de l'endroit où ils l'avoient laiſſée. Comme ils marchoient le long de la côte, ils virent un homme, & s'avancerent vers lui ; mais il prit

auſſi-tôt la fuite dans les bois qui n'étoient pas éloignés du rivage, & qui leur parurent très épais. Ils ne le ſuivirent pas, mais peu de temps après ils trouverent le corps du malheureux Bothwel qui avoit été tiré ſur le ſable à une diſtance aſſez conſidérable de la mer, & déchiré en piéces par quelques bêtes féroces. Cette vue leur cauſa le plus grand effroi, & quand ils eurent retrouvé leur barque, la crainte de paſſer encore une nuit à terre les détermina à ſonger à leur retour. Ils en furent empêchés par un vent frais qui venoit de l'Oueſt, & avant qu'ils euſſent pu revirer, la chaloupe fut encore renverſée une ſeconde fois avec eux, & pouſſée ſur le rivage. Après avoir beaucoup nagé avec de violents efforts, ils eurent le bonheur de gagner encore la terre; mais comme ils n'avoient rien mangé depuis le jour précédent à trois heures, ils étoient accablés par la faim & par la fatigue. Ils trouverent alors un fruit qui reſſembloit à une pomme, ils en cueillirent avec avidité, & en mangerent de même ſans en connoître ni le nom ni la qualité. Il ne leur en arriva aucun accident, & après s'être rafraîchis par ce repas de l'enfance du

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

Naufrage du Dodington Chap. II. An. 1755.

monde, ils travaillerent à mettre leur chaloupe à terre, & ſe gliſſerent deſſous pour dormir, tant parce qu'ils s'y trouvoient à couvert du ſoleil, que parce qu'ils y étoient en ſûreté contre les bêtes feroces. Ceux qui connoiſſent la force irréſiſtible du ſomeil, après une longue veille & un travail exceſſif auront peine à croire que leur repos fut très court, parce que leur ſituation étoit très incommode & peu ſûre. Ils s'éveillerent avant le jour, & en regardant par deſſous le bord de leur chaloupe auſſitôt qu'ils purent diſcerner les objets, ils virent les pattes de pluſieurs animaux, & ils jugerent que c'étoient des tigres qui paſſoient & repaſſoient. Ce fut pour eux un motif de demeurer dans la même ſituation juſqu'à ce qu'il fit grand jour, & quand ils regarderent une ſeconde fois ils reconnurent le pied d'un homme. A cette découverte ils ſortirent de deſſous la barque, au grand étonnement du ſauvage & de deux autres qui étoient à quelque diſtance avec un jeune garçon. Quand ils ſe furent raſſemblés, & qu'ils furent un peu remis de leur premiere ſurpriſe, ils firent ſigne aux Anglois de ſe retirer, ce qu'ils s'ef

forcerent de faire, mais ils étoient ſi fatigués qu'ils ne pouvoient marcher que très lentement. Ils n'étoient pas encore fort éloignés de la chaloupe, quand un grand nombre des naturels vint ſur eux avec des lances. Roſenbury s'étoit emparé du mât de la chaloupe, & d'un piſtolet que la mer avoit jetté ſur le rivage; voyant que les Indiens venoient ſur lui, & ſe trouvant hors d'état de courir, il eut l'imprudence de ſe tourner vers eux, d'employer toutes ſes forces, & de s'avancer d'un air menaçant, dans la penſée qu'il les effrayeroit & qu'ils prendroient la fuite dans les bois. Il ſe trompa dans ſon attente; au lieu de ſe retirer ils l'environnerent, & commencerent à aiguiſer leurs lances ſur la terre. Taylor jugea qu'il étoit temps d'éprouver ce qu'on pourroit faire par les ſupplications; il ſe jetta à genoux, & d'un ton pitoyable leur cria merci, pendant que Roſenbury prit la mer pour ſon refuge. Les ſauvages entourerent auſſi-tôt Taylor, & commencerent à le dépouiller: il ſe laiſſa ôter tranquillement ſes bas & ſa chemiſe, mais quand ils voulurent lui enlever le

Naufrage du Dodingron. Chap. II.

An. 1755.

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

reſte de ſon habillement, il fit quelque réſiſtance, & les pria par ſes geſtes de ne le pas mettre entiérement nud, ce qui les porta à s'arrêter. Ils firent enſuite ſigne à Roſenbury qui nageoit toujours dans la mer de venir à eux, mais il les refuſa en leur marquant qu'ils vouloient le tuer. Ils lui montrerent Taylor, pour lui faire voir qu'ils ne l'avoient pas tué; alors il s'approcha d'eux, leur jetta ſon piſtolet & toutes ſes hardes, à l'exception de ſa chemiſe, après quoi il ſe hazarda à ſe livrer entre leurs mains. Ils ne lui firent aucune violence, ſeulement ils tinrent devant lui le mât de ſa chaloupe & le piſtolet, comme pour ſe mocquer de la folie qu'il avoit eue de vouloir les épouvanter. Ils parurent être ſatisfaits d'avoir les habits qu'ils partagerent entr'eux autant qu'ils le purent faire. Enſuite ils commencerent à piller la barque, prirent toutes les cordes qu'ils y purent trouver, ainſi que le crampon de fer qui ſervoit à ſuſpendre le gouvernail, & commencerent à rompre la poupe, dans l'intention d'avoir le fer qu'ils y voyoient. A moins de briſer la tête aux malheureux Anglois, il étoit im-

poſſible de leur faire plus de mal : dans l'agitation où ils ſe trouverent alors, ils commencerent à repandre un torrent de larmes quand ils virent qu'on alloit détruire leur petit bâtiment, & ſupplierent les ſauvages de renoncer à cette entrepriſe avec tant de marques de douleur, qu'ils laiſſerent la chaloupe comme ils l'avoient trouvée. Encouragés par cette apparence d'attendriſſement & de bonté, & preſſés par la néceſſité, les Anglois leur demanderent par ſignes quelque choſe à manger. Ils ſe rendirent auſſi-tôt à cette demande, leur donnerent quelques racines, & leur firent ſigne de partir. Les Anglois remirent leur barque en mer & ſe jetterent dedans, mais le vent qui ſouffloit fortement de l'Oueſt les empêcha de s'éloigner du rivage. Les Indiens voyant qu'ils vouloient leur obéir, mais qu'ils ne pouvoient le faire, les couvrirent de leur chaloupe, pour qu'ils puſſent repoſer, & les laiſſerent comme ils les avoient trouvés. Le lendemain matin, le temps étant devenu très beau & le vent tourné à l'Eſt, ils remirent encore leur barque en mer, & réuſſirent enfin à regagner le rocher.

Naufrage de Dodington. Chap. II. An. 1755.

CHAPITRE III.

Les gens détournent une partie du tréſor: ils trouvent une grande quantité d'œufs: ils conſtruiſent un four : ils s'embarquent & mettent à la voile : leur navigation eſt très difficile : ils envoyent un homme aux ſauvages du Continent : quelques hommes deſcendent à terre : ils jettent l'ancre dans une riviere : ils ſont bien traités par les ſauvages : mœurs de ces ſauvages: les Angloiſe remettent en mer : ils trouvent d'autres ſauvages très différents des premiers : les Anglois ſont en grand danger de périr : ils trouvent un bâtiment de leur nation : ils arrivent à Madras : concluſion.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

Les gens détournent une partie du tréſor.

DEPUIS le temps dont nous venons de parler juſqu'au 28 de Septembre, le charpentier & le forgeron continuerent à travailler à la chaloupe. Les gens étoient très actifs à ramaſſer tout ce que la mer apportoit de temps en temps des débris du

naufrage, particuliérement les cordages & les canevas, pour agréer la chaloupe ; ils trouverent auſſi quelques tonneaux d'eau fraîche qu'ils eurent grand ſoin de mettre avec les autres proviſions pour la mer, parce que leur délivrance par le ſecours de la chaloupe dépendoit autant de l'eau qu'ils pouvoient raſſembler, que des voiles mêmes qu'ils y pouvoient mettre. Le même jour, après avoir fait la priere, devoir dont ils s'acquitterent toujours réguliérement & publiquement chaque dimanche, les officiers découvrirent que la caſſette du tréſor avoit été ouverte, & qu'on avoit enlevé & caché la plus grande partie de ce qu'elle contenoit. On ſera peut-être ſurpris de ce que des gens que le danger avoit rendu dévots devinſſent coupables de larcin, mais il faut remarquer à ce ſujet que lorſqu'un vaiſſeau périt les matelots perdent leur paye & le Capitaine ſon commandement ; que toute diſtinction & ſubordination qui étoit à bord ceſſe, & que tout ce qui eſt jetté à terre du débris eſt regardé comme appartenant à tous en commun. Ainſi les hommes qui jugerent à propos de prendre ſe-

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1735.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

crettement, ce qu'ils regarderent comme leur part du tréſor ne firent ſuivant leur opinion aucun acte d'injuſtice, mais leur intention fut ſeulement de mettre en ſûreté ce qu'ils craignoient que les Officiers ne vouluſſent s'approprier, & par ce moyen ils ſongerent à prévenir toutes les diſputes qui auroient pu avoir des ſuites fâcheuſes dans la circonſtance où ils ſe trouvoient. Cependant lorſque les Officiers eurent reconnus ce qui s'étoit paſſé, & qu'ils virent que perſonne ne vouloit dire qu'il en eut connoiſſance, ils propoſerent d'écrire une forme de ſerment, & de le faire prêter à chacun en particulier, en commençant par eux-mêmes. Le plus grand nombre s'y oppoſerent auſſitôt, & quoiqu'ils ne cruſſent pas avoir commis de crime en prenant le tréſor, ils jugerent qu'il ſeroit non-ſeulement contre les mœurs, mais même impie de jurer qu'ils n'en avoient rien pris. Le plus petit nombre n'étoit pas en état de ſoutenir ce qui avoit été propoſé, & l'affaire s'aſſoupit ſans qu'il y eut ni de recherches ni même de remontrances.

Le 6 d'Octobre ils trouverent un fuſil

fusil de chasse, ce qui leur causa beaucoup de joye; le canon en étoit faussé, mais il fut bientôt racommodé par le charpentier, & l'on s'en servit avec grand succès pour tirer les oiseaux qu'on ne pouvoit avoir auparavant qu'en les abattant à coups de bâton. Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Le vendredi 10 d'Octobre, ils revirent les Gannets qui les avoient abandonnés depuis quelque temps, & qui volerent alors autour du rocher en grand nombre. Les Anglois espérerent qu'ils y déposeroient leurs œufs, & ils eurent la satisfaction de voir que leurs espérances ne furent pas trompées. Après ce temps ils eurent des œufs en abondance jusqu'au commencement de Janvier où le temps de la ponte fut entiérement passé. Ils trouvent une grande quantité d'œufs.

Le Dimanche 19 d'Octobre, M. Collet, M. Webb & deux autres se hazarderent encore à monter sur un radeau, mais le vent s'étant élevé très frais le radeau fut rompu, & ils furent jettés de l'autre côté des rochers. Le vent augmentant toujours, & la mer étant très haute, il fut impossible de mettre hors la chaloupe, en sorte qu'ils furent obligés de demeurer toute la nuit avec les veaux Ils construisent un four.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

marins ſur ces rochers ſans aucun couvert & ſans rafraîchiſſements. Quoique leur ſituation fut tres déſagréable, ils trouverent un grand motif de conſolation en penſant qu'elle auroit été beaucoup plus affreuſe ſi les vagues au lieu de les jetter ſur ces rochers, avoient emporté leur radeau en mer. Le vent ne commença à tomber que le lendemain à midi, & on envoya alors la chaloupe, mais comme les vagues étoient encore fort élevées on ne put les amener que deux à la fois, en laiſſant le radeau derriere. Le temps devint alors pluvieux, ce qui leur fut très agréable, d'autant que cela ſervit à augmenter leur proviſion d'eau pour la mer. Ils étoient alors dans une grande diſette de pain, quoiqu'ils euſſent vêcu long-temps avec une très petite ration. Pour derniere reſſource ils ſongerent à bâtir un four, parce qu'ils avoient pluſieurs bariques de farine, mais ils manquoient abſolument de pain. Ils réuſſirent au-delà de leur attente, & la changerent en aſſez bon biſcuit.

Ce biſcuit ne fut pas long-temps ſans être preſqu'épuiſé, & ils furent encore obligés de ſe réduire à quelques onces ſeulement par jour ſans

avoir d'eau-de-vie, parce que la petite quantité qui reſtoit étoit ſcrupuleuſement conſervée pour l'uſage du charpentier. Il leur reſta encore ſi peu d'eau, qu'ils ſe réduiſirent auſſi à chacun une pinte par jour.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Ils s'embarquent & mettent à la voile.

Malgré ce fâcheux état, ils eurent le bonheur de conſerver tous leur ſanté & leur vigueur: le 16 de Février 1756 ils lancerent à l'eau leur chaloupe qu'ils nommerent l'heureuſe délivrance. Le 17, ils embarquerent la petite quantité de proviſions qu'ils avoient raſſemblées; enfin le 18 ils mirent à la voile, & quitterent le rocher auquel ils donnerent le nom d'Iſle des oiſeaux, après y avoir demeuré 7 mois entiers.

Toutes ces proviſions conſiſtoient en deux buſſes & quatre muids d'eau, deux cochons vivants, une tinette de beurre, environ quatre livres de biſcuit pour chaque homme, & des proviſions ſalées pour dix jours en ſe réduiſant chacun à deux onces par jour, encore étoient-elles preſque toutes gâtées & en très mauvais état.

Leur navigation eſt très difficile.

Le 18, à une heure après midi ils leverent l'ancre avec une légére brize venant de l'Oueſt, dans l'intention de gagner la riviere de ſainte Lucie pour

Naufrage du Bodi vion Chap. I I.

An. 1755.

laquelle ils mirent à la voile ; mais le malheur continuoit toujours à les accompagner. Pendant vingt-cinq jours ſucceſſivement ils n'éprouverent que des contrariétés, preſque ſans proviſions, & emportés par de forts courants qui faiſoient un mille & demi par heure, en ſorte que quoiqu'ils euſſent le vent favorable & une bonne brize, ils pouvoient à peine ſurmonter ces courants. Leur état devenoit de plus en plus miſérable, & ils perdirent toute l'eſpérance qu'ils avoient eue d'arriver à la riviere de Sainte-Lucie : enfin voyant que les courants les emportoient fortement à l'Oueſt, & que le vent étoit preſque toujours Eſt, ils ſe déterminerent à changer de cours, & à eſſayer de gagner le cap de bonne-Eſpérance. En conſéquence, le 2 de Mars ils porterent à l'Oueſt, mais le lendemain le temps leur parut brouillé, & ils jugerent qu'ils étoient menacés de quelques vents furieux venant de l'Oueſt.

Ils ne ſe trompoient pas dans leurs conjectures ; le vent augmenta prodigieuſement juſqu'au quatre du mois, où ils eſſayerent de prendre quelque repos ; mais la mer étoit ſi groſſe qu'ils

craignoient que chaque houle ne mit en piéces leur petit bâtiment. Ils furent donc encore obligés de continuer à manœuvrer & de courir ſous leur voile de perroquet. Quelquefois les raffales étoient ſi violentes que la mer paroiſſoit comme un affreux précipice au-deſſous de leur poupe. Ils continuerent à être ainſi emportés par ces vents furieux juſqu'au matin du 5 que le beau temps reprit le deſſus.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

Le 7, ils eurent un calme, & jetterent l'ancre environ à trois quarts de mille du rivage où ils virent bientôt pluſieurs naturels qui deſcendoient des montagnes. Cette vue les encouragea à eſſayer s'ils pourroient débarquer. Thomas Arnold, domeſtique noir, avec deux matelots furent envoyés dans une chaloupe, & on leur donna un collier de grains d'ambre, pour en faire préſent aux Indiens. Arnold, auſſi-tôt que la chaloupe fut près du rivage ſauta dans la mer & s'y rendit à la nage, pendant que la chaloupe retourna au vaiſſeau qui continua de voguer à quelque diſtance, pour trouver un endroit où l'on put débarquer en ſureté. Arnold accompagné d'environ quarante des

Ils envoyent un homme aux ſauvages du Continent.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

naturels, ſuivit le vaiſſeau juſqu'à l'endroit convenable pour le débarquement, & l'on renvoya la chaloupe pour le reprendre. Il dit aux Anglois que lorſqu'il étoit arrivé à terre les ſauvages avoient d'abord paru fort réſervés avec lui, mais qu'enſuite ils s'étoient tous aſſis, & l'avoient fait aſſeoir près d'eux. Qu'il avoit préſenté le collier d'ambre au plus agé, & que celui-ci l'avoit reçu avec des marques de politeſſe. Il leur avoit fait connoître par ſignes qu'il avoit beſoin de nourriture, & ils lui avoient donné du bled d'Inde, des fruits & de l'eau dans une calebaſſe. Il ajoûta que les ſauvages avoient envoyé dans le pays, pour faire venir des moutons, des bœufs & d'autres denrées, ſur quoi il marqua beaucoup d'envie de retourner auprès d'eux; mais comme le vent continuoit à venir de l'Oueſt, on envoya ſeulement la chaloupe qui revint bientôt avec autant de bois qu'on en avoit beſoin pour quatre jours.

Quelques hommes deſcendent à terre.

Ils continuerent à ſuivre la côte juſqu'au 10 de Mars que le vent ſe tourna à l'Eſt; alors ils jetterent l'ancre environ à un demi mille du rivage. Le ſoir pluſieurs des Indiens vinrent

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

ſur le bord de la mer, d'où ils les appelloient & leur faiſoient des ſignes pour les engager à deſcendre ; mais ils jugerent que le débarquement étoit impraticable. Le matin, les naturels répéterent leur invitation en amenant devant eux un grand nombre de chévres & de bœufs : cette vue étoit très agréable pour des hommes que la faim réduiſoit aux abois, mais ils voyoient toujours qu'il ne leur étoit pas poſſible de deſcendre. Ils demeurerent dans cette ſituation pareille à celle de Tantale juſqu'au 14 que deux des hommes demanderent qu'on les mit à terre à tout haſard, & qu'on leur permit d'aller vivre avec les naturels, plutôt que de mourir de faim à bord, parce que depuis deux jours ils n'avoient pris aucune nourriture. On les envoya dans la chaloupe, & ils furent mis à terre avec beaucoup de difficultés. Le ſoir du même jour le vent étoit très foible & paroiſſoit diſpoſé à tourner à l'Oueſt, ce qui cauſoit beaucoup de chagrin aux Anglois à cauſe de leurs compatriotes qui étoient à terre, craignant qu'il ne devint trop fort pour que le bâtiment put demeurer ſur le fer juſqu'au ma-

Naufrage du Dodington Chap. III.

An. 1755.

tin. On fit de fréquents ſignaux pendant toute la nuit en élevant des lumieres, dans l'eſpérance de les faire venir au bord de la mer, & de les reprendre avant que la lame fut trop forte. On n'en eut aucune connoiſſance juſques vers ſix heures du matin, mais il n'étoit plus temps de les pouvoir reprendre, parce que le vent étoit devenu trop fort & la lame trop élevée. On leur fit ſigne de ſuivre le rivage, dans l'eſpérance de trouver un endroit plus favorable pour les faire revenir à bord, & la barque mit à la voile en rangeant toujours la côte. A peine avoit-elle fait deux lieues, qu'on vit une place très commode; auſſi-tôt on porta au rivage, on jetta l'ancre à cinq braſſes, on mit en mer la petite chaloupe avec quatre hommes, dont deux devoient aller à la recherche de ceux qui étoient deſcendus la veille, & les deux autres furent chargés de ſonder l'embouchure de la riviere, parce qu'on avoit de grandes eſpérances de trouver aſſez d'eau pour que la barque pût paſſer par deſſus la barre. Environ trois heures après on revit les deux hommes avec les quatres premiers, mais ils n'oſerent

revenir à bord, parce que la vague étoit trop forte pour s'expoſer à mettre leur chaloupe en mer.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Tous les gens à bord paſſerent la nuit dans de grandes inquiétudes; au point du jour ils leverent l'ancre, & s'approcherent encore du rivage, mais voyant que leurs compagnons n'oſoient ſe haſarder, ils leur firent entendre que s'ils ne revenoient immédiatement, & ne leur faiſoient connoître s'il étoit poſſible d'entrer dans la riviere, ils ſeroient obligés de les abandonner, parce qu'on manquoit de proviſions, & qu'on ne voyoit aucune apparence d'en avoir en cet endroit. Ces menaces eurent l'effet qu'on en attendoit, & deux hommes ſe haſarderent à revenir dans la chaloupe malgré la hauteur extrême de la lame. Quand ils furent à bord, ils dirent que les Indiens les avoient très-bien reçus, qu'ils leur avoient donné à manger du bœuf & du poiſſon, leur avoient fait boire du lait, & les avoient conduits par deſſus les montagnes depuis l'endroit où ils avoient débarqué juſqu'à celui où ils avoient trouvé leurs compagnons. Le vent ſouffloit alors de l'Eſt,

Ils jettent l'ancre dans une riviere.

Naufrage du Dedington. Chap. III. An. 1755.

ce qui le rendoit mauvais pour reſter en cet endroit, mais très bon pour entrer dans la riviere où on leur dit qu'il y avoit aſſez d'eau pour la barque. Ils leverent l'ancre à onze heures du matin, & s'avancerent vers la riviere, la chaloupe étant toujours devant pour ſonder ; mais quand ils furent à la barre ceux du rivage leur firent ſigne de retourner. Alors ils revirerent & jetterent l'ancre : la chaloupe revint à bord, on leur dit qu'il n'y avoit alors que huit pieds d'eau ſur la barre, & qu'il falloit attendre la haute mer pour la paſſer. A deux heures après midi ils remirent à la voile, entrerent facilement dans la riviere ſans prendre d'eau dans la barque, & jetterent l'ancre à deux braſſes & demie de profondeur.

Ils ſont bien traités par les ſauvages.

Leur premier ſoin fut de conſulter ſur la maniere dont ils pourroient trafiquer avec les naturels, afin de ſe procurer les proviſions & les autres denrées qui leur manquoient, n'ayant jamais entendu parler d'aucun commerce ſur cette côte. Le conſeil ne fut pas long, d'autant qu'ils avoient très peu d'effets à échanger ; ils conſiſtoient ſeulement en boutons de laiton,

quelques verouils, des clous & quelques cercles de fer, dont ils firent des bracelets ou plutôt des anneaux comme les Indiens en portent ordinairement aux bras & aux jambes, & qu'ils nomment Bangles. Ils les descendirent sur le rivage, les montrerent aux naturels & leur firent en même-temps des signes pour leur faire entendre le mieux qu'il leur fut possible, ce qu'ils demandoient à échanger pour ces bagatelles. Ils se mirent à genoux, comme pour brouter l'herbe, éleverent leurs mains au-dessus de leurs têtes, en forme de cornes, & marquerent les mugissements des bœufs ainsi que le bêlement des brebis, ce que les Indiens comprirent très bien. Ils amenerent promptement aux Anglois, deux petits bœufs qu'ils acheterent pour une livre de cuivre, & pour trois ou quatre boutons du même métal. Chacun des bœufs pesoit environ cinq ou six cents, & la chair en étoit excellente : les Indiens parurent très contents de leur marché, & promirent d'en amener un plus grand nombre. Ils apporterent aussi du lait en grande quantité & à très bas prix, ne demandant qu'un bouton pour envi-

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Naufrage du Dodington. Chap III. An. 1755.

ron trente ou quarante pintes. On leur acheta au même prix d'un petit grain qui reſſemble au froment de Guinée ; les Anglois le briſerent entre deux pierres, en firent une eſpéce de pain qu'ils cuiſirent ſur des cendres chaudes, dans l'eſpérance de pouvoir le conſerver juſqu'à ce qu'ils en trouvaſſent de meilleur ; leur attente fut trompée, & il ſe moiſit en trois jours ; mais ils firent enſuite bouillir du même grain avec leurs autres mêts, ce qui leur fit une très bonne nourriture. Ils reſterent en cet endroit environ quinze jours, pendant leſquels ils allerent ſouvent dans le pays juſqu'aux habitations des Indiens qui en étoient éloignées de dix à douze milles. Ils y vivoient dans des huttes couvertes de joncs marins qui forme une eſpéce de chaume : elles étoient très propres au dedans, & les naturels offrirent ſouvent aux Anglois qui les viſitoient d'y paſſer la nuit quand ils demeuroient ſur le rivage. Ils leurs marquerent toujours beaucoup d'amitié, mangerent fréquemment avec eux, & parurent prendre goût à la maniere Européenne d'accommoder les viandes ; mais ils faiſoient une eſtime particuliere

des inteſtins des aimaux, des ventres & des gros boyaux, qu'ils mangeoient ordinairement cruds, après en avoir ſeulement ſécoué les excréments. Ils prenoient auſſi beaucoup de plaiſir à venir à bord de la barque, remontoient ſouvent la riviere dans la chaloupe avec les Anglois, & marquerent toujours un caractère très ſociable. Ils n'avoient aucune jalouſie de leurs femmes, amenoient ſouvent leurs ſœurs & leurs filles aux Anglois, & les laiſſoient avec eux des jours entiers, pendant qu'ils ſe promenoient dans les bois.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Le principal exercice de ces ſauvages eſt la chaſſe, ils n'ont d'autres armes que des eſpeces de lances, & deux bâtons courts avec un gros nœud au bout : ils s'en ſervent pour aſſommer leur proie, quand elle eſt bleſſée avec la lance.

La riviere eſt remplie de manattes ou vaches de mer, qui ne cauſent aucuns dommages : elles viennent ordinairement ſur le rivage pendant la nuit, & ſe nourriſſent particuliérement d'herbes : les Naturels en tuent ſouvent quand elles dorment, & en font leur nourriture. Ils avoient auſſi

Mœurs de ces Sauvages.

Naufrage du Dolington. Chap. III. An. 1755.

des dents d'élephant qu'ils auroient données pour peu de choſe, mais les Anglois n'avoient pas aſſez de place pour les mettre dans leur barque. Ces ſauvages ne portoient point d'habillements, ou au moins très peu, pendant le jour, mais la nuit ils ſe couvroient d'une peau de bœuf, qu'ils faiſoient bien ſécher, & qu'ils avoient l'art de rendre très ſouples. Leurs principaux ornements étoient un morceau de queue de bœuf qui leur pendoit depuis la ceinture juſqu'aux talons, avec de petites coquilles de mer qui y étoient attachées : ils portoient auſſi de petits morçeaux des mêmes peaux au tour des genoux, de la cheville du pied & des bras. Ils ſe pomadoient les cheveux avec beaucoup de ſuif ou de graiſſe mêlée d'une eſpece de terre rouge, & ſe frottoient auſſi tout le corps de graiſſe. Ils avoient tant d'activité & tant d'adreſſe à jetter leurs lances, qu'ils les dardoient à quinze ou vingt toiſes, & atteignoient un épi de bled qu'ils prenoient pour but. Ils avoient un autre exercice qu'ils pratiquoient particulierement quand ils ſe rencontroient, ou quand ils ſe ſéparoient les uns des

autres. C'étoit de danſer, ou plutôt de ſauter en rond, en faiſant les cris les plus hideux, quelquefois comme quand on hâle des chiens, d'autrefois en imitant le grognement des cochons, & en même-temps ils couroient en avant & en arriere, faiſant mouvoir fortement leurs lances. Une autre circonſtance qu'on jugea fort extraordinaire fut qu'avec ces ſauvages qui étoient entierement noirs, & avoient des cheveux comme de la laine, les Anglois trouverent un jeune homme qui paroiſſoit avoir douze ou quatorze ans, entierement blanc, dont les traits étoient comme ceux des Européens, avec de beaux cheveux déliés, & qui ne reſſembloit en rien aux Naturels du pays. Ils remarquerent qu'on regardoit cet enfant comme un domeſtique, les ſauvages lui faiſoient faire leurs commiſſions, & ne vouloient pas ordinairement qu'il mangeât avec eux; mais il attendoit qu'ils euſſent fini leur repas pour pour prendre le ſien. Cependant ils paroiſſoient vivre avec beaucoup d'amitié les uns envers les autres; & quand ils avoient quelque choſe à manger, en ſi petite quantité

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

que ce fut, celui qui en étoit le poſſeſſeur le partageoit également avec tous ceux qui étoient préſents, & marquoit une grande ſatisfaction à le faire.

Les Anglois ſe remettent en mer.

Quand les Anglois, avec ce ſecours envoyé par la providence, eurent raſſemblé une quantité aſſez conſidérable de proviſions, ils leverent l'ancre le 29 à cinq heures du matin, & gagnerent promptement la barre; mais ils y trouverent des lames très dangereuſes, qui montoient preſque dans leur barque, & empêchoient leur voile de prendre le vent, ce qui les mettoit en grand danger d'être jettés ſur les rochers; cependant ils eurent le bonheur de paſſer cette barre, & mirent à la voile pour la riviere de Sainte-Lucie.

Ils trouvent d'autres ſauvages très différents des premiers.

Il ne leur arriva rien d'important juſqu'au 6, qu'ils entrerent enfin dans cette riviere. Quand ils furent à terre, ils virent qu'ils avoient à trafiquer avec des peuples très-différents de ceux qu'ils avoient quittés. Quand ils leur montrerent qu'ils vouloient commercer avec eux, ces Indiens leurs firent connoître qu'ils avoient beſoin d'une petite eſ-

pèce de grains. Cependant lorſque les Anglois leur eurent fait voir des boutons de cuivre, ils leur amenerent auſſi-tôt quelques bœufs, des oiſeaux, des pommes de terre, des courges & quelques autres denrées. On ne put acheter des bœufs, parce que les Indiens demandoient en échange des anneaux de cuivre aſſez larges pour leur ſervir de colliers, mais ils trafiquerent des oiſeaux & des courges à fort bas prix, puiſqu'ils donnoient cinq ou ſix groſſes volailles pour un petit morceau de toile qui n'auroit pas valu plus de quatre ſols en Angleterre. Les Anglois demeurerent trois ſemaines en cet endroit; ils les employerent à parcourir le pays, à voir les habitations des ſauvages, & leur maniere de vivre, & à faire leurs efforts pour les engager à trafiquer pour ce qui leur étoit le plus néceſſaire. Ces Indiens paroiſſoient faire la plus grande eſtime du cuivre: on leur montra une poignée de ce métal qui avoit ſervi à quelque vieux coffre: ils offrirent auſſi-tôt deux bœufs pour l'avoir; le marché fut bientôt conclu, & ils les amenerent à la barque. Ce peuple parut très

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

haut & très orgueilleux, bien différent de l'honnêteté de celui qu'on avoit quitté : on découvrit que leur principal chef qu'on avoit déja payé pour loger une nuit dans une de ſes huttes, déroba quelques morceaux de fer que les Anglois avoient mis dans un pannier, pour ſervir à leur dépenſe juſqu'à ce qu'ils remontaſſent dans la barque. Ils reſterent deux ou trois jours avec eux dans l'intérieur du pays, & on ne put jamais les engager à manger avec les Anglois. Ils différoient auſſi beaucoup des premiers dans leur maniere de préparer les mets, ce que les derniers faiſoient beaucoup plus proprement. Ils étoient auſſi très propres ſur leur corps, & commençoient toujours le matin par ſe laver en entier, ce qui paroiſſoit être chez eux un acte de dévotion, au lieu qu'on n'avoit rien remarqué de ſemblable dans les premiers. Ils ne portoient auſſi aucune eſpéce d'ornements pareils à ceux des autres. Ils mettoient leur principale parure dans leurs cheveux, qu'ils entretenoient très propres, & veilloient avec grand ſoin ſur leurs femmes : leurs armes étoient cependant les mêmes ainſi

que leurs divertiſſements. Nous y trouvâmes, dit l'Officier Anglois, quelques hommes qui venoient de Delagoa, & qui avoient de l'ambre gris avec beaucoup de dents d'éléphans pour trafiquer.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Les Anglois voyant qu'il faiſoit un bon vent d'Oueſt, & que le temps étoit très favorable, leverent l'ancre le 18 à ſept heures du matin, étant tous remontés à bord, & mirent à la voile. Environ un quart d'heure avant la haute mer, lorſqu'ils étoient preſque à la barre, quelques-uns eurent l'imprudence de laiſſer tomber la voile, & de jetter le grapin ſur un banc de ſable. Alors neuf hommes ſe mirent dans la chaloupe, & ramerent vers le rivage, en jurant qu'ils aimoient mieux à tout hazard vivre avec les ſauvages que d'être noyés en eſſayant de paſſer par-deſſus la barre. Ceux qui demeurerent à bord étoient indécis ou d'eſſayer de paſſer la barre, ou de retourner à terre; mais le bâtiment ne pouvoit retourner, parceque le vent & la marée concouroient à le faire ſortir de la riviere, enſorte qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'à la demi-marée, il ne touchât la

Les Anglois ſont en grand danger de périr.

Naufrage du Docteur... Chap. II.

terre & ne fut mis en piéces. Enfin dans l'eſpérance de ſauver le vaiſſeau & de conſerver leurs vies, ils leverent

An. 1755 l'ancre, & furent auſſi-tôt emportés ſur des briſans : leur état étoit le plus terrible, il n'y avoit que huit pieds d'eau, & le bâtiment en tiroit cinq. Après être demeurés environ une demi-heure entre la vie & la mort, la ſurface de la mer leur parut tout-à-coup unie comme une table, & avec le ſecours de la divine providence, ils ſortirent ſans accident de la riviere Sainte-Lucie. Ceux qui les avoient quittés, dont pluſieurs n'avoient qu'une chemiſe & une culotte, continuerent leur route à pied en ſuivant le rivage.

Ils trouvent un bâtiment de leur nation.

Les Anglois pourſuivirent leur cours juſqu'au 20 où ils jetterent l'ancre à quatre heures après midi dans la riviere Delagoa, à neuf braſſes de profondeur. Ils y trouverent le Senaut, la Roſe, Capitaine Chandeler qui trafiquoit pour du bœuf & des dents d'Elephant, & quelques-uns d'entr'eux lui demanderent de leur accorder le paſſage pour Bombay. Après être demeurés trois ſemaines en cet endroit, ils virent une petite cha-

loupe du pays qui remontoit la riviere & dans laquelle étoient trois des hommes demeurés à celle de Sainte-Lucie. Ils leur dirent que les ſix autres étoient de l'autre côté de la baye de Delagoa, où ils attendoienr l'occaſion d'une chaloupe, pour les rejoindre. Les Officiers jugerent qu'ils étoient dans l'endroit le plus commode pour mettre en ſûreté le tréſor, les paquets & tous les autres effets. En conſéquence ils mirent quatre ou cinq de leurs hommes à terre, & en firent monter deux à bord du Senaut. M. Jones revint enſuite avec la pinaſſe du Capitaine Chandeler bien équipée & bien armée : il y mit tout l'argent, la vaiſſelle & les paquets qu'il put trouver, & les amena à bord du Senaut, pour qu'on les leur rendit à leur arrivée à Madras. Les gens demeurés dans la chaloupe, craignant qu'on ne fit une ſeconde viſite qui leur auroit été très déſagréable, ſaiſirent l'occaſion de s'échapper pendant la nuit.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Le 25 de Mai, le Senaut la Roſe leva l'ancre, & fit voile pour Madagaſcar, afin d'y compléter ſa cargaiſon, à cauſe d'un différent ſurvenu en-

Ils arrivent à Madras. Concluſion.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

tre le Capitaine Chandeler & les Indiens qui lui avoient d'abord vendu plus de cent têtes de bétail, & qui les avoient enſuite emmenés. Le même jour qu'ils quitterent la terre ils virent une voile qui étoit la barque, & elle vint auſſi-tôt à eux; deux des gens monterent à bord du Senaut, le charpentier qui en étoit un, engagea le Capitaine Chandeler à acheter la barque pour cinq cents roupies dont il fit ſon billet. Ils avoient pris les ſix autres hommes demeurés à la riviere Sainte-Lucie, mais trois étoient déja morts, & deux très malades de la fatigue qu'ils avoient ſoufferte en voyageant par terre : ces derniers moururent auſſi quelques jours après. Chandler fit voile pour Madagaſcar, de conſerve avec la barque, découvrit cette Iſle après vingt-deux jours de cours, & jetta l'ancre le 14 de Juin à Morondova. Le 16, il y arriva auſſi le Caernarvon, commandé par Norton Hutchinſon, chargé en Europe pour la Chine.

Comme les paquets & le tréſor étoient deſtinés pour Mādras, ils ſe mirent dans le Caernarwon, quitterent Morondova le premier de Juillet,

& arriverent le premier d'Août à Madras, où ils remirent les paquets, le tréſor & tous les effets particuliers.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An 1755.

Fin du douzieme & dernier Volume.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce douzieme Volume.

A

Acapulco, ville & port d'Amérique : ſon commerce avec Manille, 37. Beauté du port, & mauvais air de cette ville, 61. Temps où elle eſt fréquentée, 62.
Agnigan, l'une des iſles Mariamnes, 104.
Aiguilles aimantées, perdent leur vertu par le froid, 340.
Anataca, l'une des iſles Mariamnes, 102.
Anſon (Monſieur) Suite de ſon expédition de Payta, 2. Ses troupes ſe rembarquent après avoir mis le feu à la ville, 5. Son humanité envers les priſonniers, 10. Leur reconnoiſſance, 13 Sa prudence pour appaiſer les murmures de ſes gens, 14. Il brûle deux de ſes priſes, 18. Il paſſe la ligne, 19. Il arrive à Quibo, *ibid.* Il fait une priſe médiocre, qu'il coule à fond, 30. Il eſt trompé par une lumiere, 32. Ses meſures dans l'eſpérance de prendre le galion de Manille, 34. Il apprend que ce galion eſt arrivé à Acapulco, 36. Diſpoſitions qu'il fait pour l'attaquer au retour, 68. Elles ſont ſans effet, 70. Il relâche à Chequetan, 74. Il ne peut joindre les gens du pays, 77. Un de ſes hommes eſt pris par les Eſpagnols, 85. M. Anſon brûle trois de ſes priſes, 87. Il retrouve un canot qu'il croyoit avoir perdu, 92. Il renvoie

voie les prisonniers Espagnols, 94. Etat fâcheux où il se trouve, 96. Il brûle le Glocester, 99. Il voit deux isles sans pouvoir y aborder, 102. Il mouille à celle de Tinian, 104. L'air de terre rétablit ses gens, 110. Son vaisseau est emporté en mer par une tempête, 124. M. Anson reste à terre, fait allonger une barque, 127. Difficultés qu'il surmonte pour cet ouvrage, 133. Son vaisseau regagne l'isle, 138. Ce qui lui étoit arrivé, 139. Il est encore emporté en mer, & ramené à Tinian, 143. M. Anson remet à la voile, 145. Allarme causée par le feu, 151. Il arrive sur les côtes de la Chine, 152. Il se fait conduire par un Pilote Chinois, 154. Il arrive à Macao, 155. On lui refuse la permission d'aller à Canton, 159. Il écrit au Viceroi, 160. Il reçoit une visite de Mandarins, 164. Il obtient avec peine la permission de radouber son vaisseau, 166. Inquiétude que lui cause le faux rapport d'un Chinois, 169. On lui supprime les provisions, 170. Il se remet en route, 172. Il combat le Galion de Manille, 178. Il s'empare de ce bâtiment, 182. Dommage que l'armement de M. Anson cause aux Espagnols, 186. Il entre dans la riviere de Canton malgré les Chinois, 188. Sa fermeté pour soutenir ses droits, 192. Il rend la liberté à ses prisonniers, 193. Il va à Canton, 205. Service qu'il rend aux Chinois, dans un incendie, 209. Il obtient une audience du Viceroi, 212. Il met à la voile, 217. Il arrive au Cap de Bonne-Espérance, 223. Son retour en Angleterre, 224.

B

Bachi (isles de) leur vraie position, 173.

Boca-Chica, l'un des forts de Carthagène, 253.

Bocca-Tigris, entrée de la riviere de Canton, 187.

Brett (M.) Lieutenant de M. Anson: ses précau-

tions pour empêcher les Eſpagnols de reprendre Payta, 3. Il rejoint l'Eſcadre Angloiſe, 7.
Buena-viſta, l'une des iſles Mariamnes, 145. *Voyez Tinian.*

C

CARTHAGENE. Hiſtoire du ſiege de cette place par les Anglois, 225, *& ſuivantes.* Etat de la flotte qu'ils y envoient, 228. Elle eſt battue d'une tempête, 230. Les bâtiments ſe rejoignent, 232. Elle relâche à la Dominique, 233. Elle remet à la voile, 235. Elle attaque des vaiſſeaux François ſans être en guerre, 236. Les Anglois jettent l'ancre près de Carthagene, 240. Débarquement des troupes, 243. L'Amiral refuſe les ſecours néceſſaires, 245. Le feu de la flotte fait très peu d'effet, 248. Les Anglois prennent le fort de Boca-chica, 251. Ils s'emparent de la Barradera, 252. Les vaiſſeaux entrent dans le grand port, 255. Ils ſe rendent maîtres de pluſieurs des forts, 258. Méſintelligence entre les troupes de terre & celles de mer, 265. Mauvaiſe conduite de l'Amiral, qui empêche la priſe de la place, 270. Attaque mal concertée, 271. Miſere affreuſe des malades, 274. On ſe diſpoſe à lever le ſiege, 277. La flotte remet à la voile, 283.
Cathcart (le Lord) eſt chargé du commandement des troupes de terre pour le ſiege de Carthagene, 226. Sa mort, 234.
Chéquetan, port de la mer du Sud, 74. Timidité des habitants, 79. Animaux & productions du pays, 82.
Chevalier (iſle du) où aborde M. Ellis, 340.
Chinois. Leurs fourberies, 195. Leurs friponneries, 202. Jugement ſur leur habileté dans les arts, 217. Leur opiniâtreté à ne pas ſe ſervir des lettres, 219. Erreur ſur leur morale, 221.

D

DEMARCATION (ligne de) ſon origine, 38.

Son inutilité, 39.
Dobbs, bâtiment Anglois deſtiné à faire des découvertes, 286. Il eſt en danger de périr par le feu, 288.
Dodington (le) vaiſſeau de la Compagnie des Indes; met à la voile, 377. Il fait naufrage par la faute du Capitaine, 379. Vingt-trois des hommes ſe ſauvent ſur un rocher, 381. La mer leur apporte des vivres, 383. Ils projettent de conſtruire une chaloupe, 386. Secours que la mer leur procure, 387. Ils élevent une forge, 389. Leurs inquiétudes ſur la maladie de leur charpentier, 391. Leur diſette de vivres, 395. Trois d'entr'eux vont au continent, 396. Leur retour, 397. Dangers qu'ils y avoient courus, 399. Les Anglois ont des œufs en abondance, 409. Ils partent enfin du rocher, 411. Ils projettent de gagner le Cap de Bonne-Eſpérance, 412. Les ſauvages du continent traitent bien un de leurs gens, 414. Pluſieurs hommes deſcendent à terre, 415. Ils ſont bien reçus des ſauvages, 417. La barque entre dans une riviere, 418. Commerce qu'ils font avec les naturels, 419. Mœurs ſociables des habitants, 420. Leurs habits & leurs uſages, 421. Les Anglois trouvent un blanc parmi eux, 423. Ils ſe remettent en mer, 424. Eſtime que les ſauvages font du cuivre, 425. Danger que courent les Anglois, 427. Ils trouvent un bâtiment de leurs compatriotes, 428. Ils arrivent à Madras, 430.

E

Ellis (M.) s'embarque pour faire des découvertes au Nord-Oueſt, 287. Les vaiſſeaux mettent à la voile, 288. Ils gagnent le détroit d'Hudſon, 290. Ils arrivent à l'iſle de Marbre, 298. Ils entrent dans la riviere de Haies, 300. Leurs précautions pour y paſſer l'hiver, 304. Quels habillements les Anglois y porterent, 306. Souliers de cinq pieds de long, 307. Comment

ils ſe garantiſſent du froid, 315. Ils ſe remettent en mer, 335. Ils vont au fort d'York, *ibid.* Ils remettent à la voile, 338. Ils abordent à l'iſle du Chevalier, 339. Ils arrivent à l'iſle du Cheval-marin, 347. Leurs recherches ſont infructueuſes, 350. Doutes de M. Ellis, 367. Il va faire de nouvelles recherches dans la chaloupe, 368. Ses peines pour regagner le vaiſſeau, 370. Il a le bonheur de le rejoindre, 371. Ils ſe remettent en mer pour l'Angleterre, 372. Ils abordent à Yarmouth, 374.

Eskimaux, peuples de l'Amérique, 291. Ce qu'ils appellent Yeux de neige, 294. Leur humanité, 342. Leur adreſſe, 343. Laideur de leurs femmes, 344.

G

Galions de Manille: Recit de leur voyage à Acapulco, 49. Comment on les renouvelle d'eau, 53. Défauts de cette navigation, 55. Leur retour, 63.

Guam, l'une des iſles Mariamnes, la ſeule qui ſoit habitée par les Eſpagnols, 146.

H

Haies (Riviere de) qui tombe dans le détroit d'Hudſon, 300. Uſage qu'on fait des chiens dans ce pays, 310. Deſcription des bords de cette riviere, 312. Leurs productions, 313. Phénomenes qu'on y remarque, 314. Froid exceſſif de ce pays, 316. Des habitants, 320. Effets pernicieux de l'eau-de-vie, 321. Leurs habitations, 322. Leur probité, 323. Leur nourriture, 324. Des poiſſons du pays, 325. On y étrangle les vieillards, 326. Leur religion, 327.

L

Lama, iſles ſur les côtes de la Chine, 154.

Luçon, l'une des iſles Philippines: ſa deſcription, 44.

M

Macao, ville de la Chi-

ne, au pouvoir des Portugais : ſa deſcription, 155.
Manille, l'une des Philippines : grand commerce de cette iſle, 41. Sa deſcription, 45. Nature de ſon commerce, 46. Avantages que les Miſſionnaires en retirent, 47. Tort qu'il fait à celui d'Europe, 48.
Marbre (iſle de) au-delà du détroit d'Hudſon : ſa deſcription, 298.
Mariamnes, iſles, autrement nommées des Larons : leur deſcription, 145.
Miſſionnaires, Jéſuites de la Californie : leur établiſſement, 59. Leurs ſoins pour conſerver le Galion de Manille, 60.
Mitchell, l'un des Capitaines de l'eſcadre de M. Anſon : Priſe qu'il fait avec le Glouceſter, 16.

P

Payta. Le Gouverneur de cette ville fait des diſpoſitions infructueuſes pour la reprendre, 2. Les Anglois y mettent le feu, 5. Richeſſes qu'ils en retirent, 9.
Perles de l'iſle de Quibo : leur qualité, 25. Épreuves qu'on y fait des plongeurs, 26.
Porra, plante marine, qui ſert au Galion à connoître l'approche de la terre, 57.
Pros, eſpeces de barques des iſles Mariamnes : leur deſcription, 148.

Q

Quibo, iſle de la mer du Sud : ſa deſcription, 20. Beauté de cette iſle : Caſcade naturelle qu'on y remarque, 22. Perles qu'on y trouve, 25.

R

Rhyma, fruit des Indes, auſſi nommé fruit à pain : ſa deſcription, 115.
Rota, l'une des iſles Mariamnes, d'où l'on tire du riz pour celle de Guam, 146.

S

Samſon, Capitaine du Dodington, ſe ſépare de ſes conſorts, 377. Il ſuit une route différente de celle des autres vaiſſeaux, 378. Il périt dans le naufrage de ſon bâtiment, 379.

Saypan, l'une des Iſles Mariamnes, 104.
Serigan, l'une des iſles Mariamnes, 102.
Sucker, poiſſon de la baie d'Hudſon, 325.

T

TINIAN, l'une des iſles Mariamnes, 104. Beauté de cette iſle, 106. Sa deſcription, 111. Animaux qu'on y trouve, 113. Ses productions, 114. Température de l'air, 119. Ses incommodités, 120.
Titymag, poiſſon de la baie d'Hudſon, 325.
Torpille, engourdiſſement que cauſe ce poiſſon, 81.
Tortues de l'iſle de Quibo: leurs différentes eſpeces, 26. Bonté de la chair de ces animaux, 27.

V

VERNON (l'Amiral) commande la flotte deſtinée pour le ſiege de Carthagene, 237. Peu d'intelligence de cet Amiral, 257. Il refuſe de ſoutenir les troupes de terre, 265. ſon caractere, 267. Nouvelles preuves de ſon entêtement, 277.

W

WAGER. Deſcription du détroit qui porte ce nom, 357.
Wentworth, Brigadier général, ſuccede à Monſieur Cathcart pour commander les troupes de terre à l'expédition de Carthagene, 234. Son caractere, 267.

Y

YORK, nom d'un fort bâti dans la baie d'Hudſon, 335. ſa deſcription, 336.

Fin de la Table des Matieres.

E R R A T A.

P Age 6, *ligne dern.* quoquil, *liſez* quoiqu'il.
Pag. 49, *lig.* 16, favorablement, *liſez* peu favorablement.
Pag. 118, *lig.* 17, inſtructions, *liſez* inſtitutions.
Pag. 125, *lig.* 11, violent, *liſez* violente.
Pag. 152, *lig.* 23, intention, *liſez* inattention.
Pag. 195, *lig.* 26, des leurs bêches, *liſez* de leurs bêches.

A01146823 5